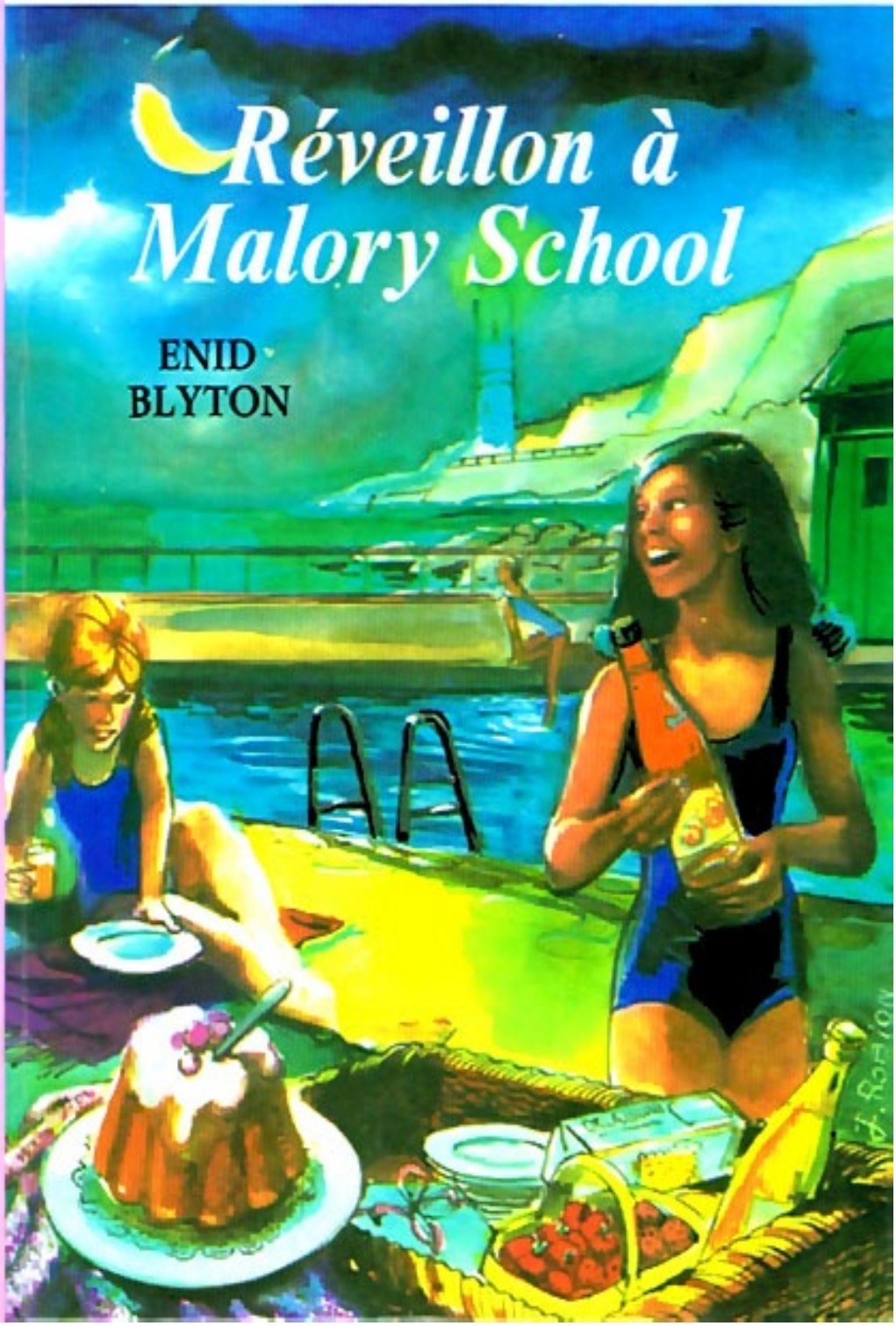
BIBLIOTHÈQUE ROSE

Réveillon à Malory School

ENID BLYTON



ENID BLYTON

Réveillon

à

Malory School

ILLUSTRATIONS JOSETTE ROBION

HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »	L'avion du Clan des Sept
Le Club des Cinq	Surprise au Clan des Sept
Le Club des Cinq contre-attaque	Le cheval du Clan des Sept
Le Club des Cinq en vacances	Le Clan des Sept va au cirque
Le Club des Cinq joue et gagne	Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Le Club des Cinq va camper	Bien joué, Clan des Sept !
Le Club des Cinq en randonnée	Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
Le Club des Cinq au bord de la mer	La médaille du Clan des Sept
Le Club des Cinq et les gitans	Le feu de joie du Clan des Sept
Le Club des Cinq en roulotte	**Série « Mystère »**
La locomotive du Club des Cinq	Le Mystère du vieux manoir
Enlèvement au Club des Cinq	Le Mystère des gants verts
Le Club des Cinq et les papillons	Le Mystère du carillon
Le Club des Cinq et le trésor de l'Ile	Le Mystère de la Roche percée
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles	Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
La Boussole du Club des Cinq	Le Mystère de Monsieur Personne
Le Club des Cinq aux sports d'hiver	Le Mystère du nid d'aigle

Le Club des Cinq et les saltimbanques

Le Club des Cinq et le vieux puits

Le Club des Cinq en embuscade

Le Club des Cinq se distingue

Le Club des Cinq en péril

Les Cinq sont les plus forts

Les Cinq au bal des espion

Le Marquis appelle les Cinq

Les Cinq au Cap des Tempêtes

Les Cinq à la télévision

Les Cinq et les pirates du ciel

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept

Le carnaval du Clan des Sept

Le Clan des Sept à la rescousse

Le Clan des Sept et l'homme de paille

Le télescope du Clan des Sept

Le violon du Clan des Sept

Le Mystère des voleurs volés

Le Mystère de l'éléphant bleu

Le Mystère du chien savant

Le Mystère du chapeau pointu

Le Mystère des singes verts

Le Mystère du message secret

Le Mystère des voisins terribles

Le Mystère du flambeau d'argent

Le Mystère de la péniche

Le Mystère de la grotte aux Sirènes

Le Mystère de l'île Verte

Le Mystère des sept coffres

Le Mystère de la tour du guet

Série « Malory School »

Les Filles de Malory School

Sauvetage à Malory School

Un cheval à Malory School

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Six Cousins »	Le Mystère du vaisseau perdu
Les Six Cousins	Le Mystère de l'hélicoptère
Les Six Cousins en famille	Le Mystère du Mondial-Circus
	Le Mystère du pavillon rose
Série « Deux Jumelles »	Le Mystère de la rivière noire
Deux Jumelles en pension	Le Mystère du camp de vacances
Deux Jumelles et trois camarades	Le Mystère du chat siamois
Deux Jumelles et une écuyère	Le Mystère de la maison vide
Hourra pour les Jumelles !	Le Mystère du sac magique
Claudine et les Deux Jumelles	Le Mystère du voleur invisible
Deux Jumelles et deux somnambules	Le Mystère de la maison des bois
	Le Mystère du Chat Botté
Série « Betty »	Le Mystère du camion fantôme
Betty la mauvaise tête	Le Mystère du collier de perles
Hourra pour Betty !	Le Mystère de la fête foraine
	Le Mystère du caniche blanc
Série « Mystère »	Le Mystère des enveloppes mauves
Le Mystère du golfe bleu	Le Mystère de la chaloupe verte
Le Mystère de la cascade	Le Mystère de l'ennemi sans nom

dans « La Galaxie » :

Le Club des Cinq	Le Club des Cinq en embuscade

© *Librairie Hachette,* 1974.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
LIBRAIRIE HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI e

CHAPITRE PREMIER

La fin des vacances

DOLLY RIVERS était au comble de la joie. Les vacances s’achevaient et, cette fois, elle retournait à Malory School, son pensionnat, avec sa petite sœur Felicity.

Celle-ci attendait aussi le départ avec impatience, très fière de son uniforme marron et orange. Elle avait treize ans, deux ans de moins que Dolly, et serait entrée à Malory School deux trimestres plus tôt si sa santé délicate ne l’avait retenue à la maison.

Et maintenant, les vacances de Pâques terminées, le grand jour arrivait. Elle connaissait Malory School de réputation, d’après les récits de sa sœur ; elle savait que c’était un ancien manoir flanqué de quatre tours où couchaient les élèves, que des salles de classe on apercevait la mer, qu’une grande piscine avait été creusée dans les rochers près de la plage, que les sports et les jeux y tenaient une grande place. Dolly ne se lassait jamais de décrire son cher pensionnat.

« Je suis contente de partir par le train, fit remarquer Dolly. Pendant le voyage, tu feras la connaissance de tes futures camarades. Edith prend le train elle aussi. »

Edith Hope et Dolly étaient inséparables depuis le premier trimestre qu’elles avaient passé à Malory School, trois ans plus tôt.

« J’espère trouver une amie comme Edith, déclara Felicity. Je suis plus timide que toi, Dolly. D’avance j’ai peur de Miss Potts. Si elle me gronde, je ne sais ce que je deviendrai ! »

Miss Potts, professeur de la première division, surveillait la tour du nord à laquelle appartenait Dolly et où s’installerait aussi Felicity. Car les dortoirs étaient répartis dans les quatre tours de Malory qui portaient chacune le nom d’un des points cardinaux.

« Tu as tort de redouter Potty », assura Dolly qui oubliait qu’elle avait tremblé elle-même devant le sévère professeur. « Elle n’est pas méchante

du tout ! »
La voiture de leur père s’arrêta devant le perron. Dolly et Felicity se hâtèrent de descendre les marches. M. Rivers les regarda en souriant.
« Toutes les deux, cette fois ! fit-il observer. Je me rappelle le premier départ de Dolly il y a trois ans.
Elle en avait douze alors… elle en aura bientôt quinze. Tu te souviens, Dolly ?
— Oui, répondit Dolly en montant dans la voiture avec Felicity. Tu m’as dit : « Nous avons choisi pour toi un excellent pensionnat, tâche de lui faire honneur. Nous voulons être fiers de notre fille. »
— C’est à peu près ce que papa m’a recommandé ce matin ! s’écria Felicity. Mais j’ai la chance d’avoir une sœur aînée. Grâce à elle, j’ai l’impression de connaître déjà très bien Malory School !
— Où est votre mère ? demanda M. Rivers en appuyant sur le klaxon. Quelle peine pour rassembler toute la famille ! Nous manquerons le train si nous ne nous dépêchons pas ! »
D’ordinaire ils se rendaient en voiture à Malory School qui se trouvait en Cornouailles. Cette fois M. Rivers n’avait pas le temps de faire le trajet. Il conduirait simplement ses filles à Londres où elles prendraient le train. Felicity avait déjà accompagné sa sœur à la gare ; maintenant elle ne resterait plus sur le quai lorsque le convoi s’ébranlerait. Quel bonheur !
Mme Rivers arrivait en courant, élégante dans son tailleur gris égayé par un chemisier bleu pâle. Ses filles la regardèrent avec fierté. Dolly pensa qu’aucune de ses camarades de Malory School n’avait une mère si jeune et si jolie.
« Nous allions partir sans toi ! dit M. Rivers en riant. Vous avez bien tout ? La dernière fois, nous avions fait dix kilomètres quand Dolly s’est aperçue qu’elle avait oublié je ne sais quoi, et il a fallu revenir.
— Nous avons tout, papa, affirma Dolly. J’ai vérifié… Les raquettes qui n’entraient pas dans la valise, les sacs de voyage avec les peignes, les brosses à dents, la pâte dentifrice, les chemises de nuit, les pantoufles, le certificat médical, rien ne manque ! »
Ils prirent la direction de Londres. Felicity eut un petit serrement de cœur quand elle perdit de vue sa maison. Trois mois avant de la revoir ! Mais la perspective de toutes les joies qui l’attendaient la consola.
« J’espère qu’Alex arrivera à cheval avec ses sept frères, déclara-t-elle à sa sœur.
— C’est probable, répliqua Dolly. Alex aime tant son cheval Tristan qu’elle ne peut se séparer de lui.
— Son vrai nom est Alexandra, n’est-ce pas ? reprit Felicity. Comment l’appellent les professeurs ?
— En général Alex, répondit Dolly. A l’exception de la directrice et de Miss

Williams, le professeur de quatrième division, qui tient beaucoup à l'étiquette, et qui est un peu maniérée, ce qui ne l'empêche pas d'être très gentille. »
Le trajet ne fut pas long. Bientôt M., Mme Rivers et leurs filles étaient sur le quai de la gare et se frayaient un chemin au milieu des groupes d'élèves pour trouver le compartiment réservé à la tour du nord. Felicity se sentait intimidée. Tous ces visages inconnus l'effrayaient un peu. Avec soulagement elle aperçut Edith, l'amie de Dolly, qui s'avançait en souriant.
« Bonjour, Dolly ! Et toi, Felicity, tu entres enfin à Malory School ? Je voudrais bien être à ta place et avoir encore des années et des années de pension devant moi. Tu ne connais pas ton bonheur !
— Une grande m'a dit la même chose le jour de mon arrivée, déclara Dolly. J'avais douze ans. J'en ai maintenant quinze passés. Que je suis vieille !
— Et nous le serons encore plus à la fin du trimestre ! s'écria une voix familière derrière Dolly. Avec un examen à préparer ! Je ne tarderai pas à avoir des cheveux blancs !
— Bonjour, Géraldine ! dit Dolly. As-tu passé de bonnes vacances ? Voici ma petite sœur Felicity. C'est une nouvelle élève !
— Bonjour, Felicity, répliqua Géraldine. Il faut que je me mette à la recherche de ma cousine. Elle est nouvelle aussi. On me l'a confiée. Où donc est-elle ? Je l'ai déjà perdue deux fois ! »

Elle disparut. Edith et Dolly éclatèrent de rire, sûres que Géraldine ne s'occuperait pas beaucoup de sa cousine. Pourtant elle revint presque aussitôt, poussant devant elle une fille d'une douzaine d'années qui lui ressemblait beaucoup.
« Voici Jill, annonça-t-elle. Fais connaissance avec Felicity, Jill. Vous serez sans doute dans la même division. Mais je t'avertis, Felicity, Jill est une vraie peste ! »
Dolly se demanda si Géraldine parlait sérieusement. On ne savait jamais

avec elle. Jill était sympathique, bien qu'elle eût un petit air déluré et têtu.
« Tiens ! s'exclama Géraldine en donnant un coup de coude à Dolly. Voici notre Brigitte ! Nous allons assister à la grande scène des adieux ! »
Felicity et Jill se retournèrent. Elles virent une blonde aux yeux bleus qui prenait congé de sa mère et de sa vieille gouvernante, avec des larmes et des sanglots pathétiques !
« Il faut toujours que Brigitte se donne en spectacle, déclara Géraldine indignée. A son âge ! Une nouvelle qui quitte ses parents pour la première fois, passe encore ! Mais une fille de quinze ans !
— Son chagrin sera de courte durée, fit remarquer Edith. Dès que Brigitte sera dans le train, elle se consolera et rira plus fort que les autres ! »
La mère d'Edith s'était approchée de M. et Mme Rivers et causait gaiement avec eux. Dolly jeta un regard à Felicity et se réjouit de voir son visage souriant. D'autres élèves entourèrent Dolly et ses compagnes.
« Bonjour ! As-tu passé de bonnes vacances ? Et ta petite sœur, est-elle aussi soupe au lait que toi, Dolly ? »
C'était Irène qui posait ces questions, une Irène toujours étourdie. Son sac de voyage était ouvert et son béret était de travers sur ses cheveux bruns.
« Oui, Felicity s'emporte vite, répondit Dolly en riant. Comme nous tous dans la famille. Mais elle ne se mettra pas en colère pendant ce premier trimestre, elle est beaucoup trop timide !
— Nous verrons ! répliqua Edith. Toi, dès le début, tu as piqué de belles rages, Dolly ! Qui m'a poussée si fort que je suis tombée ? Qui a giflé Brigitte dans la piscine ?
— Oui, j'étais odieuse ! avoua Dolly en rougissant. Tout à fait odieuse ! Je suis sûre que Felicity se montrera plus raisonnable !
— Jill nous réserve des surprises, ajouta Géraldine. Quand elle s'y met, c'est une vraie furie ! Si vous l'entendiez se chamailler avec ses frères !
— Voici Miss Potts ! » s'écria Edith en voyant le professeur de première division s'avancer, une liste à la main. « Bonjour, Miss Potts ! Avez-vous tout votre monde ?
— Oui, je crois, répondit Miss Potts. Excepté Irène. Ah ! vous voilà, Irène. Vous auriez pu m'annoncer votre arrivée. Heureusement Belinda part en voiture ! C'est un étourneau de moins à surveiller. Allez, montez dans vos wagons. Le train part dans quelques minutes. »
Les wagons furent pris d'assaut. Edith et Dolly entraînèrent Felicity avec elles.
« Les nouvelles doivent voyager avec Potty, fit remarquer Dolly, mais nous te gardons près de nous. Au revoir, maman ! Au revoir, papa ! Nous vous écrirons samedi !
— Au revoir ! dit Felicity d'une voix un peu tremblante.
— Brigitte n'est pas dans notre compartiment, tant mieux, déclara

Géraldine. Elle ne cesse de se vanter. Pourtant elle est comme nous toutes. Même son chien n’a rien de remarquable ! »
Toutes se mirent à rire. Un coup de sifflet retentit. Les portières claquèrent et le train s’ébranla. Parents et élèves échangèrent des signes d’adieu. Dolly se laissa tomber sur la banquette.
« En route pour Malory School ! s’écria-t-elle gaiement. Le meilleur pensionnat du monde ! »

CHAPITRE II

Les étourderies d’Irène

LE VOYAGE fut long. Enfin le train s’arrêta à la petite gare qui desservait Malory School. Les élèves descendirent, chargées de leurs sacs de voyage et de leurs raquettes, et se précipitèrent pour choisir les meilleures places dans les cars qui les amèneraient au pensionnat.

Accablée de fatigue, Felicity avait peine à tenir les yeux ouverts.

« Ne dors pas, conseilla Dolly. Bientôt tu pourras voir les tours de Malory ! »

Felicity admira le même spectacle que Dolly trois ans plus tôt. Elle aperçut un grand manoir en pierres grises qui s’élevait au sommet d’une falaise. Quatre tours flanquaient les quatre coins de l’édifice. Felicity savait que, comme Dolly, elle coucherait dans la tour du nord, celle qui avait la plus belle vue sur la mer. Elle s’en réjouissait d’avance !

« Que c’est joli ! » s’écria-t-elle.

Son admiration fit plaisir à Dolly qui aimait tant son pensionnat. Les élèves, que leurs parents avaient accompagnées en voiture, attendaient leurs camarades à l’entrée du manoir. Des cris et des rires saluèrent l’arrivée des cars.

« Bonjour, Belinda ! » cria Irène en descendant si vite qu’elle oublia son sac de voyage. « As-tu fait de beaux dessins ?

— Dolly ! appela une fille de quinze ans à l’air timide. Edith ! Géraldine !

— Bonjour, Mary Lou ! dit Géraldine. As-tu vu Betty ? »

Betty et Géraldine, aussi espiègles l’une que l’autre, étaient inséparables. Betty accourut et donna une grande tape dans le dos de son amie.

« Me voici ! Je t’attends depuis un moment, ton train a eu sûrement du retard !

— Voici Sylvia, annonça Edith. Et Dany. Bonjour, Jane. Où est Alex ?

— Où veux-tu qu’elle soit ? Dans l’écurie où elle a conduit Tristan », expliqua Jane, une calme Ecossaise qui n’était plus dans la même division que Dolly. « Ses frères cette fois ne l’accompagnaient pas. Depuis hier ils sont dans leur collège. »

Felicity se tenait un peu à l’écart. Elle espérait que Dolly ne l’oublierait pas, comme Géraldine avait oublié sa jeune cousine. Jill s’approcha de Felicity en riant.
« Nos aînées font beaucoup de bruit, n’est-ce pas ? fit-elle remarquer. Elles ne s’occupent guère de nous. Allons-nous-en, elles seront bien étonnées de ne plus nous voir près d’elles ! »
Felicity ouvrit la bouche pour protester. Jill ne lui en laissa pas le temps.
« Viens ! Il faut que nous déposions à l’infirmerie nos certificats médicaux et notre argent de poche. Nous découvrirons bien toutes seules où elle se trouve !
— Dolly ne sera pas contente… » commença Felicity.
Jill la prit par la main et l’entraîna. Au bout d’un moment, Dolly chercha sa jeune sœur et ne la vit pas.
« Où est Felicity ? s’enquit-elle. Le premier soir les nouvelles sont très dépaysées. Il faut que je la pilote. Où est-elle passée ?
— Ne t’inquiète pas, conseilla Géraldine. Je ne me fais pas de souci pour Jill, elle peut se débrouiller toute seule. Elle n’a que trop d’aplomb !
— Felicity, elle, n’en a pas assez, protesta Dolly. Où est-elle donc ? Elle était ici il y a cinq minutes.
— Quelqu’un a-t-il vu mon sac de voyage ? » demanda Irène d’une voix plaintive.
Personne ne l’avait vu.
« Tu as dû le laisser dans le car », suggéra Dolly qui connaissait l’étourderie d’Irène.
Irène se précipita vers les cars qui s’apprêtaient à démarrer.
« Eh là-bas ! cria-t-elle. Attendez une minute !
— Que fait Irène ? demanda Miss Potts. Irène, revenez ! »
Mais Irène avait arrêté un car et montait à l’intérieur. Miss Potts resta stupéfaite. Irène avait-elle l’intention de retourner à la gare ? Elle faisait des choses si extravagantes, elle était capable de tout. Mais Irène avait retrouvé son sac de voyage et le brandissait pour le montrer aux autres. Elle revint en courant.
« Je l’ai ! » s’écria-t-elle.
Il tomba par terre et s’ouvrit en laissant échapper son contenu.
« Irène, ces choses-là n’arrivent qu’à toi ! déclara Dolly qui se penchait pour l’aider à ramasser les objets de toilette.
— Je ne sais pas pourquoi ! gémit Irène en enfermant tout pêle-mêle. J’ai dû naître sous une mauvaise étoile. Allons voir l’infirmière !
— Je ne sais pas où est Felicity, dit Dolly qui commençait à s’inquiéter. Pourquoi m’a-t-elle quittée ? Elle ne connaît pas le pensionnat !
— Allons à l’infirmerie, proposa Edith. Felicity y est peut-être. »
Elles se rendirent donc chez Mme Walter qui, entourée d’élèves, examinait

des certificats médicaux et recevait l’argent qu’elle distribuerait toutes les semaines pour les menus achats. Gaie et avenante dans son uniforme empesé, l’infirmière avait toujours le mot pour rire.
« Bonjour, Dolly ! Que vous avez grandi, Géraldine ! La mauvaise herbe pousse toujours très vite.
— C’est ce que vous disiez à maman chaque trimestre quand elle était pensionnaire, fit remarquer Géraldine.
— Oui, elle était bien indisciplinée, mais vous l’êtes encore plus, Géraldine. Et vous auriez besoin de leçons de raccommodage. Ah ! Irène, vous voilà. Avez-vous votre certificat médical ? »
La même scène se renouvelait chaque trimestre. Irène avait toujours égaré son certificat médical au moment de le donner à Mme Walter. Sa mère avait enfin pris le parti d’envoyer le certificat par la poste, la veille de la rentrée. Irène parut inquiète, puis elle sourit.
« Vous plaisantez, madame Walter ! s’écria-t-elle. Il est arrivé par la poste comme d’habitude.
— Non, répondit l’infirmière. J’ai reçu beaucoup de lettres ce matin, mais pas de certificat médical. Il est probablement dans votre sac de voyage, Irène. Allez le prendre. »
Dolly cherchait partout Felicity, mais ne la voyait nulle part. Elle s’en irritait. Pourquoi Felicity n’avait-elle pas obéi à ses ordres et n’était-elle pas restée à ses côtés, au lieu de se perdre dans la foule des élèves ?
« Madame Walter, demanda-t-elle, vous n’auriez pas vu ma petite sœur ?
— Si, répondit l’infirmière. Elle est venue il y a quelques minutes me donner son certificat médical. Il paraît que c’est vous qui avez son argent. »
Dolly fut stupéfaite. Felicity avait trouvé l’infirmière ! D’habitude elle ne montrait pas tant d’initiative et tant de désinvolture !
« Où est-elle maintenant ? reprit Dolly.

— Dans son dortoir, je crois », répliqua Mme Walter.
Puis elle se tourna vers Belinda qui, semblait-il, avait perdu son porte-

monnaie et fouillait désespérément ses poches.
« Belinda, je demanderai à Mme la directrice de vous mettre dans une autre tour avec Irène le trimestre prochain ! A vous deux, vous me faites perdre la tête. Edith, allez voir si Irène a trouvé son certificat médical ! »
Edith obéit et Dolly se mit à la recherche de Felicity. Edith trouva Irène en train de contempler tristement le contenu de son sac de voyage éparpillé sur le lit. Son certificat médical n'y était pas.
« Tu ne vas pas rester là jusqu'à demain ! » s'écria Edith après avoir secoué le pyjama d'Irène pour s'assurer qu'aucun papier ne s'y était glissé. « Ta mère depuis quelque temps envoie le certificat par la poste, n'est-ce pas ?
— Mais oui, gémit Irène. Et maman pense toujours à tout !
— Elle t'a peut-être donné la lettre à mettre à la poste ? reprit Edith. Et tu l'as oubliée. »
Ce fut pour Irène un trait de lumière. Elle donna une tape dans le dos d'Edith.
« Tu as deviné ! s'écria-t-elle. C'est ce qui s'est passé. Maman m'a donné la lettre à mettre à la poste, et j'ai oublié.
— Où l'as-tu mise ? L'as-tu laissée dans ta chambre chez toi ? demanda Edith impatiente.
— Non, répondit Irène triomphante. Je l'ai mise dans la doublure de mon béret pour ne pas la perdre en chemin, mais à la poste je n'y ai plus pensé, j'ai acheté des timbres et je suis retournée à la maison. Le certificat doit être encore dans le béret. C'est pour cela que je sentais quelque chose de dur à l'intérieur ! »
Il fallut plusieurs minutes pour récupérer le béret qui avait roulé sous le lit. A sa grande joie, Irène trouva l'enveloppe avec le certificat dans la doublure. Elle courut la porter à Mme Walter.
« Je l'avais glissée dans la doublure de mon béret pour ne pas le perdre, expliqua-t-elle, et j'ai oublié de la mettre à la poste. »
Mme Walter ne comprit rien à l'explication, maudit une fois de plus l'étourderie d'Irène et se hâta de prendre le certificat avant qu'il fût de nouveau perdu.
« Dolly a-t-elle retrouvé sa petite sœur ? » demanda-t-elle.
Irène ne le savait pas.
« Je vais voir », promit-elle et elle disparut.
Dolly avait retrouvé Felicity dans le dortoir de la première division avec Jill et d'autres jeunes élèves. Jill était aussi à son aise que si elle eût passé plusieurs trimestres à Malory School. Felicity la suivait comme son ombre.
« Felicity, pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? s'écria Dolly. Pourquoi es-tu allée chez Mme Walter toute seule ? Tu savais bien que j'irais aussi.
— C'est moi qui l'ai entraînée, déclara Jill. Pourquoi pas ? Je savais que

Géraldine ne s’occuperait pas de moi, et j’ai cru que tu laisserais Felicity se débrouiller seule. Nous avons donné nos certificats, mais c’est toi qui as l’argent de poche de Felicity.
— Je le sais », répliqua Dolly, drapée dans sa dignité.
De quel ton lui parlait cette effrontée de Jill ? Elle se tourna vers Felicity.
« Tu aurais dû m’attendre, insista-t-elle. C’est moi qui voulais te montrer ton dortoir et ta classe ! »

CHAPITRE III

Les jumelles

DOLLY retourna à son propre dortoir pour ranger ses affaires de nuit. Elle était irritée. Elle s'était promis tant de plaisir à montrer Malory à sa petite sœur ! Pourquoi Felicity était-elle partie avec Jill sans l'attendre ?

« As-tu trouvé Felicity ? interrogea Géraldine.

— Oui, répondit Dolly sans cacher son mécontentement. Elle avait suivi ta cousine… comment s'appelle-t-elle ?… Jill ? C'est plutôt étonnant. Je croyais que ces nouvelles s'accrocheraient à nos jupes, tout au moins le premier soir. Quand je suis arrivée pour la première fois j'aurais été bien contente d'avoir une sœur aînée ou une cousine pour me piloter.

— Jill n'a besoin de personne, expliqua Géraldine. Elle va toujours de l'avant ! Elle n'a jamais demandé de l'aide, et tu n'imagines pas à quel point elle est délurée ! Un vrai petit singe !

— Elle n'est pas très sympathique, conclut Dolly en espérant que Felicity, si timide, ne chercherait pas à imiter Jill.

— Elle n'a peur de rien, reprit Géraldine. Mais nous sommes tous comme elle dans la famille ! »

Dolly regarda Géraldine. Celle-ci n'avait pas l'air de juger qu'un excès d'aplomb est un défaut, au contraire elle en paraissait fière. D'une intelligence brillante, elle était d'une sécheresse de cœur dont l'influence de Malory n'avait pu la guérir complètement. Dans ses études, elle réussissait sans effort et n'avait que mépris et moquerie pour ses camarades moins douées. Si Jill lui ressemblait, mieux valait que Felicity ne fût pas tentée de l'imiter. Dolly se sentait des responsabilités de sœur aînée.

Toutes vidèrent leur sac de voyage et rangèrent leurs affaires de nuit. Les valises seraient ouvertes le lendemain. Quand tout fut en ordre, Dolly se sentit chez elle dans ce confortable dortoir qui avait une si belle vue sur la mer, ce soir d'un bleu pervenche. Le lointain clapotis des vagues sur les rochers arrivait à ses oreilles. Ce bruit lui fit penser à la piscine et aux

joyeuses baignades. Que de bonnes parties en perspective au cours de ce trimestre de printemps !
Les lits, alignés le long des murs et séparés par des rideaux, avaient des édredons de couleurs différentes. L'ensemble était net et gai, avec au fond de la salle une rangée de lavabos d'une blancheur éblouissante.
Penchée sur l'un d'eux et armée d'un gant de toilette, Irène frottait énergiquement ses joues noircies par la poussière du voyage, car elle était restée à la portière pendant tout le trajet. Elle avait emprunté une savonnette, la sienne ne se trouvant pas dans son sac. Nul n'aurait deviné que cette étourdie était une des premières de sa classe et montrait des dispositions particulières pour la musique et les mathématiques. Tout le monde aimait Irène et tout le monde riait d'elle.
En vaquant à sa toilette, elle fredonnait.
« Irène, tu ne vas pas chanter cet air pendant des semaines ! » gémit Brigitte avec agacement.
Ce chantonnement perpétuel d'Irène, disait-elle, lui portait sur les nerfs. Irène fit la sourde oreille, à la grande irritation de Brigitte qui ne comptait pas la patience parmi ses rares vertus.
« Irène… » commença-t-elle.
Mais à ce moment la porte fut ouverte par Mme Walter qui amenait deux nouvelles.
« Mes enfants, voici les jumelles Batten, annonça l'infirmière de sa voix gaie. Corinne et Kate. Elles sont en quatrième division et coucheront dans ce dortoir. Occupez-vous d'elles, Edith et Dolly, voulez-vous ? »
Les élèves se tournèrent vers les jumelles. Leur première pensée fut celle-ci : « Elles se ressemblent bien peu pour des jumelles ! »
Corinne était plus grande, plus forte, plus décidée que Kate qui avait plusieurs centimètres de moins et paraissait timide. Corinne eut un large sourire et fit un signe de tête. Kate leva à peine les yeux et se dissimula derrière sa sœur.
« Bonjour, jumelles ! s'écria Géraldine. Soyez les bienvenues dans le meilleur dortoir de l'école ! Ces deux lits là-bas vous sont sûrement destinés.
— Avez-vous vos sacs de voyage ? demanda Dolly. Bien. Si vous voulez les défaire maintenant, ne perdez pas de temps. La cloche du dîner va sonner d'une minute à l'autre.
— J'espère qu'il sera bon ! s'écria Corinne avec un sourire amical. J'ai une faim de loup. J'ai peut-être goûté, mais je ne m'en souviens plus.
— Oui, nous avons toujours un bon dîner le premier soir, affirma Edith. Je le sens d'ici ! »
Corinne et Kate reniflèrent.
« Dépêche-toi ! ordonna Corinne à Kate. Voici la clé de ton sac. »

Elle ouvrit le sien et le vida complètement de son contenu. Kate sortit quelques objets et marqua une hésitation.
« Cette commode entre nos lits est sûrement pour nous, fit remarquer Corinne. Prends le tiroir d'en bas. »
En quelques instants elle rangea ses affaires, puis elle posa le savon et les verres à dents sur un lavabo et appela sa sœur.
Kate la rejoignit. Au moment où elles s'essuyaient les mains, la cloche annonça le dîner. Des cris de joie la saluèrent.
« Moi aussi j'ai faim ! s'exclama Belinda. J'aimerais qu'il y ait un gigot, des pommes de terre nouvelles, des quantités de fromages et de la crème au chocolat ! »
Les autres en eurent l'eau à la bouche.
« Tu n'auras rien de tout cela », affirma Dolly.
Elle ne se trompait pas, mais ce fut quand même un repas délicieux. Du jambon et du beurre, de la salade, des pommes de terre en robe de chambre, de la tarte aux pommes avec de la crème.
« Si c'est tous les jours comme cela, nous aurons de la chance ! déclara Corinne. Dans notre dernière école, les repas étaient moins copieux et moins bons.
— Désolée de t'enlever tes illusions, répliqua Géraldine, mais il faut que je t'avertisse. Le premier soir, nous avons droit à un petit festin pour nous remettre des fatigues du voyage. A partir de demain, jumelles, vous aurez seulement des tartines de beurre et un bol de chocolat. »

Bien entendu Géraldine exagérait, et Belinda s'empressa de rassurer Corinne et Kate. Dolly chercha des yeux sa jeune sœur. Felicity était à la table de sa division, à côté de Jill. Celle-ci parlait avec animation, et Felicity l'écoutait, bouche bée. Géraldine suivit la direction du regard de Dolly.
« Elles sont déjà bonnes camarades, fit-elle remarquer. Felicity rit de bon cœur. Jill raconte des histoires très drôles sur ses frères, des garnements comme les miens ! »

En effet les frères de Géraldine, Sam, en particulier, faisaient dans leur collège des farces désopilantes. Dolly les trouvait très drôles, mais elle était un peu vexée que Felicity pût se passer si facilement d'elle dès son arrivée à Malory.
« Elle n'est pas du tout dépaysée, tant mieux ! pensa Dolly. Pourtant j'aurais bien voulu lui faire visiter Malory et lui montrer moi-même la piscine, les jardins, les anciennes écuries, les bois où nous nous promenons. »
Après le dîner, Felicity eut envie de rejoindre Dolly pour lui poser quelques questions. Mais dès qu'elle fit mine de s'éloigner, Jill la retint.
« Reste avec moi, ordonna-t-elle. Ta sœur aînée et ma cousine n'ont pas le temps de s'occuper de nous. A leurs yeux, nous ne sommes que des bébés. Géraldine m'a bien recommandé de me débrouiller toute seule, elle dit que les élèves de première division ne sont pas dignes de l'attention des grandes élèves.
— C'est odieux ! s'écria Felicity. Ce n'est pas l'opinion de Dolly, j'en suis sûre !
— Elle est comme les autres, déclara Jill. Et pourquoi Géraldine et Dolly s'inquiéteraient-elles de nous ? Elles ont autre chose à faire. Attends que ta sœur vienne te chercher. Si elle ne vient pas, tu sauras qu'elle ne veut pas que tu la déranges. Et si elle vient, fais-lui comprendre que tu n'as pas besoin de son aide. Elle t'en sera reconnaissante.
— Tu as peut-être raison, approuva Felicity. J'ai entendu souvent Dolly se moquer des élèves qui pleurnichent et regrettent leur maison. D'ailleurs toutes les nouvelles n'ont pas des sœurs aînées, le ne vais pas demander à la mienne de me servir de gouvernante parce que je suis dans une nouvelle école ! »
Jill la regarda avec une approbation qui flatta Felicity.
« Tu as du cran, bravo ! dit-elle. Tiens, voici tout de même Dolly. Ne pleure pas sur son épaule !
— Pas de danger ! » répliqua Felicity indignée.
Elle sourit à Dolly qui s'approchait.
« Bonsoir, Felicity. Tout va bien ? demanda Dolly affectueusement. As-tu besoin d'aide ou de conseil ?
— Non, merci, Dolly, je suis déjà habituée à Malory, répondit Felicity, bien qu'elle eût grande envie de poser quelques questions à sa sœur.
— Veux-tu venir voir la piscine ? proposa Dolly. Nous avons juste le temps. »
Dolly avait oublié que les élèves de première division montaient à leur dortoir presque immédiatement après le dîner le premier soir. Mais Jill s'en souvenait. Elle se hâta d'intervenir.
« Il faut que nous allions nous coucher, Felicity ne pourra pas voir la piscine

ce soir, expliqua-t-elle. Nous avons décidé d’y aller demain matin avant le petit déjeuner.
— Je parle à Felicity, pas à toi », répliqua Dolly du ton hautain convenant à une élève de quatrième division. « N’aie pas tant d’aplomb, Jill, si tu ne veux pas qu’on te rabatte ton caquet ! »
Elle se tourna vers Felicity pour bien montrer qu’elle ne s’adressait qu’à sa sœur.
« Je suis contente que tu t’acclimates, Felicity. Je regrette que tu ne sois pas dans mon dortoir, mais il est réservé aux élèves de quatrième division. »
Une cloche sonna.
« C’est pour nous ! s’écria Jill qui semblait au courant de tout. Montons ! Je m’occuperai de Felicity, je te le promets, Dolly. »
Sur ces mots, Jill prit le bras de Felicity et l’entraîna. Irritée, Dolly les suivit des yeux et le petit sourire d’excuse que lui adressa Felicity en se retournant ne calma pas complètement sa colère.
« L’effronterie de cette petite peste de Jill ! pensa-t-elle. Jamais je n’ai eu autant envie de gifler quelqu’un ! »

CHAPITRE IV

La fille d’un comte

LA PREMIÈRE soirée au dortoir était toujours agréable, surtout après Pâques, parce que les fenêtres restaient grandes ouvertes, qu’il faisait encore jour et que la vue était magnifique.

Quelle joie de retrouver ses camarades, de raconter ses vacances, de faire des projets pour le trimestre !

« Un examen à la fin ! gémit Dany. C’est horrible ! J’ai pris des leçons particulières pendant les vacances et j’ai l’impression de ne rien savoir.

— Miss Williams ne nous laissera pas une seconde de répit, renchérit Géraldine.

— Tu n’as pas à t’inquiéter, toi ! » fit remarquer Alex.

Jusqu’ici elle n’avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche, et les autres avaient respecté son silence. On savait qu’elle pensait à ses sept frères et qu’elle s’habituait mal à vivre loin d’eux. Les chevaux des écuries de son père lui manquaient aussi beaucoup.

« Pourquoi n’ai-je pas à m’inquiéter ? demanda Géraldine. Je m’inquiète autant que les autres.

— Tu n’as presque pas besoin de travailler, Géraldine, expliqua Alex. Ce que tu lis une seule fois, tu peux le réciter par cœur. Tu as si bonne mémoire. Moi aussi j’ai pris des leçons pendant les vacances tous les matins, au lieu de me promener avec mes frères. Toi, je parie que tu n’as pas besoin de leçons particulières.

— Sylvia, te présentes-tu à l’examen ? » demanda Dolly.

Atteinte d’une grave maladie le trimestre précédent, Sylvia avait perdu la voix magnifique dont elle était si fière. Cela avait été une grande déception pour elle qui se promettait de devenir une grande cantatrice et se vantait sans cesse du bel avenir qui l’attendait.

« Je me présente, répondit Sylvia, mais je n’irai sans doute pas jusqu’au bout. Je tremble comme une feuille quand j’y pense. Mais figurez-vous que

je peux recommencer à chanter un peu. »
Ses camarades eurent besoin de quelques minutes pour se rappeler que Sylvia avait eu une voix de rossignol.

« *J’ai pris des leçons pendant les vacances .* »

« Vraiment ? s’écria Edith. Tant mieux ! Te feras-tu entendre au concert de l’école ?
— Je ne sais pas encore, répondit Sylvia. D’ici quelques jours le docteur me dira si je peux recommencer à prendre des leçons de chant.
— Je te souhaite bonne chance, Sylvia », déclara Dolly.
Elle se rappelait que toutes avaient eu peu de sympathie pour Sylvia. Une belle voix, oui, mais pas autre chose. Aucune personnalité. Au cours de sa maladie, Sylvia s’était transformée, elle avait accepté avec courage la perte de ses espoirs et gagné l’estime générale.
« Je me demande si elle redeviendra aussi vaniteuse qu’autrefois, pensa Dolly. Non, je ne crois pas. Elle mérite de pouvoir chanter de nouveau. Je ne l’ai jamais entendue se plaindre. »
« Dites, s’écria Mary Lou, pour qui est ce lit à l’extrémité du dortoir ? Je ne vois pas de sac de voyage à côté. »
Les élèves se comptèrent et comptèrent les lits.
« Oui, il y a un lit de trop, constata Dolly. On ne l’a pas mis là sans raison. On attend sans doute une autre nouvelle.
— Nous demanderons demain, répliqua Géraldine en bâillant. Vous êtes bien, les jumelles ? »
Corinne et Kate répondirent affirmativement. Elles avaient fait leur toilette de nuit et étaient déjà couchées. A son grand amusement, Dolly avait remarqué que Corinne s’occupait de Kate comme d’un bébé. Elle lui avait brossé les cheveux et avait ouvert son lit. Quand on les regardait attentivement, on les trouvait encore plus dissemblables. Le visage de Corinne, encadré de mèches raides, était rond et rose avec une expression décidée et même hardie. Sa jumelle, Kate, avait une petite figure en forme de cœur et des cheveux aux ondulations naturelles.
« Bonne nuit, Corinne et Kate », dit Dolly.
Elles lui rendirent son sourire. Dolly les jugea sympathiques. Des jumelles auraient dû se ressembler davantage, mais la nature n’obéit pas toujours aux conventions. Une à une, les élèves se couchèrent en bâillant et se blottirent sous leurs couvertures, mais la plupart repoussèrent l’édredon parce que la nuit d’avril était chaude. Brigitte remonta le sien jusqu’au cou. Elle était frileuse et, même l’été, se plaignait du froid. Miss Potts ouvrit la porte. La plupart des élèves dormaient déjà.
« J’éteins la lumière, déclara le professeur. Ne parlez plus. Bonsoir. »
Quelques voix ensommeillées lui répondirent, personne n’avait plus envie de parler. Dolly se demanda brusquement si Felicity dormait. Elle espérait que sa petite sœur n’était pas triste d’être si loin de sa maison. Elle n’en aurait pas le temps, si Jill occupait le lit voisin. Quelle enfant antipathique !

pensa Dolly. Tant d’aplomb à cet âge, c’était incroyable !
La cloche du lever, quand elle sonna le lendemain, fut saluée par un chœur de gémissements. Personne ne bougea.
« Il faut se lever, ordonna enfin Dolly. Debout tout le monde ! Regardez Brigitte, elle dort encore ! »
Dolly cligna de l’œil à Edith. Brigitte ne dormait plus, mais elle faisait semblant pour se procurer quelques minutes de répit.
« Elle sera en retard, fit remarquer Edith. Il ne faut pas qu’elle soit punie dès le premier matin. Asperge-lui la figure d’eau froide, Dolly ! »
Cette menace, faite une vingtaine de fois par trimestre, avait toujours l’effet désiré. Brigitte ouvrit les yeux avec indignation et se redressa.
« Je vous défends de m’asperger ! s’écria-t-elle avec colère. C’est affreux de se lever si tôt ! A la maison…
— A la maison, on m’apporte mon petit déjeuner au lit », psalmodièrent les autres en riant.
Elles connaissaient par cœur les jérémiades de Brigitte.
« C’est ta vieille gouvernante qui te le sert, renchérit Géraldine. Te fait-elle manger avec une cuillère d’argent ? »
Depuis son arrivée à Malory, Brigitte subissait les taquineries de Géraldine sans jamais s’y habituer. Des larmes montèrent à ses yeux et elle détourna la tête.
« Tais-toi, Géraldine, conseilla Dolly. Le premier jour au moins, laisse-la tranquille ! »
Géraldine donna un coup de coude à Dolly et d’un signe lui montra les jumelles. Corinne enlevait couvertures et draps du lit de sa sœur.
« Je peux le faire moi-même ! protesta Kate, mais Corinne la repoussa.
— J’ai le temps, Kate. Toi, tu es si lente ! Je le faisais à notre ancienne école, pourquoi pas ici ? »
Elle se retourna et constata que tous les yeux étaient fixés sur elle.
« Pas d’objection ? demanda-t-elle d’un ton agressif.
— Non, répliqua Géraldine de sa voix la plus suave. Si tu veux, tu peux faire le mien quand tu auras fini celui de Kate. Je suis très lente aussi. »
Sans riposter, Corinne continua sa besogne. Kate la regardait, les bras ballants.
« De quelle école venez-vous ? demanda Dolly à Kate.
Corinne ne laissa pas à sa sœur le temps de répondre.
« Nous étions au pensionnat Charlotte Brontë. C’était bien, mais pas autant qu’ici, je crois. » Les élèves de la quatrième division se rengorgèrent.
« Joues-tu au tennis ? demanda Edith à Kate.
— Oui, répondit de nouveau Corinne. J’aime bien le tennis.

— Et toi ? » insista Edith en s’adressant de nouveau à Kate.
Ce fut de nouveau Corinne qui prit la parole.
« Kate aime tout ce que j’aime. Elle est bonne en tennis. »
Dolly allait demander si Kate avait une langue quand la cloche du déjeuner sonna. Les élèves se hâtèrent de jeter un coup d’œil autour d’elles pour s’assurer que tout était en ordre. Géraldine redressa son édredon. Brigitte, toujours en retard, se plaignait d’avoir perdu sa barrette à cheveux. Mais Brigitte se plaignait toujours ! Personne n’y faisait attention.
En entrant dans le grand réfectoire, Dolly chercha anxieusement Felicity. Chaque tour avait son réfectoire et était comme un pensionnat indépendant avec ses salles de loisirs et ses dortoirs. Les classes se trouvaient dans les longs bâtiments qui reliaient les tours, ainsi que le laboratoire, les salles de dessin et de gymnastique.
Felicity entra, tirée à quatre épingles. Miss Potts crut revoir Dolly telle qu’elle lui était apparue trois ans plus tôt, le premier matin de son arrivée à Malory.
Jill précédait Felicity, avec l’assurance d’une élève de troisième ou de quatrième division. Elle jeta un coup d’œil à la ronde, adressa un signe de

tête à Géraldine qui fit semblant de ne pas la voir, eut un sourire pour Dolly qui n’y répondit pas, souhaita aimablement le bonjour à Mam’zelle Dupont, le professeur de français qui présidait la table de la première division, et se prépara à s’asseoir près d’elle. Une élève la repoussa, à la grande satisfaction de Dolly, et lui indiqua une place au bout de la table.
Mais rien ne déconcertait Jill. Elle s’installa et chuchota quelque chose à Felicity, sa voisine, qui eut un sourire gêné. « Une insolence, je parie, pensa Dolly. Ses camarades vont la dresser et lui montrer que ce n’est pas ainsi que l’on se conduit à Malory School ! »
Felicity sourit à Dolly qui lui sourit en retour, oubliant pour le moment que Felicity était probablement allée voir la piscine sans elle avant le déjeuner. Elle espérait que sa petite sœur subirait avec succès les interrogatoires qui avaient lieu ce jour-là et prouverait qu’elle était au niveau de sa classe.
Edith pensa soudain au lit vide du dortoir et demanda une explication à Miss Potts.
« Miss Potts, il y a un lit supplémentaire dans notre dortoir, savez-vous qui va l’occuper ?
— Oui, répondit Miss Potts. Une nouvelle qui arrive aujourd’hui. Quel est son nom ? Clarisse de je ne sais quoi ! Ah oui, Clarisse de Harwick. A propos, il y a déjà dans le courrier une lettre pour elle. La voici. Edith, vous la mettrez sur sa commode, n’est-ce pas ? »
Brigitte prit la lettre pour la faire passer à Edith. Elle y jeta un coup d’œil. Au dos de l’enveloppe l’expéditeur avait écrit son nom : « Comte de Harwick. »
« Comte de Harwick ! pensa Brigitte ravie. Clarisse est la fille d’un comte ! J’espère qu’elle sera mon amie ! Je m’occuperai d’elle, je l’aiderai de mon mieux ! »
Brigitte était snob et s’empressait toujours autour des élèves riches, belles ou douées. Géraldine, qui avait vu aussi le nom, eut un sourire malicieux.
« La fille d’un comte parmi nous ! pensa-t-elle. Brigitte essaiera de faire sa conquête. Nous allons bien nous amuser ! »

CHAPITRE V

Une matinée animée

LA QUATRIÈME division avait pour professeur Miss Williams, vieille fille austère et distinguée qui ne badinait pas avec la discipline. En général les élèves de quatrième division travaillaient sérieusement, mais ce trimestre Miss Williams s'attendait à des difficultés. Il y aurait beaucoup d'étourdies dans sa classe.

« J'espère qu'elles réussiront toutes à l'examen, pensa Miss Williams. Elles sont intelligentes, à l'exception de Brigitte. Dany a fait beaucoup de progrès grâce aux leçons particulières qu'elle a prises pendant les vacances. Sylvia est devenue plus raisonnable, Alex aussi. Et, malgré sa timidité, je suis sûre que la petite Mary Lou se tirera très bien d'affaire ! »

La classe comptait toutes les élèves de la quatrième division, celles qui couchaient dans la tour du nord comme les autres. Betty Hills, l'amie de Géraldine, assistait donc aux cours. Elle avait la langue aussi bien pendue que Géraldine, sans être aussi intelligente. Elle venait de la tour de l'ouest. Toutes deux en voulaient à la directrice de les avoir séparées.

Les parents de Betty eux-mêmes étaient intervenus et Mme Grayling, la directrice, avait demandé l'avis de Miss Potts, surveillante de la tour du nord.

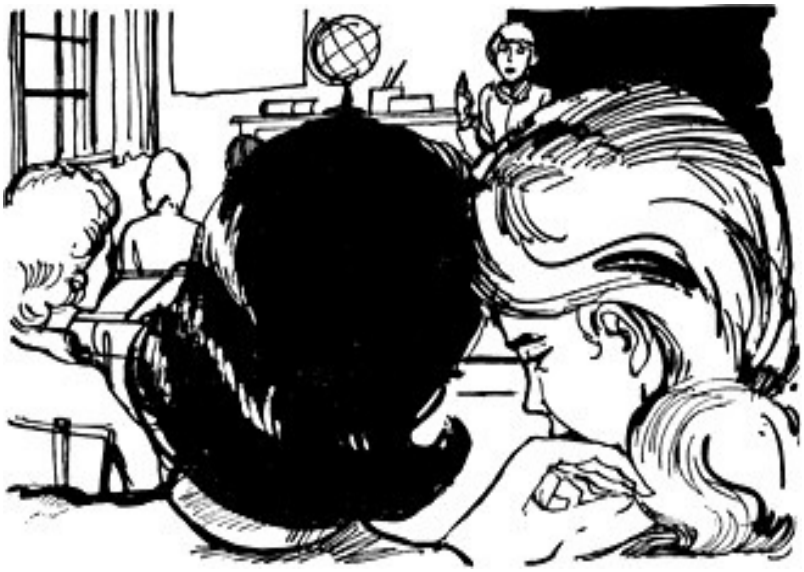
« Je peux venir à bout de Géraldine toute seule, avait répondu Miss Potts. Ou de Betty toute seule. Mais avoir les deux ensemble dans la même tour serait tout à fait impossible. Je n'aurais jamais un moment de tranquillité, Mam'zelle Dupont non plus.

— Je le crois comme vous », avait répondu Mme Grayling.

Elle écrivit donc à M. et Mme Hills qu'il n'y avait pas de place pour Betty dans la tour du nord. Cependant Géraldine et Betty restaient amies intimes. Elles se retrouvaient tous les jours en classe, se promenaient ensemble et inventaient toutes sortes de mauvaises plaisanteries et de farces.

Les élèves de la quatrième division se précipitèrent dans leur classe pour choisir leur place, ranger leurs livres et prendre leurs nouvelles habitudes. Les jumelles attendirent que les anciennes eussent fait leur choix. Elles savaient que celles-ci avaient droit de priorité. Quand les autres furent assises, il ne resta plus que cinq tables pour deux élèves de la tour de lest qui n'étaient pas encore arrivées, pour Clarisse de Harwick et pour elles.
« Ma sœur se met à côté de moi », décréta Corinne.
Elle posa ses livres et ceux de Kate sur des tables voisines au premier rang, car les élèves qui redoutaient l'œil sévère du professeur préféraient les autres rangs, en particulier celui du fond où l'on pouvait chuchoter sans danger et échanger des billets.
Dolly jeta un regard par la fenêtre et se demanda si Felicity s'était présentée devant Mme Grayling. Elle l'interrogerait à la récréation.
Mme Grayling recevait toutes les nouvelles et leur adressait quelques paroles qui leur faisaient une profonde impression. Dolly se rappela les bonnes résolutions qu'elle avait prises ce jour-là.
« Qui sera chef de classe ce trimestre ? dit Géraldine, interrompant les méditations de Dolly. Jane est passée dans une classe supérieure. En tout cas ce ne sera pas moi. Je ne le serai jamais. Mme Grayling n'a pas confiance en moi !
— Je suppose que ce sera Edith, répliqua Dolly. Elle était chef de classe en seconde division ; elle remplissait très bien son rôle et, si mes souvenirs sont exacts, tu étais rarement d'accord avec elle, Géraldine.
— C'est vrai, avoua Géraldine. A ce moment-là, j'aurais aimé être chef de classe. Plus maintenant. Je n'ai plus d'idée si stupide ! Je me moque bien de ne pas être choisie ! »
C'était en partie bravade, en partie vérité. Elle ne tenait pas à avoir des responsabilités. La vie lui était si facile qu'elle n'avait jamais eu à faire un effort, et elle se moquait de tout. « Si elle était moins douée, se dit Dolly, et si elle était obligée de travailler comme moi, elle penserait autrement. Elle ignore la joie que donne la difficulté vaincue. »
Brigitte avait choisi une table au premier rang. Edith s'en étonna. Géraldine la regardait avec stupéfaction. Brigitte chercherait-elle à gagner les bonnes grâces de Miss Williams ? Mais non. C'était chose impossible. Miss Williams ne s'intéressait qu'aux bonnes élèves. Alors quelle était donc la raison de l'étrange choix de Brigitte ?
« Je comprends ! s'écria brusquement Géraldine et toutes les têtes se tournèrent vers elle.
— Tu comprends quoi ? demanda Betty.
— Je sais pourquoi Brigitte a choisi cette table, répondit Géraldine d'un ton malicieux. D'abord j'ai cru qu'elle était devenue folle, mais maintenant je devine… »

Brigitte la regarda avec colère. Elle redoutait les remarques mordantes de Géraldine et lui en voulait de deviner toujours ses secrètes pensées.
Géraldine reprit d'un ton moqueur :
« Chère Brigitte, quel bonheur d'être la voisine d'une comtesse, n'est-ce pas ? »
Personne ne comprit le sens de cette remarque, sauf, bien entendu, Brigitte. Elle avait choisi une table au premier rang, car elle savait que ce serait là que s'assiérait Clarisse, la fille du comte de Harwick. Elle serait ainsi la première à faire sa connaissance. Rouge de confusion, elle se pencha sur ses livres. Les pas de Miss Williams résonnèrent dans le couloir, et Brigitte se précipita pour ouvrir la porte.
Le premier jour du trimestre, on « en prenait à son aise » selon l'expression de Belinda. Le professeur ne faisait pas de cours et interrogeait les nouvelles pour s'assurer de l'étendue de leurs connaissances, puis dictait l'emploi du temps. Irène perdait toujours le papier où elle avait copié l'horaire des cours. Belinda lui prêtait le sien, mais aussi étourdies l'une que l'autre, elles vivaient dans une confusion perpétuelle, se trompaient de classe et d'heure, arrivaient à la salle de couture avec leurs livres de physique, ou apportaient au laboratoire leur corbeille à ouvrages. Les professeurs avaient depuis longtemps renoncé à attendre d'Irène ou de Belinda un peu d'exactitude et de bon sens.
Irène, si douée pour les mathématiques et la musique, Belinda, si habile avec son crayon, n'étaient plus que des bébés quand il s'agissait d'accomplir les menus actes de la vie quotidienne. On voyait Irène paraître à la table du petit déjeuner sans ses bas ; Belinda perdait tous ses livres de classe. Leurs camarades, qui les aimaient bien, admiraient leur talent et riaient de leurs bévues.
Au cours de cette première matinée, Dolly dressa la liste des petites corvées dont les élèves se chargeraient à tour de rôle : remplir les encriers, mettre des fleurs dans la classe, nettoyer le tableau noir, vider la corbeille à papiers, distribuer les cahiers.
Quelques instants avant la récréation, Miss Williams ordonna aux élèves de ranger leurs livres.



« Ce que j’ai à vous dire est important, commença-t-elle. Et vous serez contente de l’apprendre.
— Elle va nommer le chef de classe, chuchota Dolly à Edith. Regarde Brigitte ! Elle est sûre d’être choisie ! »
C’était vrai. Brigitte était assez vaniteuse pour, chaque début de trimestre, se bercer de cette illusion et chaque fois elle éprouvait une vive déception. Egoïste et trop gâtée, elle se serait mal acquittée de cette tâche. Ses professeurs en étaient persuadées.
« Vous le savez, Jane est maintenant en cinquième division, reprit Miss Williams. La quatrième n’a donc plus de chef de classe, il faut en nommer un. »
Elle s’interrompit et promena un regard dans la classe.
« J’en ai parlé avec Mme Grayling, Miss Potts, Mlle Dupont et Mlle Rougier, continua Miss Williams. D’un commun accord, nous avons fixé notre choix sur Dolly Rivers. Nous sommes sûres qu’elle sera un bon chef de classe. »
Dolly rougit et son cœur battit plus vite. Les autres applaudirent, même Brigitte qui avait eu peur que Géraldine ne fût choisie.
« Vous le voyez, vos camarades nous approuvent, constata Miss Williams en souriant. Je ne crois pas que nous aurons à regretter notre décision.
— Je ferai de mon mieux, Miss Williams », promit Dolly.
Ses parents seraient fiers d’elle. Chef de classe de quatrième division ! Quel honneur et quelle joie ! Elle, qui avait toujours obéi, elle commanderait à toutes les élèves de sa division, mais elle n’abuserait pas de son autorité et se montrerait toujours indulgente et juste.
Et Felicity, qu’en penserait-elle ? Sans doute elle serait fière de dire : « Ma sœur, chef de classe de quatrième division… » Dolly se mit à la recherche de sa sœur pendant la récréation pour lui annoncer la grande nouvelle. Mais Felicity fut introuvable. Exaspérée, Dolly parcourut les jardins où, dans les coins les plus abrités, jacinthes et tulipes commençaient à fleurir. Enfin, au moment où la cloche la rappelait en classe, elle aperçut Felicity qui

rentrait de promenade, accompagnée de son inséparable Jill. Dolly s'élança vers elle.
« Felicity, tu ne devinerais jamais ce qui m'arrive ! J'ai été nommée chef de classe de quatrième division !
— Oh ! Dolly, que je suis contente ! s'écria Felicity avec une joie sincère. Ce matin, les nouvelles se sont présentées devant Mme Grayling. Elle nous a fait un petit discours. Nous étions toutes très émues. Je suis bien heureuse d'être à Malory School ! »
Alors Dolly pensa à ses débuts à l'école. Les paroles prononcées par la directrices étaient restées gravées dans son esprit. Elle croyait entendre encore la voix grave et douce de Mme Grayling.
« Un jour, vous quitterez l'école et vous commencerez votre vie de femmes. Cette nouvelle vie, il faudra l'aborder avec la ferme intention de vous rendre utiles et d'accepter des responsabilités… Quand vous obtenez des succès scolaires et réussissez aux examens, nous nous réjouissons. Mais ce n'est pas suffisant, et je serais désolée si vous ne deveniez que des bas-bleus. Vos professeurs et moi, nous voulons faire de vous les épouses et les mères de demain. »
Dolly s'était promis d'être digne de Malory School et elle tenait sa promesse puisqu'elle avait été jugée l'élève la plus raisonnable de sa division.
« Mme Grayling est formidable, affirma-t-elle.
— Et toi, tu es formidable aussi ! s'écria Felicity. Je suis fière de toi ! »

CHAPITRE VI

Clarisse de Harwick

BRIGITTE attendait avec impatience l’arrivée de Clarisse de Harwick. Elle était presque la seule dans sa division à ne pas avoir d’amie attitrée. Les jumelles, qui d’ailleurs se suffisaient à elles-mêmes, n’attiraient pas sa sympathie.

« Rien qu’à les voir, je devine qu’elles adorent les sports, la gymnastique, les promenades dans les bois, pensa Brigitte. Qu’il est donc difficile de trouver ici une élève qui ne passe pas toutes ses récréations sur le court de tennis ou dans cette horrible piscine ! »

Brigitte en effet détestait tous les exercices physiques qui plaisaient aux autres. Elle était indolente et molle. Courir la fatiguait et, autant qu’un chat, elle redoutait l’eau froide.

Pour Dany et Mary Lou, les baignades n’étaient pas un plaisir, mais elles aimaient le tennis et la marche. Toutes les deux, ainsi que Brigitte, avaient peur des chevaux. Alex, cavalière accomplie, ne comprenait pas pourquoi elles n’offraient jamais un morceau de sucre à Tristan, son cheval, qu’elle avait la permission de garder dans les vieilles écuries de Malory. Dolly et plusieurs élèves avaient été autorisées par leurs parents à s’inscrire à l’école d’équitation toute proche et faisaient, de temps en temps, d’agréables promenades sous la surveillance de Miss Peters, le professeur de troisième division.

Felicity était trop jeune pour les accompagner, mais elle prenait des leçons. Jill aussi, à la grande contrariété de Dolly qui ne voyait pas d’un bon œil l’amitié de sa sœur et de la cousine de Géraldine.

« Cette effrontée ne peut qu’avoir une mauvaise influence sur ses amies, pensait Dolly. Pourvu que Felicity ne veuille pas l’inviter à la maison pendant les vacances ! Cette idée me donne le frisson ! »

Celles des élèves de quatrième division qui logeaient dans la tour du nord avaient toutes choisi une compagne, à l’exception de Brigitte. Edith se

promenait avec Dolly, Irène avec Belinda – deux étourdies ensemble, ce qui n'avait pas toujours d'heureux résultats ! Géraldine était la seule à avoir une amie d'une autre tour ; Betty et elle ne se séparaient que pour dormir. Dany et Mary Lou faisaient équipe et acceptaient volontiers la société de Sylvia. Alex, que tout le monde aimait, ne se liait avec personne en particulier. Son cheval Tristan lui suffisait. Habituée à vivre avec sept frères, elle se sentait un peu dépaysée au milieu de tant de filles. C'était en vérité un garçon manqué qui faisait le désespoir du professeur de travaux manuels. Elle était incapable de broder un coussin ou de tricoter une écharpe. « A la maison, je faisais de la menuiserie avec mon frère aîné, expliquait-elle. Si vous aviez vu le joli serre-livre que j'avais fabriqué pour l'anniversaire de maman ! »

Brigitte restait donc à l'écart, sans camarade avec qui bavarder et rire. Elle proclamait que cela lui était indifférent, mais en souffrait dans le secret de son cœur. Aussi attendait-elle avec impatience l'arrivée de Clarisse de Harwick. La fille d'un comte ! Ce serait enfin une amie digne d'elle !

Au trimestre précédent, elle s'était bien entichée de Sylvia, qui semblait avoir devant elle une si belle carrière de cantatrice. Mais Sylvia, atteinte d'une pneumonie, avait perdu sa voix et ses espoirs de célébrité, et Brigitte, déçue, s'était désintéressée d'elle.

Outrageusement gâtée par sa mère et sa vieille gouvernante, Miss Winter, Brigitte était devenue égoïste et mesquine. Elle se jugeait supérieure aux autres pensionnaires joyeuses et bruyantes, passionnées de sports. Clarisse sûrement ne leur ressemblerait pas. Brigitte imaginait une aristocrate descendant avec une grâce languissante d'une énorme voiture aux chromes étincelants. Et, à la mi-trimestre, quelle joie de dire à sa mère et à Miss Winter : « Je vous présente Clarisse, la fille du comte de Harwick, ma meilleure amie ! »

Bien entendu, elle ne soufflait mot de ses rêves et de ses espoirs. Elle savait d'avance que ses camarades l'accableraient de moqueries et l'accuseraient de snobisme.

Clarisse arriva pendant le goûter. Brigitte, occupée à savourer une tartine de confiture de fraises, n'eût pas fait attention à elle si Mme Grayling ne l'eût accompagnée.

Quand elle leva la tête, elle vit une petite blonde, sans doute une élève de seconde division, qui portait des lunettes à verres épais et avait un appareil sur ses dents qui avaient tendance à avancer. Sa seule beauté était ses cheveux épais et ondulés où se jouaient des reflets dorés. Brigitte prit une autre tartine de beurre et tendit la main vers la confiture. La nouvelle était si intimidée qu'elle tremblait. Dolly le remarqua avec compassion. Elle aussi avait tremblé à son arrivée, en se trouvant devant tant de pensionnaires inconnues. A la surprise générale, Mme Grayling se dirigea

vers la table de la quatrième division, présidée ce jour-là par Mam’zelle Dupont.
« Mademoiselle, déclara Mme Grayling, voici Clarisse de Harwick, une nouvelle élève qui entre en quatrième division. Voulez-vous lui indiquer une place et veiller à ce qu’elle ait à manger. Après le goûter, votre chef de classe s’occupera d’elle. »
Stupéfaite, Brigitte laissa tomber sa tartine de beurre dans son assiette. Cette fille petite et laide était Clarisse de Harwick ? Mais c’était tout de même la fille d’un comte ! Brigitte se leva si précipitamment qu’elle faillit renverser la tasse de sa voisine.
« Mam’zelle, s’écria-t-elle, il y a de la place ici. Clarisse, viens t’asseoir ! »
Clarisse, gênée par les regards fixés sur elle, se hâta d’accepter la chaise que lui montrait Brigitte. Géraldine donna un coup de coude à Dolly.
« Elle ne perd pas de temps, notre Brigitte ! » chuchota-t-elle.
Dolly ne put s’empêcher de rire. Brigitte prit sa voix la plus douce – « sa voix mielleuse », disait Géraldine –, se pencha vers Clarisse et lui sourit.
« Sois la bienvenue à Malory School ! Je suppose que tu es fatiguée et que tu as faim. Prends une tartine.
— Je ne pourrais pas manger, merci, répondit Clarisse qui avait une boule dans la gorge.
— Mais si, il faut que tu manges ! insista Brigitte qui prit une tartine. Je vais y mettre de la confiture de fraises. Par extraordinaire elle est très bonne ! »
Désireuse d’échapper aux regards, Clarisse se faisait toute petite. Elle prit la tartine, en mangea une bouchée et la posa sur son assiette. Brigitte continuait à parler. Sûrement les autres l’admiraient de se donner tant de peine pour une nouvelle. Mais seule Mam’zelle fut dupe de son manège.
« Cette bonne petite Brigitte ! se dit-elle. En français elle fait beaucoup de fautes, mais elle est si gentille pour cette nouvelle si dépaysée ! »
« Parce que c’est la fille d’un comte, elle cherche à mettre le grappin sur elle ! » pensaient les élèves assises autour de la table. Elles plaignaient Clarisse visiblement embarrassée par l’amabilité de Brigitte. Mary Lou la trouvait sympathique, malgré ses verres épais et son appareil dentaire. Craintive elle-même comme une petite souris, Mary Lou se sentait attirée par celles qui étaient aussi vite effarouchées qu’elle. Après le goûter, Mam’zelle appela Dolly.
« Dolly, vous vous occuperez de Clarisse, n’est-ce pas ? Elle est très dépaysée, la pauvre petite !
— Mam’zelle, je suis désolée, mais les chefs de classe se réunissent dans quelques minutes, répondit Dolly. Peut-être Edith… ou Belinda… ou…
— Je me charge d’elle, intervint promptement Brigitte, ravie que Dolly ne fût pas libre. Je lui ferai visiter l’école. Ce sera un grand plaisir pour moi. »
Elle eut un sourire rayonnant qui surprit la nouvelle et écœura les autres,

puis prit Clarisse par le bras.
« Viens, dit-elle comme elle aurait parlé à un bébé. Où est ton sac de nuit ? Je vais te montrer le dortoir. Ton lit est très bien placé. »
Elle partit avec Clarisse. Ses camarades échangèrent des regards moqueurs.
« Notre chère Brigitte est à son affaire, fit remarquer Géraldine. La fille d'un comte, pensez donc ! Horrible petite snob ! Brigitte n'a pas changé depuis son arrivée à Malory School !
— C'est vrai, approuva Dolly après réflexion. C'est vraiment bizarre ! Brigitte est une des rares élèves qui ne se soit pas corrigée de ses défauts après un séjour prolongé à Malory !
— Et toi, t'es-tu corrigée des tiens, Dolly ? demanda Géraldine d'un ton taquin. Je ne m'en suis pas aperçu.
— Elle a toujours été presque parfaite, intervint Edith.
— Sûrement pas, mais j'ai appris à être moins emportée, répliqua Dolly. Depuis longtemps je n'ai plus piqué de crises, tu le sais aussi bien que moi. C'est grâce à Malory School !
— Ne chante pas victoire trop tôt ! conseilla Géraldine. De temps en temps une lueur brille dans tes yeux, Dolly… Oui, je t'assure, attention ! »
Dolly fut sur le point de se rebiffer, elle sentait que ses joues s'empourpraient, mais elle se contint. Géraldine avait raison. L'autre jour, avec cette petite peste de Jill, elle avait été à deux doigts de se mettre en colère. Ses yeux avaient lancé des éclairs, mais ce n'était pas bien grave tant quelle gardait la maîtrise d'elle-même et elle était bien décidée à ne pas la perdre.
« Je suis chef de classe, Géraldine, déclara-t-elle en riant. Tu dois être soumise et respectueuse, ne l'oublie pas ! »

CHAPITRE VII

Dolly monte sur ses grands chevaux

A LA FIN de la semaine, les études avaient sérieusement commencé. Excellent professeur, Miss Williams était décidée à avoir de bons résultats à l'examen de fin d'année. Mam'zelle Dupont et Mam'zelle Rougier donnaient des cours en quatrième division, mais si Mam'zelle Rougier était la plus savante, la rondelette Mam'zelle Dupont obtenait de meilleurs résultats parce qu'elle était gaie, avait le sens de l'humour et savait gagner l'affection de ses élèves.

En ce moment, une paix armée régnait entre les deux professeurs de français. Les Anglaises les considéraient avec amusement, ne sachant jamais au début d'un trimestre si ces deux Françaises seraient amies de cœur, ennemies déclarées ou rivales drapées dans leur dignité.

Miss Compton, le professeur d'histoire, s'attendait à de grands succès le jour de l'examen. Seule Brigitte, qui ne connaissait même pas les noms des rois d'Angleterre et bâillait sur son livre, la désespérait. Elle la criblait de remarques sarcastiques dans l'espoir de réveiller son amour-propre. Brigitte la détestait.

Toutes se lamentaient d'être obligées de travailler si dur, sans avoir le temps de jouir du printemps particulièrement beau cette année-là.

« Nous avons envie de nager, de jouer au tennis, de flâner dans les jardins pleins de fleurs, et il faut trimer sans relâche, gémissait Géraldine. Moi, j'apprendrai mes leçons en plein air, Miss Williams dira ce qu'elle voudra ! »

A la surprise générale, Miss Williams accepta. Elle savait que la plupart des pensionnaires de Malory School étaient consciencieuses. Et Dolly rétablirait l'ordre en cas de besoin. Les élèves de quatrième division sortirent donc dans les jardins après le goûter, s'assirent sur les coussins qu'elles avaient apportés et penchèrent la tête sur leurs livres.

Brigitte n'avait pas approuvé ce projet. Elle était la seule, bien entendu.

« Tu détestes le grand air, fit remarquer Dolly. Si tu prenais plus d'exercice,

tu serais moins grosse et tu aurais moins de boutons sur la figure.
— Garde tes conseils pour toi ! répliqua Brigitte, le nez en l'air. Tu es aussi mal élevée que Géraldine ! »
Clarisse, qui l'accompagnait, ouvrit de grands yeux. Elle n'aurait jamais imaginé que Brigitte, si douce et si gracieuse avec elle, pouvait lancer une telle riposte. Brigitte vit son expression de surprise et lui prit le bras.
« Si tu vas étudier dehors, je te suivrai, bien sûr, déclara-t-elle. Mais ne nous mettons pas au soleil. Nous aurions des taches de rousseur. »
Betty vit Géraldine assise sur la pelouse et courut la rejoindre. Dolly fronça les sourcils. Ces deux-là allaient chuchoter et rire au lieu de travailler. Belinda et Irène tendaient déjà l'oreille aux plaisanteries que Betty échangeait avec Géraldine. Irène eut un éclat de rire sonore. Les autres levèrent la tête.
« Que c'est drôle ! s'écria Irène. Raconte-nous d'autres histoires, Betty ! »
Dolly se leva. Elle était chef de classe de sa division et devait imposer la discipline.
« Betty, tais-toi ! Géraldine, tu sais que nous avons des leçons à apprendre !
— Je te défends de me parler comme si j'étais une élève de première division ! répliqua Géraldine, vexée par le ton impérieux de Dolly.
— Alors ne te conduis pas comme une élève de première division ! riposta Dolly.
— Attention, Géraldine ! Dolly monte sur ses grands chevaux », s'écria Irène en riant.
En effet Dolly était écarlate et ses yeux lançaient des éclairs.
« Ne dis pas de bêtises ! trancha-t-elle.

— Je monte sur mes grands chevaux ! chantonna Betty. Tu montes sur tes grands chevaux ! Elle monte…
— Tais-toi, Betty ! ordonna Dolly qui se contenait à peine.
— Me taire ? Mais je ne fais que ça ! » répliqua Betty.

C’en était trop. Blanche de colère, Dolly serra les poings.
« Tu as entendu ce que je t’ai dit, Betty ? demanda-t-elle. Tais-toi ou nous retournerons toutes en classe ! »
Betty ouvrit la bouche mais Géraldine lui donna un coup de coude.
« Obéis ! La voilà sur le sentier de la guerre ! Nous parlerons à la récréation. »
Betty s’éloigna en sifflotant. Dolly pencha son visage cramoisi sur son livre. Etait-elle vraiment un tyran ? Mais que faire avec une fille comme Betty ? En tout cas l’ordre était rétabli. Le silence ne fut plus troublé que par les soupirs de Brigitte. Clarisse, sa voisine, travaillait sans lever les yeux. Brigitte copiait ce qu’elle écrivait. Elle était incapable de faire un effort personnel.
Au bout d’une heure, Miss Williams rejoignit ses élèves, satisfaite de leur application.
« Vous méritez une récompense, annonça-t-elle. Votre professeur de culture physique vous attend à la piscine. Vous avez une demi-heure pour vous baigner.
— Bravo ! » s’écria Irène en jetant en l’air le livre qu’elle tenait.
Il tomba dans le bassin qui se trouvait au milieu de la pelouse.
« Maladroite ! s’écria Belinda en se hâtant de le repêcher. Tu pourrais faire attention ! C’est le livre que je t’ai prêté.
— Moi aussi, il faut que j’aille à la piscine ? demanda Brigitte à Miss Williams d’un ton pathétique. J’ai tant travaillé. Je n’ai aucune envie de nager.
— Tiens, vous savez nager ! » s’écria Miss Williams qui feignit la stupéfaction.
Personne n’ignorait que Brigitte, après quelques brasses, coulait à pic en poussant des cris.
« Nous ne sommes pas toutes obligées de nous baigner, n’est-ce pas ? » insista Mary Lou qui savait nager, mais n’aimait pas beaucoup l’eau froide. Dany lui fit chorus.
« Toutes ! déclara Miss Williams. Vous avez besoin d’exercice physique. Dépêchez-vous de vous changer ! »
Ravies à l’idée d’une baignade inattendue, les autres élèves coururent vers le vestiaire. Dolly avait repris sa bonne humeur, mais Géraldine, qui lui gardait rancune d’avoir renvoyé Betty, lui faisait grise mine. Dolly ne le remarqua pas et continua à rire et à bavarder avec Edith. Brigitte, Dany, Clarisse et Mary Lou marchaient d’un pas plus lent. Clarisse assisterait à la baignade en spectatrice, elle ne pouvait ni nager, ni jouer au tennis, car elle avait une légère affection du cœur.
« Tu as de la chance ! s’écria Brigitte en prenant son costume de bain. Pas de natation, pas de tennis, je voudrais bien moi aussi avoir le cœur

malade !
— Tu es stupide ! protesta Dolly outrée. Ce doit être si ennuyeux d’avoir à se surveiller et de penser : « Je ne peux pas faire ceci, je ne peux pas faire « cela ! »
— Très ennuyeux, approuva Clarisse de sa petite voix timide. C’est à cause de mon cœur que je suis restée jusqu’à présent à la maison. Je vais mieux depuis quelque temps, et le docteur a permis à mes parents de me mettre en pension. »
C’était un long discours pour Clarisse qui, d’habitude, parlait si peu. Surprise de sa hardiesse, elle rougit, baissa la tête et se cacha derrière Brigitte.
« Pauvre Clarisse ! murmura Brigitte d’un ton compatissant. Je suis contente que tu ailles mieux. Quand tu te fatigues, que ressens-tu ?
— Mon cœur bat très rapidement, je suis essoufflée, expliqua Clarisse. C’est très désagréable. Quelquefois je suis obligée de m’allonger.
— Eh bien, déclara Brigitte, je ne serais pas étonnée d’avoir moi aussi le cœur malade, sans qu’on s’en doute. Quand je nage trop longtemps, je perds la respiration et, après une partie de tennis, mon cœur palpite si fort que je crois que je vais m’évanouir.
— Ravie d’apprendre que tu as un cœur ! intervint Géraldine de sa voix la plus aimable. Je ne m’en étais jamais aperçue ! »
Brigitte fronça les sourcils.
« Elle est odieuse, n’est-ce pas ? confia-t-elle à Clarisse en s’éloignant. Je ne peux pas la souffrir. Personne ne l’aime. »
Géraldine les suivit des yeux en riant.

« Je me demande ce que Brigitte chuchote à Clarisse, fit-elle remarquer. Nous ne devrions pas laisser cette pauvre fille sous l’influence de cette sotte, Dolly. Je m’étonne que tu le permettes. Tu remplis bien mal tes fonctions. »

Ce reproche piqua Dolly au vif. Elle se rendait compte que Géraldine avait raison : Brigitte n'était pas une camarade souhaitable pour une nouvelle timide et sans caractère. Clarisse risquait ainsi d'acquérir des idées fausses et les idées fausses sont souvent tenaces.
« Ne sois pas si pressée ! riposta-t-elle d'un ton sec. Laisse-moi le temps d'agir. Clarisse n'est ici que depuis quelques jours.
— Voici que tu prends de nouveau la mouche ! » déclara Géraldine.
Son rire exaspéra Dolly, mais elle réprima sa colère en se disant qu'elle devenait vraiment trop susceptible.
A la piscine, ce fut une demi-heure de gaieté. Les bonnes nageuses organisèrent un concours de vitesse. Après s'être jetée courageusement dans l'eau, Mary Lou n'osait s'aventurer loin. Brigitte, frissonnante, restait assise sur un des rochers qui bordaient la piscine et s'efforçait d'échapper aux regards de Dolly. Sylvia nageait lentement. Elle avait vaincu son horreur de l'eau, mais à cause de sa maladie récente elle devait éviter les efforts prolongés. Géraldine aperçut Brigitte et, en quelques brasses, rejoignit Dolly.
« Regarde Brigitte ! lui dit-elle. Ordonne-lui de plonger, Dolly. Allons ! Prends ta grosse voix et donne-lui l'ordre ! »
Mais les exhortations de Dolly restèrent sans effet. Brigitte refusa de bouger. L'eau qu'elle effleurait du bout du pied lui paraissait si froide ! Dolly se préparait à agir, mais Clarisse, avec sa gaucherie habituelle, précipita les événements. Elle voulut s'asseoir à côté de sa camarade, la heurta violemment et, plouf ! Brigitte tomba dans la piscine en soulevant une gerbe d'eau. Ses cris de terreur se mêlèrent aux rires des élèves. Clarisse, horrifiée par sa propre maladresse, était l'image du désespoir.
« Qui m'a poussée ? demanda Brigitte furieuse quand elle revint à la surface. Et pourquoi riez-vous ? Je vous déteste ! »

CHAPITRE VIII

Les tentatives de Dolly

LORSQUE Brigitte apprit qui l'avait jetée dans l'eau, elle ne voulut pas le croire. Elle rejoignit Clarisse debout sur le rocher.

« Qui m'a poussée ? demanda-t-elle. Elles disent que c'est toi, ces menteuses ! Mais je ne les crois pas !

— Brigitte, je suis désolée, mais c'est bien moi, répondit Clarisse en larmes. J'ai glissé, je t'ai heurtée, et tu es tombée dans la piscine. Bien sûr je ne l'ai pas fait exprès. Pardonne-moi !

— Je te pardonne, déclara Brigitte d'un ton magnanime. Je suis encore toute tremblante, j'ai avalé beaucoup d'eau, tu sais. Mais c'était un accident. »

Clarisse continuait à pleurer et à balbutier des excuses. Brigitte l'écoutait avec ravissement, heureuse d'avoir le beau rôle devant la fille d'un comte. Avec condescendance, elle consola Clarisse en affirmant qu'elle ne lui gardait pas rancune. Mais les autres ne se prêtèrent pas à la comédie. Elles accoururent en criant :

« Bravo, Clarisse ! Tu l'as obligée à plonger, tu as bien réussi ! Recommence !

— Mais je ne l'ai pas fait exprès ! protesta Clarisse. Vous le savez bien.

— Quelle bourrade ! Je n'ai jamais rien vu de si beau », affirma Géraldine.

Des doutes vinrent à Brigitte. Etait-ce bien un accident ? Par malheur, Clarisse vit tout à coup le côté comique de sa maladresse et fut prise d'une crise de fou rire. Brigitte sentit renaître sa colère et elle prit son air le plus hautain. Effrayée, Clarisse se confondit de nouveau en excuses.

« Regarde les jumelles ! » chuchota Géraldine à Edith.

Edith tourna la tête et s'esclaffa. Corinne frictionnait énergiquement sa sœur et Kate, immobile, attendait avec impatience qu'elle eût fini.

« Vraiment, Corinne exagère ! chuchota Edith. Kate est bien capable de se débrouiller seule. Corinne la traite en bébé. C'est un vrai tyran.

— Elle réussit moins bien que Kate dans ses études, reprit Géraldine. Si

Kate ne l’aidait pas le soir, elle n’aurait jamais fini ses devoirs à temps.
— Kate devrait se rebiffer, ajouta Dolly. Je ne la comprends pas.
— Parle-lui, dit aussitôt Géraldine. Tu es chef de classe, n’est-ce pas ? »
Dolly se mordit la lèvre. Pourquoi Géraldine lui jetait-elle sans cesse ces mots à la tête ? Peut-être par jalousie, pensa-t-elle. Géraldine savait qu’elle n’aurait jamais fait un bon chef de classe, elle enviait celles qui avaient ce titre et les criblait de sarcasmes. Dolly aurait dû répondre aux railleries par l’indifférence, elle le savait, mais ne pouvait réprimer sa contrariété.
« La besogne ne te manque pas, continua Géraldine en comptant sur ses doigts. Surveiller Felicity, empêcher Clarisse de prendre exemple sur Brigitte, donner du courage à Kate, gronder Betty parce qu’elle nous fait rire. Oui, vraiment, tu as du pain sur la planche ! »
Dolly allait s’emporter, mais une main se posa sur son épaule et la voix calme d’Edith s’éleva.
« On ne peut pas tout faire à la fois. En se pressant, on risque de commettre des erreurs. Prends ton temps, Dolly. »
Dolly poussa un soupir de soulagement. Edith était venue à son secours en prononçant les paroles qui auraient dû lui venir à l’esprit.
Elle adressa à sa camarade un sourire reconnaissant. Puis elle décida de s’occuper davantage de Felicity pour combattre l’influence de Jill. Le tour de Clarisse viendrait ensuite, et il fallait soustraire Kate à la tyrannie de Corinne.
« C’est absurde ! pensa-t-elle. Si l’une de nous interroge Kate, Corinne répond toujours à sa place. Je me demande comment elle lui permet de réciter ses leçons en classe ! »
Kate n’avait-elle pas de volonté ? Etait-elle simplement l’ombre de sa sœur ? Dolly décida de lui parler dès le lendemain. Elle profita d’un moment où Miss Williams avait envoyé Corinne porter un livre à Mam’zelle.
« Te plais-tu à Malory School, Kate ? commença-t-elle en se demandant si Kate pourrait parler en l’absence de Corinne.
— Beaucoup, répliqua Kate.
— J’espère que tu es heureuse ici », reprit Dolly qui ne savait trop comment engager la conversation.
Il y eut un silence. Puis Kate répondit poliment :
« Très heureuse, merci. »
« Elle n’en a pas l’air », pensa Dolly. Pourquoi ? Kate avait toujours de bonnes notes, elle aimait les sports et ce trimestre de printemps était si agréable ! Elle aurait dû être heureuse.
« Kate », reprit Dolly qui se disait qu’Edith aurait mieux trouvé les mots nécessaires, « nous jugeons que… que tu t’effaces un peu trop devant Corinne. Ne pourrais-tu pas montrer un peu plus de personnalité ? Je veux dire…

— Je comprends très bien, répliqua Kate d'une voix sèche. Je sais ce que tu veux dire. »
Dolly pensa que Kate était blessée et irritée. Elle fit une nouvelle tentative.
« Vous êtes jumelles, je sais que les jumelles ont toujours les mêmes pensées, Corinne a beaucoup d'affection pour toi et…
— Tu ne sais rien du tout, interrompit Kate. Parle à Corinne si tu veux, mais tu ne changeras rien. »
Sur ces mots, elle s'éloigna d'un pas rapide. Dolly resta seule dans la salle, intriguée et contrariée.
« Inutile de parler à Corinne, conclut-elle. Je n'aurais pas plus de succès. Elle tyrannise Kate, mais Kate pourrait refuser de se laisser tyranniser… En tout cas je ne vois pas ce que je peux faire ! »
Elle décida que le problème dépassait ses compétences.
« Comment intervenir pour séparer des jumelles ? Elles me prendraient en grippe, c'est tout, décida-t-elle. Qu'elles agissent comme bon leur semble ! »
Elle aurait peut-être plus de chance avec sa sœur. Felicity était sûrement habituée à Malory. Peut-être avait-elle de nombreuses amies. Mais Dolly soupçonnait que l'autoritaire petite Jill ne se résignerait pas à passer au second plan.

Pendant la récréation, Dolly parvint à mettre la main sur sa sœur et lui proposa une promenade après le goûter. Felicity accepta avec empressement de se promener avec le chef de classe de la quatrième division. Quel honneur !
« Volontiers ! s'écria-t-elle. Je ne crois pas que Jill ait des projets.
— Si elle en a, tant mieux ! déclara Dolly d'un ton impatient. Je ne tiens pas à m'encombrer d'elle. Je ne t'ai presque pas vue ces jours-ci.
— J'aime bien Miss Potts », annonça Felicity pour changer le sujet de la conversation, selon son habitude quand Dolly s'emportait. « Elle me donne

de bonnes notes. Et Mam’zelle a dit que je n’étais pas mauvaise en français.
— Cela prouve que tu as bien travaillé à la maison, conclut Dolly. Et Jill, réussit-elle ?
— Elle est brillante… quand elle veut, répondit Felicity en riant. Mais elle pense surtout à s’amuser, elle ressemble beaucoup à Géraldine. »
« Beaucoup trop », pensa Dolly qui se rappelait l’admiration que lui avait inspirée Géraldine à ses débuts à Malory.
« As-tu d’autres amies, Felicity ?
— Les élèves de ma division sont toutes sympathiques, mais celle que je préfère s’appelle Suzanne C’est son troisième trimestre à Malory.
— Suzanne ! Oui, elle est gentille, approuva Dolly. Elle joue très bien au tennis pour son âge et elle a eu un prix à la fête de gymnastique.
— Jill lui reproche d’être trop sage, elle la trouve ennuyeuse, continua Felicity.
— Cela ne m’étonne pas d’elle ! s’écria Dolly. Suzanne est une très bonne camarade pour toi.
— Mais Jill ne l’aime pas », protesta Felicity.
Une cloche sonna dans le lointain.
« A ce soir, dit Dolly. Nous monterons sur la falaise. N’amène pas Jill, je veux être seule avec toi.
— Entendu », promit Felicity.
Malheureusement ce soir-là Miss Williams réunit les élèves qui préparaient l’examen de fin d’année. Dolly ne put donc sortir. Elle demanda à une élève de seconde division de prévenir Felicity.
« Felicity, le chef de classe Dolly Rivers t’avertit qu’elle ne se promènera pas avec toi après le goûter. Elle a mieux à faire », déclara l’élève de seconde division et elle s’éloigna.
« Dolly a sans doute trop de travail, expliqua Felicity à Jill qui était près d’elle.
— Allons donc ! répliqua l’autre. Ces grandes comme Géraldine et Dolly se moquent bien de nous ! Ta sœur a trouvé une occupation plus agréable. Montrons-lui que nous n’avons pas besoin d’elle ! »

CHAPITRE IX

Brigitte et Clarisse

LES JOURS suivants, Dolly, surchargée d'occupations, n'eut pas le temps de penser à Clarisse. Miss Williams donnait de longs devoirs, Mam'zelle se montrait plus exigeante que jamais. Désireuse de passer avec succès l'examen, Dolly travaillait avec acharnement. Profitant de son inattention, Brigitte avait accaparé Clarisse. En classe, leurs tables étaient voisines comme leurs lits dans le dortoir, car Mary Lou, sur les instances de Brigitte, avait consenti à changer de place.

« C'est la première fois que Clarisse quitte sa maison, Mary Lou, avait dit Brigitte. Elle est dépaysée, comme je l'ai été moi-même au début. Je le comprends très bien. J'aimerais être à côté d'elle pour la réconforter quand elle a du chagrin. »

Mary Lou ne s'était pas doutée que Brigitte avait si bon cœur. Elle se hâta d'accéder à sa requête, à la grande contrariété de Dolly.

« Qui t'a permis de changer de lit ? interrogea le chef de classe en constatant le fait accompli.

— Mary Lou, répondit Brigitte.

— Pourquoi Mary Lou ? reprit Dolly. C'est à moi que tu devais demander la permission.

— C'était avec Mary Lou que je voulais changer de lit, expliqua Brigitte de sa voix la plus dolente. Pour rendre service à Clarisse qui a besoin d'une amie près d'elle. Mais si tu préfères…

— Bon ! Reste où tu es », répliqua Dolly qui ne pouvait pas supporter les airs de martyre de Brigitte.

Brigitte s'en donna à cœur joie de chuchoter des encouragements à Clarisse. Dolly, qui couchait à l'autre extrémité du dortoir, ne l'entendait pas. D'ailleurs Dolly, fatiguée par le travail et les jeux, s'endormait dès que sa tête avait touché l'oreiller.

Clarisse, dont l'enfance avait été solitaire, se réjouissait d'avoir trouvé une amie si dévouée. Leurs conversations se réduisaient souvent à des

monologues. Brigitte aimait parler d'elle et se vanter de talents imaginaires. Elle posait de temps en temps des questions, car elle supposait qu'un comte possédait sûrement des Rolls-Royce, des yachts, des manoirs. Mais Clarisse ne faisait allusion qu'à une maison de campagne et son père, semblait-il, n'avait qu'une seule voiture. Ne faisant pas de gymnastique et ne participant pas aux jeux à cause de son cœur, Clarisse restait un peu à l'écart des autres élèves. Elle assistait en simple spectatrice aux parties de tennis et se morfondait sur le bord de la piscine. Aussi était-elle reconnaissante à Brigitte de lui tenir compagnie.

Mais un jour où elle avait un peu moins de travail, Dolly décida d'intervenir. En allant rejoindre ses camarades au jardin, elle passa devant la salle des loisirs et aperçut Clarisse qui, bouche bée, écoutait pérorer Brigitte. Rester enfermées par ce beau temps, quelle stupidité ! Dolly se mit à la recherche de Sylvia qui, encore en convalescence, avait beaucoup de temps libre.

« Sylvia, commença Dolly, je crois que Clarisse subit un peu trop l'influence de Brigitte. Veux-tu t'occuper d'elle ? Vous pourriez vous promener ensemble.

— Bien sûr, répondit Sylvia. Ce sera avec plaisir. »

L'inquiétude de Dolly l'étonnait un peu. Clarisse était si insignifiante que la compagnie de Brigitte ne pouvait lui faire grand mal. Mais le chef de classe avait parlé, et elle se disposa à obéir.

« Accompagne-moi à la piscine, Clarisse, proposa-t-elle avec un sourire aimable. Je n'ai pas encore la permission de me baigner. Nous regarderons les autres. Elles aiment qu'on jette des pièces de monnaie qu'elles vont chercher au fond de l'eau. »

Clarisse se leva aussitôt. Brigitte fronça les sourcils.

« Clarisse, tu ne vas pas monter sur la falaise ?

— Pourquoi pas ? Nous n'avons rien de mieux à faire, protesta Clarisse. Viens aussi.

— Non, je suis fatiguée », répliqua Brigitte.

Elle espérait que Clarisse renoncerait à la promenade, mais son attente fut déçue. Clarisse n’avait pas une haute opinion d’elle-même. Elle se jugeait laide, sotte, ennuyeuse, et la plupart des élèves étaient de cet avis, aussi était-elle flattée par cette invitation imprévue. Mais elle se repentit de l’avoir acceptée.
A son retour, Brigitte l’accueillit avec froideur et ne répondit que par monosyllabes à ses questions. Clarisse en fut étonnée et chagrinée.
« Tu n’es pas fâchée parce que je suis allée à la piscine avec Sylvia ? demanda-t-elle enfin.
— Clarisse, répondit Brigitte d’un ton solennel, tu ne connais pas Sylvia aussi bien que moi. Ce n’est pas une amie pour toi. Sais-tu ce qu’elle a fait l’année dernière ? Elle a appris qu’un concours de chant avait lieu dans la ville voisine et a voulu y participer. Elle y est allée sans demander la permission ! »
Tant d’audace terrifia la timide Clarisse.
« Que s’est-il passé ? interrogea-t-elle.
— Après le concours, Sylvia a manqué le dernier autobus, expliqua Brigitte de plus en plus solennelle. Miss Peters l’a trouvée évanouie sur la route vers trois heures du matin. Après, elle a été gravement malade et elle a perdu sa voix. Elle croyait avoir une voix admirable, bien que ce ne fût pas mon avis. C’est une punition qu’elle avait bien méritée !
— Pauvre Sylvia ! soupira Clarisse.
— A la place de Mme Grayling, je l’aurais renvoyée de l’école, poursuivit Brigitte. Si je te raconte cette histoire, Clarisse, c’est pour te prouver que tu ne dois pas te lier avec Sylvia.
— Je n’en ai jamais eu l’intention ! protesta Clarisse. Je l’ai simplement accompagnée à la piscine, Brigitte. Je te promets de ne pas recommencer. »
Clarisse venait de prononcer les paroles que Brigitte attendait. Lorsque Sylvia vint lui proposer une nouvelle promenade, elle refusa.
« Laisse Clarisse tranquille ! ordonna Brigitte. Elle ne veut pas sortir avec toi. »
Sylvia s’éloigna avec indignation et déclara à Dolly qu’elle ne s’occuperait plus de cette petite sotte de Clarisse. Dolly n’avait qu’à chercher une autre élève. Pourquoi pas Dany ?
Dany, qui passait, entendit son nom. Dolly lui expliqua que Sylvia avait essuyé une rebuffade et proposa à Dany d’essayer de gagner l’amitié de Clarisse.
« Je veux bien tenter ma chance, ne serait-ce que pour contrarier Brigitte », répondit Dany en riant.
Elle tint parole, mais un refus répondit à ses avances. Brigitte en savait long sur Dany.

« Vois-tu, Clarisse, chuchota-t-elle, Dany n’est pas à sa place dans une école comme la nôtre. Ne le répète à personne, mais il y a un an ou deux, on a découvert que Dany était une voleuse ! »
Clarisse n’en crut pas ses oreilles.
« C’est impossible !
— Je ne le dirais pas si je n’étais pas sûre, insista Brigitte. Elle a bel et bien volé. Elle prenait des porte-monnaie, de l’argent, des broches, et elle a volé dans d’autres écoles aussi. On a découvert la vérité, Mme Grayling lui a ordonné de venir dans notre salle des loisirs et de tout nous avouer. C’était à nous à décider si elle devait être renvoyée ou non. Je t’assure que c’est vrai ! »
Clarisse pâlit. Elle jeta un regard dans la cour où Dany bavardait avec Mary Lou. Elle ne pouvait pas le croire. Cependant Brigitte n’inventerait jamais une histoire comme celle-là !
« Vous avez toutes décidé qu’elle ne serait pas renvoyée ?
— J’ai été la première à déclarer qu’il fallait lui laisser une chance », répliqua Brigitte au mépris de la vérité, car c’était Mary Lou qui avait prononcé ces paroles. « On l’a donc gardée, mais ce n’est vraiment pas une amie pour toi. On ne peut pas avoir confiance en elle.
— Non, sans doute, approuva Clarisse. Je n’aurais jamais cru cela de Sylvia et de Dany. J’espère que tu n’as rien à reprocher aux autres.
— Tu ne sais pas que Dolly m’a giflée plusieurs fois sans raison dans la piscine », reprit Brigitte qui n’avait jamais oublié ni pardonné cet incident. « J’ai eu très longtemps mal à la tête. Et Muriel, qui est en cinquième division ! Elle a essayé de s’emparer des sujets d’examen pour être sûre de réussir.
— Je t’en prie ! s’écria Clarisse qui commençait à penser que Malory School était un nid de tricheuses, de voleuses et d’idiotes.
— Et Alex, dont tout le monde chante les louanges, l’année dernière elle mentait et désobéissait, continua Brigitte. Miss Peters lui avait défendu d’aller à l’écurie voir son cheval Tristan. Elle s’y rendait quand même.
— Je ne veux pas en entendre davantage ! s’écria Clarisse.
— Je n’ai dit que la vérité ! » affirma Brigitte.
Elle oubliait de mentionner ses propres désobéissances. D’ailleurs elle déformait les faits en les présentant sous leur jour le plus défavorable.
Dolly ne se résignait pas à abandonner Clarisse à la mauvaise influence de Brigitte.
« Clarisse ! appela-t-elle. Viens m’aider à cueillir des fleurs pour notre classe. »
Clarisse resta immobile, comme si elle était clouée à sa chaise.
« Viens donc ! insista Dolly avec impatience. On dirait que tu as peur de moi ! »

Clarisse se leva lentement. Elle se rappelait que Dolly avait giflé Brigitte.
« J’espère qu’elle ne me frappera pas ! » pensa-t-elle.
« Notre chère Brigitte t’a sans doute dit beaucoup de mal de nous toutes », ajouta Dolly en riant.
La rougeur de Clarisse lui prouva qu’elle ne se trompait pas.
« Cette Brigitte ! pensa-t-elle. Quelle peste ! »

CHAPITRE X

Un jour de congé

TROIS ou quatre semaines s’écoulèrent. Les élèves de quatrième division travaillaient avec application, et quelques-unes d’entre elles avaient perdu leurs belles couleurs. Miss Williams jugea qu’elles avaient bien gagné un peu de repos.

« Prenez la journée de demain, proposa-t-elle. Allez faire un pique-nique sur la colline Bellevue. »

La colline Bellevue était un site idéal pour les pique-niques. Après une longue marche on arrivait au sommet d’où l’on avait un magnifique panorama sur la campagne et sur la mer.

« Merci, Miss Williams, s’écria Dolly. Ce sera bien agréable !

— Formidable ! renchérit Géraldine en empruntant l’adjectif favori des élèves de première division.

— La colline Bellevue, déclara Clarisse, c’est là qu’habite la vieille gouvernante qui m’a élevée.

— Demande-lui si nous pouvons aller goûter chez elle, conseilla Brigitte qui n’aimait pas manger sur l’herbe. Elle sera contente de te revoir.

— Tu as toujours de bonnes idées, Brigitte, approuva Clarisse. Je vais lui écrire. Elle nous préparera un goûter magnifique, j’en suis sûre. Elle fait si bien les gâteaux ! »

Elle écrivit donc à sa vieille gouvernante qui habitait au pied de la colline Bellevue.

« Nous n’aurons pas à faire l’ascension avec les autres, pensa Brigitte. Quel bonheur ! »

La vieille Mme Lucy répondit par retour du courrier.

« Nous irons chez elle, annonça Clarisse. Elle promet de préparer un bon goûter. Nous nous régalerons !

— Il faut avoir la permission, reprit Brigitte qui craignait un refus de Dolly. Va la demander à Miss Williams, Clarisse.

— Oh ! non, vas-y, toi ! » s’écria Clarisse qui avait toujours peur de ses

professeurs.
Brigitte ne tenait guère à implorer une faveur de Miss Williams. Le professeur la connaissait bien, n'avait aucune raison de lui accorder une récompense et pourrait dire « non » sans même savoir de quoi il s'agissait.
Clarisse fut donc obligée de s'exécuter. Après avoir beaucoup balbutié, elle expliqua ce qu'elle désirait et montra l'invitation de sa vieille gouvernante.
« Oui, vous pouvez goûter chez elle, à condition d'être accompagnée par une camarade », répondit Miss Williams.
Elle pensait que Clarisse n'était guère sympathique avec ses verres épais et son cerceau sur ses dents. Bien entendu ce n'était pas sa faute si elle était laide, mais pourquoi avait-elle toujours cette expression de chien fouetté ?
Le jour de la promenade, il faisait un temps splendide.
« Toute une journée de repos ! dit Dolly. Et quelle journée ! Prenons nos maillots pour nous baigner.
Il y a une petite plage au pied de la colline.
— Vous emporterez votre déjeuner, mais vous pourrez goûter dans la petite auberge au sommet de la colline, décréta Miss Williams. La cuisinière vous a préparé un repas froid. Partez tout de suite. Demain vous travaillerez avec plus de zèle ! »
Une demi-heure plus tard, les élèves prenaient le chemin de la colline ; chacune portait sa part du déjeuner.
« Nous ne mangerons jamais toutes ces provisions ! fit remarquer Sylvia.
— Nous n'en aurons peut-être pas assez ! protesta Dolly. Mais sans doute ai-je meilleur appétit que toi, Sylvia. Tu manges si peu ! »
Brigitte et Clarisse se laissaient distancer. Dolly leur cria de se dépêcher. Elle était ennuyée de les voir ensemble, malgré ses efforts pour les séparer.
« Clarisse a le cœur malade, elle ne peut pas courir, riposta Brigitte d'un ton de reproche. Tu le sais bien, Dolly.
— Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu de palpitations, déclara Clarisse. Je crois que je suis presque guérie. Je pourrais marcher plus vite.
— Moi, je ne me sens pas très bien, Clarisse, annonça Brigitte. Mon cœur bat très fort ces temps-ci. »
Clarisse s'inquiéta.
« Sois prudente, ne te fatigue pas trop ! Tu devrais en parler à l'infirmière.
— Oh ! non, s'écria Brigitte. Je n'aime pas Mme Walter. Elle est si dure ! »
Clarisse montait toutes les semaines à l'infirmerie, et Mme Walter l'accueillait toujours avec bonté. Elle ignorait que, depuis des années, Brigitte se plaignait de maux imaginaires chaque fois qu'elle avait envie d'échapper à une promenade ou à une composition. Depuis longtemps Mme Walter savait à quoi s'en tenir et se contentait de lui faire avaler de

grandes cuillerées d’une potion très amère. Géraldine prétendait que l’infirmière gardait dans son armoire à pharmacie une grande fiole étiquetée « Pour Brigitte » et contenant un breuvage au goût affreux.
« Regarde Corinne », chuchota Brigitte quand elles se furent un peu rapprochées des autres. « Elle porte le sac de Kate en plus du sien. Quelle sotte !
— Elles sont jumelles, fit remarquer Clarisse. Elles aiment s’entraider. Allons leur parler ! »
Kate, qui marchait les mains libres, ne paraissait pas particulièrement contente.
« Quel beau temps pour un pique-nique ! s’écria Clarisse tournée vers Kate.
— Magnifique ! acquiesça Corinne. Et nous aurons un excellent déjeuner. Des œufs durs, des sandwiches, du poulet froid, des tranches de gâteau au chocolat, des oranges. »
Brigitte s’adressa à Kate.
« As-tu retrouvé le stylo que tu avais perdu ? » demanda-t-elle.
Comme d’habitude, ce fut Corinne qui répondit.
« Mais oui, il était dans sa corbeille à ouvrages.
— Kate, regarde cet oiseau ! reprit Clarisse bien décidée à faire parler Kate. Qu’est-ce que c’est ?
— Une fauvette, je crois », répliqua Corinne sans laisser à Kate le temps d’ouvrir la bouche.

Brigitte et Clarisse n’insistèrent pas. Il était impossible d’obtenir un mot de Kate. Pressées par la faim, les promeneuses n’attendirent pas pour déjeuner d’être arrivées à la colline Bellevue. Brigitte s’en réjouit. Elle était déjà rouge et essoufflée.
« Tu es trop grosse, c’est pour cela que tu es si vite fatiguée, Brigitte, déclara Géraldine sans la moindre pitié. Oh ! ce froncement de sourcils… un de tes plus beaux ! »
En entendant ces mots, Belinda accourut et sortit de sa poche le carnet de

croquis dont elle ne se séparait jamais.
« Oui, c’est un magnifique froncement de sourcils ! approuva-t-elle. Garde-le, Brigitte ! Garde-le ! Il faut que je l’ajoute à ma collection. »
Clarisse, Kate et Corinne poussèrent des exclamations de surprise.
« Une collection de froncement de sourcils ! s’écria Corinne. C’est la première fois que j’entends parler d’une chose pareille !
— Oui, j’ai tout un carnet plein des froncements de sourcils de Brigitte, expliqua Belinda. Comme ceci… et comme cela… Et celui-ci que vous avez vu sans doute des centaines de fois ! »
Elle accompagnait ses paroles de grimaces, à la grande joie de ses camarades. Belinda était un vrai clown quand elle le voulait.
« Vite… Brigitte fronce de nouveau le sourcil, dit-elle en ouvrant son carnet. L’année dernière, je l’ai suivie partout, elle s’en est aperçu et, cette année, je n’ai ajouté qu’un seul froncement de sourcils à ma collection. Je te la montrerai quand nous retournerons à l’école, Clarisse.
— Brigitte ne serait pas contente, balbutia Clarisse.
— Bien sûr que non ! » convint Belinda.
Son crayon rapide courait sur le papier. Elle déchira la page et la donna à Clarisse.
« Voilà ta chère Brigitte ! » dit-elle.
Clarisse poussa une exclamation. Oui, c’était bien Brigitte, les sourcils froncés et les traits contractés par la colère. Belinda avait le don de reproduire les expressions. Clarisse ne sut que faire de la page. La déchirer et vexer Belinda ? La garder et vexer Brigitte ? Par bonheur le vent résolut le problème. Il s’en saisit et l’emporta par-dessus la haie, au grand soulagement de Clarisse.
La cuisinière s’était surpassée. Jamais elle n’avait si bien réussi le gâteau au chocolat et le cake. Quand il ne resta plus une miette, les élèves firent la sieste au soleil. A trois heures, Dolly décida à regret que, si on devait goûter au sommet de la colline et se baigner après, il était temps de partir.
« Dolly, Miss Williams nous a permis, à Clarisse et à moi, de goûter chez l’ancienne gouvernante de Clarisse, Mme Lucy. Elle habite au pied de la colline, déclara Brigitte de la voix mielleuse qu’elle prenait quand elle craignait un refus.
— Miss Williams ne m’en a pas avertie ! protesta Dolly. Pourquoi ne l’as-tu pas dit plus tôt ? Est-ce bien vrai ? Ce n’est pas un prétexte pour ne pas gravir la colline et ne pas te baigner ?
— Bien sûr que non ! affirma Brigitte avec dignité. Demande à Clarisse ! »
Clarisse, que Dolly intimidait beaucoup, montra la lettre de Mme Lucy.
« C’est bien, répondit Dolly. Tu as trouvé le moyen d’échapper aux promenades et aux baignades dans la piscine. Tu es vraiment très rusée ! »
Brigitte ne daigna pas répondre. Elle jeta à Clarisse un regard qui en disait

long.
Les élèves, abandonnant leurs deux camarades, commencèrent l’ascension de la colline. Brigitte et Clarisse s’étendirent sur l’herbe.
« Je suis bien contente de ne pas les suivre, déclara Brigitte. Il fait si chaud cet après-midi ! Je leur souhaite beaucoup de plaisir ! »
Elles se reposèrent encore un moment, puis Brigitte se plaignit d’avoir été piquée par un insecte. C’était son prétexte habituel quand elle en avait assez d’être dehors. Elles se dirigèrent donc vers la maisonnette de Mme Lucy et y arrivèrent à quatre heures et quart. La vieille dame les attendait. Elle sortit en courant pour accueillir Clarisse qu’elle embrassa avec tendresse. Puis elle poussa une exclamation de surprise.
« Vous n’êtes que deux ! Et moi qui avais préparé le goûter pour toute la classe ! Où sont vos camarades ? Allez donc les chercher ! »

CHAPITRE XI

Un goûter pantagruélique

« VA LES chercher, Brigitte ! supplia Clarisse. J’ai peur d’avoir de nouveau des palpitations si je monte sur la colline. Elles doivent être déjà à mi-chemin.

— Je ne vous permettrai pas de vous fatiguer, Clarisse, déclara Mme Lucy. Votre camarade ira. »

Brigitte était bien décidée à n’en rien faire. Elle prit son air le plus dolent.

« Ce serait avec plaisir, affirma-t-elle, mais je crois que j’ai, moi aussi, quelque chose au cœur. Il bat si fort quand je marche. En ce moment je suis incapable de faire quelques pas de plus.

— Je te le disais bien ! Il faut que tu voies l’infirmière et que tu te soignes, conseilla Clarisse apitoyée. Tant pis ! Les autres goûteront à l’auberge.

— Quel dommage ! » gémit Mme Lucy.

Elle les fit entrer dans sa maison. Sur la table s’étalait un magnifique goûter. Il y avait des tartines de beurre, des pots de confiture et de miel, des tartes aux pommes, une grande jatte de fromage à la crème, des fraises mûries dans la serre du frère de Mme Lucy, du pain d’épices, une énorme brioche, des meringues, des biscuits au chocolat.

« Quel festin ! s’écrièrent Brigitte et Clarisse.

— Tout cela est délicieux, reprit Clarisse. Mais il y en a trop pour nous deux. Que de peine vous avez prise !

— J’avais compris que vous ameniez toute votre classe. Et voilà que vous n’êtes que deux. Comment cela se fait-il ?

— Je vous ai écrit que les élèves de ma division de la tour du nord avait une journée de congé, mais en vous demandant si nous pourrions goûter chez vous, je pensais à Brigitte et à moi, expliqua Clarisse. Je suis désolée.

— Asseyez-vous et mangez », ordonna Mme Lucy.

Mais les deux camarades avaient fait un déjeuner si copieux qu’elles n’avaient pas faim. Brigitte regarda avec désespoir cette quantité de bonnes choses. Mme Lucy eut une inspiration.

« Et si vous emportiez tout cela dans votre école ? proposa-t-elle à Clarisse. Vous pourriez offrir une petite fête à vos amies.
— Un réveillon ! » s'écria Brigitte en pensant à ceux auxquels elle avait participé à Malory School. « Quelle excellente idée, madame Lucy ! Vraiment vous nous donnez ces gâteaux, ces fraises, ces confitures ?
— Bien sûr, je ne veux pas les garder, approuva Mme Lucy avec un bon sourire. Qu'en ferais-je ? Mais comment pourrez-vous les emporter ? »
Clarisse et Brigitte réfléchirent. Elles seraient trop chargées, il leur fallait de l'aide. Clarisse était au comble de la joie. Un réveillon ! Elle prendrait part à un réveillon et ce serait elle qui régalerait ses camarades !
« Je sais ce qu'il faut faire ! s'écria soudain Brigitte. A cinq heures et demie nous irons attendre Dolly et les autres dans le petit chemin qui conduit à la plage. A nous toutes, nous arriverons bien à porter toutes ces bonnes choses.
— Tu as raison », approuva Clarisse, les yeux brillants derrière ses grosses lunettes.
Quand la pendule marqua cinq heures vingt, Brigitte et Clarisse prirent congé de Mme Lucy, mais dans le petit chemin elles ne trouvèrent que Géraldine et Belinda, toutes les deux de fort mauvaise humeur.
« Savez-vous qu'il est six heures moins un quart ? Nous vous attendons depuis vingt minutes ! commença Géraldine indignée. Les autres sont parties. Vous n'avez donc pas de montre ?
— Non, répondit Brigitte. Je regrette beaucoup. La pendule de Mme Lucy retarde sans doute.
— Eh bien courez maintenant ! » ordonna Géraldine.

Mais Brigitte lui prit le bras.
« Attends un moment, Géraldine. Il faut que Belinda et toi, vous veniez chez Mme Lucy. Ce n'est pas loin. »
Géraldine et Belinda la regardèrent, exaspérées. En quelques mots Brigitte

lui exposa la situation. Mme Lucy avait préparé un goûter pour toute la division et leur offrait les gâteaux pour un réveillon.
Le visage de Géraldine s'éclaira et une lueur malicieuse passa dans les yeux de Belinda. Un réveillon ! Juste ce qu'il fallait pour terminer cette journée de congé ! Ces gâteaux, on ne pouvait pas les laisser perdre.
« Ce serait un crime de gaspiller tant de bonnes choses ! déclara Géraldine. Et un réveillon ne nous fera pas de mal, après une si longue période de travail. Allons-y ! »
Géraldine et Belinda ne se plaignaient plus d'avoir attendu. Elles accompagnèrent Clarisse et Brigitte chez Mme Lucy. La vieille dame avait mis les gâteaux dans des sacs et des paniers et le fromage à la crème dans un grand bocal bien fermé. Les quatre pensionnaires poussèrent des cris de joie et la remercièrent avec effusion.
« Nous rapporterons les sacs et les paniers quand nous pourrons, promit Clarisse. Nous sommes bien chargées ! »
C'était vrai. Elles eurent quelque peine à tout porter à Malory School. Edith les attendait sur la falaise.
« Qu'avez-vous fait ? demanda-t-elle. Dolly est furieuse ! Elle croyait que vous vous étiez perdues. A six heures et demie, elle aurait prévenu la directrice. »
Géraldine se mit à rire.
« Regarde ces paniers ! dit-elle. Et ces sacs ! L'ancienne gouvernante de Clarisse nous a donné une quantité de bonnes choses pour un réveillon !
— C'est merveilleux ! s'écria Edith. Cachez ces sacs et ces paniers ! Il ne faut pas que Potty ou Mam'zelle les trouve !
— Où les mettre ? interrogea Géraldine. Où réveillonnerons-nous ? Dehors ? Ce serait plus agréable, il fait si chaud ! Près de la piscine ? Nous prendrions un bain de minuit ! »
Cette perspective les enchanta.
« Va annoncer à Dolly que nous sommes saines et sauves, Edith, conseilla Géraldine. Nous, nous allons cacher nos provisions dans les cabines où nous nous déshabillons. »
Edith s'éloigna. Brigitte, Clarisse, Géraldine et Belinda se rendirent à la piscine. Géraldine rangea les paniers et les sacs dans une cabine. Puis, avec ses camarades, elle reprit la direction de l'école. A mi-chemin elle se rappela qu'elle n'avait pas fermé la porte à clé.
« Il faut que je retourne, annonça-t-elle. Au cas où quelqu'un passerait par là. Continuez, je vous rejoindrai tout à l'heure. »
Elle alla tourner la clé dans la serrure et glissa la clé dans sa poche. Elle entendit des pas et se retourna. Par bonheur ce n'était que Betty.
« Que fais-tu ici ? » demanda Betty.
Géraldine en riant parla du réveillon.

« Pourquoi ne viendrais-je pas ? demanda Betty.
— Dolly ne le permettrait pas, répondit Géraldine. Tu le sais, il nous est défendu de quitter nos tours pour nous réunir après l'heure du coucher. C'est une règle très stricte.
— Rien ne m'empêche de regarder par la fenêtre de mon dortoir, d'entendre du bruit quand vous sortirez et de descendre pour voir ce qui se passe. Alors vous serez bien obligées de m'inviter.
— Tu as raison. C'est entendu. On ne saura pas que je t'ai avertie. Je crierai : « Viens avec nous ! » Les autres m'imiteront. Dolly ne pourra pas dire non.
— Parfait ! s'écria Betty en riant. Où êtes-vous allées aujourd'hui ? A Bellevue ? Nous sommes allées près de la mer et nous nous sommes bien amusées. Dis donc, si j'amenais une ou deux autres filles de la tour de l'ouest avec moi ? Après tout, c'est tout naturel de descendre quand on entend du bruit.
— Bien. Prends Doris et Fanny. Mais ne dis à personne que je vous ai invitées, Dolly serait furieuse. Elle prend très au sérieux son rôle de chef de classe.
— Cela ne m'étonne pas d'elle, fit remarquer Betty. A ce soir ! N'oublie pas d'être très surprise en nous voyant ! »
Elle s'en alla et Géraldine retourna à l'école.
« Pourquoi es-tu restée si longtemps ? demanda Belinda. Nous nous demandions si tu n'étais pas tombée dans la piscine ! Nous serons en retard pour le dîner si nous ne nous dépêchons pas.
— As-tu parlé du réveillon à Dolly ? s'enquit Géraldine.
— Oui, répondit Belinda. Elle a un peu hésité, mais nous lui avons rappelé que les élèves de cinquième division en avaient fait le trimestre dernier, et elle a fini par accepter.
— Bravo ! s'écria Géraldine. Lui as-tu suggéré que nous serions très bien près de la piscine ?
— Oui. Elle a été de cet avis. Tout est arrangé. »
Les élèves de quatrième division échangèrent tant de signes pendant le dîner que Mam'zelle Dupont qui, ce soir-là, présidait leur table, se demanda si elle avait quelque chose de ridicule. Manquait-il des boutons à son corsage ? Sa ceinture était-elle de travers ? Ou son chignon défait ? Etait-ce pour cela que ces malicieuses Anglaises riaient sous cape ?
Mais il ne s'agissait pas de la tenue de Mam'zelle. Les élèves étaient si contentes et si surexcitées qu'elles ne pouvaient s'empêcher de se donner des coups de coude, d'échanger des regards et de s'esclaffer. Mam'zelle était indulgente.
« Elles sont fatiguées après leur pique-nique ! pensa-t-elle. Elles dormiront bien cette nuit ! »

Mam’zelle se trompait. Elles n’avaient pas l’intention de dormir.

CHAPITRE XII

Les préparatifs de la fête

« SOYONS prudentes pour que Potty ou Mam’zelle ne devine pas nos projets ! recommanda Dolly à ses camarades après le repas. Mam’zelle avait un drôle d’air en nous regardant. Allons dans notre salle des loisirs, nous avons à prendre quelques décisions. Avec ce que nous avons, nous ferons un festin de roi ! Clarisse, nous te remercions. »

Clarisse rougit. Trop intimidée pour dire un mot, elle se réjouissait d’offrir une petite fête aux élèves de sa division.

Elles entrèrent dans leur salle des loisirs pour une dernière mise au point.

« Il fait très chaud ce soir, nous serons bien près de la piscine, fit remarquer Edith. Mais il faudra que nous fassions attention de ne pas crier ou de ne pas rire trop fort. La piscine est assez loin du manoir, mais la nuit, dans le silence, on pourrait nous entendre. »

Géraldine se hâta d’acquiescer. Ainsi l’arrivée de Betty, de Doris et de Fanny était d’avance expliquée.

« Nous monterons la garde, Edith et moi, décida Dolly. Quand l’horloge sonnera minuit, nous vous réveillerons. Vous enfilerez vos robes de chambre et vos pantoufles. N’oubliez pas vos costumes de bain. Allons les chercher tout de suite. La cuisinière couche près du vestiaire, elle nous entendrait peut-être en pleine nuit.

— Les provisions sont-elles bien enfermées ? » demanda Alex enchantée de l’aventure.

C’était la première fois qu’elle prenait part à un réveillon.

« Oui, dans la dernière cabine à gauche, dit Géraldine. J’ai la clé dans ma poche.

— Nous prendrons d’abord un bain, puis nous ferons notre festin, proposa Dolly. Mais j’y pense, nous n’aurons rien à boire.

— Je vais demander à la cuisinière deux ou trois bouteilles de limonade, elle en a toujours en réserve », déclara Irène qui, à la cuisine, ne comptait

que des amies. « Je dirai que notre promenade nous a donné soif.
— Vas-y tout de suite, ordonna Dolly. Mets-les dans le placard du couloir, nous les prendrons en partant. »
Irène s’en alla en courant. Géraldine et Sylvia furent chargées de prendre les costumes de bain dans le vestiaire. L’effervescence était à son comble. Dans sa joie Clarisse oubliait sa timidité.

L’effervescence était à son comble.

« Je n’aurais pas dû tant manger ce soir au réfectoire, gémit Brigitte. Je n’aurai pas faim à minuit.
— Cela t’apprendra à être si gloutonne ! s’écria Belinda. Tu as pris quatre tranches de jambon, je les ai comptées.
— Tu n’avais donc rien de mieux à faire ? interrogea Brigitte d’un ton sarcastique.
— J’aime tant te regarder ! riposta Belinda. Ce n’est pas étonnant que tu sois si grosse avec tout ce que tu dévores aux repas. Je te vois très bien en gentil petit cochon aux yeux bleus, avec un nœud rose au bout de ta queue en tire-bouchon. »
Ce fut un éclat de rire général.
« Dessine-le, ce petit cochon ! » supplia Edith.
Brigitte fronça les sourcils, mais s’efforça aussitôt de sourire car Belinda cherchait déjà son crayon.
Géraldine et Sylvia rapportaient les costumes de bain.
« Avez-vous rencontré quelqu’un ? demanda Dolly avec anxiété.
— Non. Cette peste de Jill rôdait par là, je l’ai entendue siffler, mais je ne crois pas qu’elle nous ait vues. »
Irène revint de la cuisine, en fredonnant un petit air.
« La cuisinière m’a donné trois bouteilles de limonade sans poser de questions, dit-elle.
— Notre petite fête s’annonce très bien, constata Géraldine. Quel menu nous offres-tu, Clarisse ? »
Clarisse commença à énumérer les gâteaux, mais Brigitte lui coupa la parole, aussi fière que si elle était elle-même la généreuse donatrice.
« As-tu fait un réveillon dans ta dernière école, Kate ? » demanda Dolly à Kate qui partageait la gaieté générale.
Comme d’habitude, ce fut sa sœur qui prit la parole.
« Non. Nous avons essayé une fois, mais nous avons été surprises et la directrice nous a punies.
— J’ai interrogé Kate, pas toi. Ne réponds pas toujours à sa place, Kate a bien une langue ! s’exclama Dolly et elle se tourna de nouveau vers Kate. Votre directrice était donc très sévère ? »
Corinne ouvrit la bouche, aperçut la lueur qui brillait dans les yeux de Dolly et se tut. Ce fut donc Kate qui répondit, après avoir hésité quelques secondes.
« Oh oui ! Beaucoup plus que Mme Grayling. Je…
— Allons donc, Kate ! interrompit Corinne. Rappelle-toi comme elle a été gentille quand…
— J’interroge Kate ! » cria Dolly exaspérée.

C’était peut-être le début d’une querelle, mais Mme Walter ouvrit la porte et appela Brigitte.
« Pourquoi, madame Walter ? gémit Brigitte. J’ai pourtant bien rangé mes tiroirs.
— Il s’agit d’une petite question de raccommodage, répondit l’infirmière.
— Mais j’ai reprisé mon cardigan comme vous me l’aviez ordonné, protesta Brigitte indignée.
— Il faut défaire la reprise et la refaire », expliqua Mme Walter.
Les élèves se mirent à rire ; Brigitte s’était servi de laine grise pour raccommoder un cardigan marron et, comme il était à prévoir, Mme Walter s’en était aperçu. Brigitte sortit en murmurant.
« Je pourrais y aller à sa place, suggéra Clarisse à Dolly. Les sports et la gymnastique me sont interdits. J’ai beaucoup de temps. Je peux me charger de ses travaux de couture.
— Je te le défends bien ! Tu ne l’aides que trop ! Elle copie ses devoirs sur les tiens. »
Clarisse prit la défense de sa camarade.
« Je t’assure qu’elle ne copie pas ! protesta-t-elle, rouge d’avoir l’audace de discuter avec Dolly.
— Ne sois pas si sotte ! lança Géraldine. Brigitte est paresseuse et le sera toujours. Enlève tes verres roses et vois-la telle qu’elle est ! »
Machinalement Clarisse porta la main à ses lunettes pour obéir à Géraldine. Dolly poussa une exclamation de surprise.
« Clarisse, tu as les yeux verts, je ne m’en étais jamais doutée ! De vrais yeux de chatte ! »
Ce fut un éclat de rire général, mais les autres constatèrent avec étonnement que les yeux de Clarisse étaient d’un vert clair qui allait bien avec la teinte de ses cheveux ondulés.
« J’aimerais avoir des yeux comme les tiens, déclara Géraldine avec envie. Ils sont très beaux ! Quel dommage que tu sois obligée de porter des lunettes !
— Ce n’est que pour quelque temps », expliqua Clarisse en remettant ses lunettes, heureuse de l’admiration de Géraldine. « Je suis contente que mes yeux te plaisent. Brigitte pense que c’est affreux d’avoir des yeux de chatte.
— Notre chère Brigitte n’a pas les yeux verts, mais elle a des griffes ! » s’écria Belinda.
Clarisse prit un air affligé.
« Brigitte est gentille pour moi… », commença-t-elle.
Sylvia d’un geste lui imposa silence. Brigitte revenait, les sourcils froncés, un cardigan marron à la main.
« Mme Walter est odieuse ! annonça-t-elle. J’ai passé une heure à le

raccommoder avant-hier et, maintenant, il faut que je défasse la reprise et que je la refasse.
— Le marron et le gris ne vont pas bien ensemble, affirma Géraldine. Tu ne sais pas reconnaître les couleurs ? »

Clarisse aurait bien voulu aider Brigitte, mais elle n’osait pas enfreindre les ordres de Dolly. Brigitte se mit donc à l’ouvrage. Les autres filles bâillaient, elles avaient sommeil ; leur longue promenade les avait fatiguées, mais elles reprendraient tout leur entrain à minuit pour se lever, prendre un bain et réveillonner !
Ce soir-là elles se déshabillèrent en quelques minutes. Brigitte elle-même se dépêcha. Irène fut la première au lit, mais elle s’aperçut qu’elle avait gardé sa jupe et ses bas et fut obligée de se lever pour les enlever.
Les costumes de bain avaient été cachés dans un tiroir de commode. Les robes de chambre et les pantoufles attendaient au pied de chaque lit.
« Je te plains, Dolly, et toi aussi, Edith, d’avoir à rester éveillées jusqu’à minuit, déclara Irène en bâillant. Bonsoir, les autres ! A tout à l’heure ! »
Edith promit de monter la garde la première, puis d’alerter Dolly qui prendrait la relève jusqu’à minuit. Ainsi chacune aurait quelques instants de repos.
Edith tint parole, puis à dix heures et demie elle secoua Dolly qui dormait dans le lit voisin. Dolly eut peine à ouvrir les yeux. Quand elle fut debout, elle décida de faire les cent pas dans le dortoir pour être sûre de ne pas se rendormir. Si elle ne passait pas de lit en lit, personne n’ouvrirait les yeux avant la cloche de sept heures, il n’y aurait pas de réveillon.
Après une longue attente, l’horloge au sommet de la tour sonna douze coups. Minuit enfin ! Elle mit la main sur l’épaule d’Edith et elles allèrent de dormeuse en dormeuse. Malgré tous leurs efforts, elles eurent de la peine à réveiller Brigitte. Dolly était prête à y renoncer, mais elle pensa au chagrin de Clarisse, et c’était Clarisse qui offrait le réveillon.

Elles enfilèrent leur robe de chambre et leurs pantoufles. Elles n’eurent garde d’oublier leur costume de bain. Irène et Belinda au passage prirent les bouteilles de limonade. Des rires fusaient de tous les côtés, accompagnés de murmures. Brigitte suivait en bâillant.
« Sortons par la porte de service, chuchota Dolly. Ne trébuchez pas dans l’escalier et ne faites pas de bruit ! »
Quelques instants plus tard elles arrivaient à la piscine éclairée par la lune et se préparaient à prendre un bain. Irène et Belinda posèrent les bouteilles de limonade sur un rocher plat.
« Déballons les gâteaux, conseilla Edith. Rien que d’y penser, j’en ai l’eau à la bouche !
— Où est la clé de la cabine ? demanda Dolly.
— Quel ennui ! s’écria Géraldine. Je l’ai laissée dans la poche de mon cardigan. Je vais la chercher. Je serai de retour dans une minute. »

CHAPITRE XIII

Le réveillon

GÉRALDINE retourna en courant à la tour du nord, furieuse d'avoir oublié la clé. Elle entra par la porte de service et monta l'escalier. En passant devant le dortoir de la première division, elle aperçut une petite silhouette blanche penchée à la fenêtre du palier.

« Une élève de première division, pensa-t-elle. Que fait-elle hors de son lit à cette heure-ci ? »

Elle s'approcha de la fillette et lui posa la main sur l'épaule. Une exclamation retentit.

« Oh ! s'écria Géraldine. C'est toi, Jill ? Pourquoi n'es-tu pas couchée ?

— Et toi, l'es-tu ? » protesta Jill.

Géraldine la secoua.

« Petite insolente ! As-tu oublié la gifle que je t'ai donnée l'été dernier pour nous avoir espionnées, Betty et moi, quand tu étais à la maison ?

— Non, je ne l'ai pas oubliée, répondit Jill. Et je ne l'oublierai jamais ! J'avais bien envie de me plaindre à ta mère. Une gifle comme si j'avais six ans !

— Tu l'avais méritée, répliqua Géraldine. Et si tu avais rapporté, tu aurais eu affaire à Sam et aux autres garçons.

— C'est pour cela que je n'ai rien dit », riposta Jill avec colère, car elle avait peur des frères de Géraldine. « Mais je me vengerai un jour ! »

Géraldine poussa une exclamation.

« Toi, tu aurais besoin d'une autre gifle, affirma-t-elle. Retourne te coucher ! Tu ne dois pas quitter ton dortoir la nuit !

— J'ai deviné que vous maniganciez quelque chose quand vous avez pris vos costumes de bain dans le vestiaire, reprit Jill. Vous ne vous en doutiez pas, mais je vous ai vues. »

Géraldine levait déjà la main, mais elle craignit que les cris de sa jeune cousine n'ameutassent toute l'école.

« Va te coucher ! répéta-t-elle d'une voix tremblante de colère.

— Vous préparez un réveillon, persista Jill. J’ai vu Irène et Belinda qui portaient des bouteilles de limonade.
— Petite espionne ! dit Géraldine en poussant Jill vers le dortoir. Ce que font les élèves de quatrième division ne te regarde pas ! »
Jill résista à la poussée de Géraldine, et sa voix s’éleva.
« Potty est-elle au courant du réveillon ? demanda-t-elle. Et Mam’zelle ? Si quelqu’un vous dénonçait, vous seriez toutes punies. »
Géraldine retint une exclamation. Jill la menaçait-elle vraiment de réveiller un professeur et de gâcher leur fête ? C’était incroyable !
« Géraldine, permets-moi de t’accompagner, supplia Jill. Je t’en prie !
— Non », répondit Géraldine.
Incapable de contenir sa colère, elle laissa Jill devant la fenêtre et alla chercher la clé. Dans sa fureur, elle eut quelque peine à la trouver. Cette petite peste qui osait la menacer ! Géraldine en ce moment détestait Jill.
Elle mit enfin la main sur la clé et s’empressa de retourner à la piscine. Ses camarades étaient déjà dans l’eau ; elle ne leur parla pas de sa rencontre avec Jill.
« Dommage qu’un nuage cache la lune ! s’écria Dolly. Géraldine est-elle de retour ? Géraldine, je croyais que tu ne reviendrais jamais. As-tu la clé ?
— Oui, j’ouvre la cabine, répondit Géraldine. Viens, Clarisse, tu m’aideras à sortir les sacs et les paniers. Qu’il fait noir tout à coup ! »
Soudain un grondement sinistre se fit entendre. Le tonnerre !
« Un orage se prépare, annonça Dolly. Cela ne m’étonne pas, on étouffait aujourd’hui. Géraldine, crois-tu que nous aurons le temps de réveillonner avant la pluie ?
— Sûrement ! répondit Géraldine. Ah ! Voici la lune de nouveau ! »
Les élèves sortirent de l’eau et se séchèrent. Pendant qu’elles riaient et bavardaient, Dolly aperçut brusquement trois silhouettes dans le sentier de la falaise. Le cœur lui manqua. Etaient-ce des professeurs qui venaient les surprendre ?
C’était Betty bien sûr, avec Doris et Fanny. Toutes les trois s’arrêtèrent devant la piscine et feignirent l’étonnement.
« Que faites-vous ? interrogea Betty. Nous avons entendu du bruit et nous avons pensé qu’un bain serait agréable par cette chaleur.
— Nous nous préparons à réveillonner, expliqua Géraldine. Voulez-vous vous joindre à nous ?
— Oui, venez ! Nous avons des quantités de gâteaux », insista Irène.
Les autres firent chorus. Dolly elle-même accueillit les nouvelles venues, sans se douter du petit complot de Géraldine et de Betty.
Elle oublia aussi qu’il était interdit aux élèves des différentes tours de se rendre visite après la cloche du coucher. Cette nuit-là, Dolly ne pensait pas du tout aux règlements.

Elles s’assirent pour faire honneur à leur festin. Le tonnerre gronda une seconde fois, beaucoup plus fort. Un éclair zigzagua dans le ciel. D’épais nuages noirs cachaient la lune et de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber dans la piscine et sur les rochers.
« Il faut rentrer, décida Dolly. Nous serions trempées et ce ne serait pas très agréable de manger sous la pluie. Prenons les gâteaux et retournons au pensionnat. »

Betty donna un coup de coude à Géraldine.
« Nous vous suivons ? chuchota-t-elle.
— Bien sûr, répondit Géraldine sur le même ton. Dolly ne vous l’a pas défendu. »
Toutes, y compris Betty, Doris et Fanny de la tour de l’ouest, se hâtèrent de remettre les provisions dans les sacs et les paniers et, dans l’obscurité, prirent la direction du manoir.
— Où allons-nous ? demanda Dolly à Edith. Pas dans notre salle de loisirs, elle est trop près de la chambre de Mam’zelle.
— Pourquoi pas dans la salle de loisirs de la première division ? proposa Edith. Aucun professeur ne couche de ce côté.
— Bonne idée ! » approuva Dolly.
Elle se retourna pour annoncer cette décision à Géraldine qui marchait derrière elle et qui avertit ses camarades.
Quand elles furent arrivées, elles sortirent les gâteaux et les pots de confiture des sacs et les disposèrent sur la table. La bonne Mme Lucy avait joint des assiettes en carton et des petites cuillères pour le fromage à la crème et les fraises. C’était moins agréable qu’au bord de la piscine. Ce maudit orage aurait bien pu attendre quelques heures de plus. Le tonnerre grondait, et les éclairs illuminaient le ciel. Clarisse et Brigitte pâlirent de frayeur.
« Pourvu que Tristan n’ait pas peur ! murmura Alex en prenant un morceau de tarte, car sa première pensée était toujours pour son cheval.

— Je crois… » commença Géraldine et elle s’interrompit.
Toutes s’immobilisèrent. Dolly porta un doigt à ses lèvres.
On frappait à la porte. Toc toc, toc toc, toc toc.
Dolly sursauta. Qui était là ? Miss Potts ? Pourquoi n’entrait-elle pas ? D’un geste elle imposa le silence. On recommença à frapper, cette fois un peu plus fort. Personne ne bougea. On recommença et les coups avaient une résonance inquiétante.
« Quelqu’un entendra, pensa Dolly, et nous serons surprises ! »
Brigitte et Mary Lou étaient terrifiées. Blanches comme des linges, elles s’accrochaient l’une à l’autre.
« Entrez », dit enfin Dolly à voix basse.
La porte s’ouvrit lentement. Jill fit son apparition, suivie par Felicity.
« Jill ! s’écria Géraldine.
— Felicity ! » ajouta Dolly qui en croyait à peine ses yeux.
Jill regarda autour d’elle.
« Oh ! dit-elle. Felicity et moi, nous ne pouvions pas dormir à cause de l’orage, nous sommes sorties sur le palier pour regarder par la fenêtre, puis nous avons entendu du bruit ici et nous nous sommes demandées qui était dans notre salle des loisirs. Alors nous sommes descendues. »
Il y eut un silence. Géraldine était furieuse. Ainsi Jill les avait vues rentrer à cause de la pluie et avait l’audace de les déranger !
« Mais c’est un réveillon, je vois, poursuivit la petite peste.
— Oh ! murmura Dolly qui ne savait que dire. Oui… nous avons un réveillon. Je…
— Pourquoi avez-vous pris notre salle de loisirs ? demanda Jill d’un ton innocent. Bien sûr c’est un grand honneur pour nous. Que ces gâteaux ont l’air bons ! »
Sans se gêner, elle prit deux biscuits au chocolat, en donna un à Felicity et croqua l’autre.
Mise devant le fait accompli, Dolly ne put que les inviter à s’asseoir à la table. Et maintenant elle se rendait compte que la présence de Betty, de Doris et de Fanny était contraire aux règlements. Comment les chasser ? Elle ne pouvait dire : « Allez-vous-en ! Nous vous avons permis de partager notre réveillon au bord de la piscine, mais nous ne pouvons pas vous garder plus longtemps. » Cela aurait été stupide.
Pour Dolly, le réveillon avait perdu tout charme. Elle avait envie de renvoyer Jill et Felicity, mais après tout elles étaient chez elles, dans leur salle de loisirs, et Géraldine, tout en foudroyant Jill du regard, ne l’avait pas mise à la porte. Tourmentée, Dolly trouvait un goût amer aux fraises et au fromage à la crème qu’elle mangeait.
Tout à coup son cœur battit plus fort. Un bruit de pas parvenait à ses oreilles.

CHAPITRE XIV

Cette peste de Jill !

« ENTENDEZ-VOUS ? chuchota Dolly. Quelqu’un vient ! Vite, rangeons tout et partons ! »

Les filles enfermèrent dans un placard les restes du réveillon. Dolly prit le petit balai près de la cheminée et poussa les miettes sous un divan. Elle éteignit la lumière et ouvrit la porte. Le corridor obscur paraissait désert. Qui donc avait marché en haut dans le corridor ? Au-dessus de la salle de loisirs se trouvait le dortoir de la première division.

Jill et Felicity avaient perdu leur assurance. Tremblantes, elles se hâtèrent de s’enfuir. Betty, Doris et Fanny coururent vers la porte de service. Elles feraient le tour du manoir. Les autres, précédées par Dolly, montèrent à pas de loup l’escalier qui menait à leur dortoir.

Une petite toux familière les cloua sur les marches. Immobiles, elles retinrent leur respiration.

« La toux de Potty ! pensa Dolly. Miss Potts nous a-t-elle entendues ? Pourtant nous ne faisions pas de bruit ! »

Pourvu que Betty, Doris et Fanny eussent regagné la tour de l’ouest sans encombre ! Que dirait Mme Grayling si quelqu’un les surprenait dans le jardin en pleine nuit ?

Que faisait donc Potty ? Où était-elle ? Les élèves n’osaient plus faire un mouvement.

« Elle est dans le dortoir de troisième division, chuchota enfin Dolly. Une élève est peut-être malade. Retournons à notre dortoir, nous ne pouvons pas rester là jusqu’au matin.

— Au prochain coup de tonnerre mettons-nous à courir », suggéra Edith à voix basse.

L’ordre fut transmis de l’une à l’autre. Les élèves attendirent avec anxiété. Au bout de quelques instants, un éclair brilla et enfin le tonnerre éclata. Son long roulement étouffa le bruit de la fuite précipitée. Quelle joie de

retrouver la sécurité du dortoir aux lits bien alignés !
Miss Potts ne se montra pas, et les élèves, rassurées, respirèrent plus librement. Il devait y avoir une malade en troisième division et Miss Potts la soignait. Après une longue attente, une porte se referma et des pas s'éloignèrent dans le corridor.
« Et les bouteilles de limonade ? chuchota Irène. Faut-il les rapporter à la cuisine ?
— Non, ce serait trop dangereux, répondit Dolly. Tu les rendras demain à la cuisinière qui te les a données. Nous rangerons les gâteaux qui restent. Quel dommage que cet orage ait éclaté ! »
Fatiguées par leur veille et les émotions, elles s'endormirent tout de suite et eurent de la peine à se réveiller le lendemain matin. Il fallut tirer Brigitte et Belinda de leur lit. Irène porta les bouteilles à la cuisine. Edith prit les gâteaux et les cacha dans un placard de la salle de loisirs de sa division. Elles se retrouvèrent au réfectoire.
Enchantée d'avoir participé aux événements de la nuit précédente, Felicity sourit à Dolly. Mais Jill, gênée par le visage sévère de Géraldine, s'attendait à une algarade. Elle ne se trompait pas. A la récréation, Géraldine alla trouver Hilda, chef de classe de la première division.
« Hilda, déclara-t-elle, je suis très mécontente de Jill. Elle se croit tout permis. C'est intolérable ! Je te charge de la remettre au pas.
— Compte sur moi, promit Hilda. Je ne suis pas très satisfaite d'elle, mais j'avais peur de te fâcher si je la punissais.
— Au contraire, tu me feras plaisir, affirma Géraldine. Je te donne carte blanche. Tu peux le lui dire de ma part !
— Pour commencer, je vais interdire à ses camarades de lui parler pendant une semaine, décréta Hilda. Nous verrons après. »
Informée de cette décision, Jill fut aussi furieuse contre Géraldine que contre Hilda. Sa colère s'étendit aux autres élèves de la première division qui ne l'aimaient guère et s'empressèrent d'obéir aux ordres de leur chef de classe. Felicity fut la seule à trouver la punition trop dure, mais, habituée à obéir, elle n'osa protester. Pendant une récréation, la mine soucieuse, elle s'approcha de sa sœur.

« Dolly, une chose affreuse est arrivée. Ce matin on a trouvé des miettes dans notre salle de loisirs et deux sandwiches que nous avions oubliés. Miss Potts a interrogé Hilda, elle lui a demandé si nous avions fait un réveillon la nuit dernière. Elle a entendu du bruit quand elle est sortie du dortoir de troisième division où une élève était malade et elle est descendue. Par bonheur nous étions déjà parties !

— Ce n'est pas bien grave, fit remarquer Dolly. Hilda dormait sans doute, elle ne sait rien.

— C'est ce qu'elle a répondu à Potty. Elle a affirmé que la première division n'avait pas quitté le dortoir la nuit dernière, reprit Felicity. L'orage a réveillé quelques élèves, mais personne ne s'est aperçu de mon absence et de celle de Jill.

— Alors pourquoi t'inquiéter ? demanda Dolly. Tu as eu plus de chance que tu n'en mérites. Tu n'aurais pas dû suivre Jill. Je ne suis pas du tout contente de toi. Tu avais pourtant promis d'être irréprochable.

— C'est vrai, reconnut Felicity. Je ne peux pas m'empêcher d'imiter Jill. Elle est si drôle ! Cette semaine Hilda nous interdit de lui parler. Jill est furieuse. Elle est sûre que Géraldine a parlé à notre chef de classe et elle affirme qu'elle lui revaudra cela.

— Felicity, ne passe pas tout ton temps avec Jill ! conseilla Dolly. Tu vois bien qu'elle a de grands défauts. Voudrais-tu lui ressembler ? »

Mais Felicity secoua la tête d'un air obstiné.

« J'aime bien Jill, c'est mon amie. Elle est très amusante. »

Sur ces mots elle s'éloigna. Dolly ne la retint pas. En tout cas Potty n'avait rien découvert et oublierait sans doute le mystère des miettes et des sandwiches.

Il semblait que l'incident fût clos, mais non ! Le lendemain, Felicity appela Dolly qui sortait de classe avec Edith et Mary Lou.

« Dolly, il faut que je te parle à toi seule.

— Qu’y a-t-il encore ? demanda Dolly en entraînant sa sœur vers un coin de la cour.
— C’est Jill, expliqua Felicity. Elle veut tout raconter à Potty au sujet du réveillon et elle exige que je l’accompagne.
— La rapporteuse ! s’écria Dolly exaspérée. Où est cette petite peste ?
— Elle étudie son piano dans une salle de musique, répondit Felicity de plus en plus inquiète. Nous n’avons pas la permission de lui adresser la parole, tu le sais. Elle a mis une lettre sur mon lit. Que dois-je faire, Dolly ? Si elle exécute sa menace, je suis bien obligée de la suivre, sinon de quoi aurais-je l’air ? D’une froussarde ?
— Je vais voir Jill », annonça Dolly.
Elle alla droit à la salle de musique où Jill faisait des gammes. Elle ouvrit la porte avec tant de brusquerie que Jill sursauta.
« Qu’est-ce qui te prend de vouloir parler du réveillon à Miss Potts ? cria Dolly avec colère. Tu ferais punir toutes les élèves de quatrième division, tu le sais ?
— Je ne rapporterai pas, répliqua Jill avec calme sans interrompre ses gammes. J’avouerai simplement que j’étais au réveillon, mais je ne dirai pas qui l’avait organisé. Après j’aurai la conscience plus tranquille.
— Petite hypocrite ! s’écria Dolly. Laisse ce piano et écoute-moi ! »
Jill continua à jouer, un sourire aux lèvres. C’en était trop pour Dolly. Elle saisit Jill par les épaules et l’obligea à se retourner.
« Lâche-moi ! ordonna Jill. Tu n’as pas le droit… Tu n’es pas ma chère cousine Géraldine, toi ! »
Au nom de Géraldine, la lumière se fit dans l’esprit de Dolly. Jill cherchait à se venger de sa cousine qui avait donné à Hilda l’ordre de la punir.
« Tu es une rapporteuse ! déclara Dolly. Tu sais bien que, si tu avoues, Potty interrogera tous les chefs de classe. Il faudra bien que je reconnaisse que les élèves de quatrième division avaient organisé un réveillon au bord de la piscine.
— Ce n’est pas tout, ajouta Jill de sa voix exaspérante. Trois filles d’une autre tour étaient là-bas, est-ce que je me trompe ?
— Tu dénonceras aussi Betty et les deux autres ? demanda Dolly. Simplement pour te venger de Géraldine ?
— Je ne rapporterai pas, affirma Jill en recommençant à jouer une gamme. Mais le nom de Betty peut sortir de mes lèvres sans que j’y fasse attention. »
A l’idée que Jill dénoncerait tout le monde en prenant son air le plus vertueux, Dolly perdit la tête. Soudain elle s’aperçut qu’elle avait fait lever Jill du tabouret de piano et qu’elle la secouait avec violence.
Une voix s’éleva.
« Dolly, que faites-vous ? »

CHAPITRE XV

Dolly en disgrâce

DOLLY se retourna. Miss Potts, debout dans l'encadrement de la porte, la considérait avec stupéfaction. Dolly ne trouva pas un mot à dire. Jill eut l'aplomb de se rasseoir devant le piano et de plaquer un accord.

« Jill ! s'écria Miss Potts d'un ton qui fit sursauter la petite peste. Venez avec moi, Dolly ! Vous aussi, Jill ! »

Elles la suivirent dans le bureau qu'elle partageait avec Mlle Dupont. Mam'zelle corrigeait des devoirs ; elle regarda avec surprise le visage sévère de Miss Potts et les deux filles rouges de confusion.

« Je m'en vais, dit-elle en rassemblant ses cahiers. Je ne veux pas vous déranger, Miss Potts. »

Miss Potts ne parut pas remarquer le départ de Mam'zelle. Elle s'assit dans son fauteuil, en face de Dolly et de Jill.

« Que faisiez-vous toutes les deux ? »

Dolly avait déjà honte de sa colère. Un chef de classe ne doit pas perdre la maîtrise d'elle-même !

« Miss Potts, Jill a quelque chose à vous dire, déclara-t-elle après un silence.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Miss Potts en se tournant vers Jill.

— Je voulais simplement vous avouer que j'ai participé à un réveillon, murmura Jill qui montrait beaucoup moins d'assurance.

— Hilda m'a affirmé que la première division n'avait pas fait de réveillon, fit remarquer Miss Potts, et elle se mit à tapoter la table avec un crayon, ce qui était toujours mauvais signe.

— C'est la vérité, approuva Jill.

— Au visage de Dolly, je devine qu'il s'agissait de la quatrième division », reprit Miss Potts.

Dolly hocha la tête.

« Simplement la quatrième division et vous, Jill ? interrogea Miss Potts.

— Il y avait d'autres élèves, reconnut Jill en faisant semblant d'hésiter. Une

de ma division. Je ne veux pas dire son nom.
— C’était Felicity, déclara Dolly. Ce n’est pas moi qui l’ai invitée. Betty, Doris et Fanny étaient là aussi. »
Il y eut un silence. Miss Potts devenait de plus en plus sévère.
« Des élèves d’une autre tour ! s’écria-t-elle. Vous connaissez pourtant le règlement, Dolly ! Et pourquoi avez-vous invité deux élèves de la première division ? Felicity est votre sœur, cependant…
— Je ne l’ai pas invitée, protesta Dolly. Et je n’ai pas exactement invité non plus les trois élèves de la tour de l’ouest.
— Parlez clairement ! ordonna Miss Potts impatiente. D’habitude vous montrez plus de franchise, Dolly. J’imagine que vous vous querelliez avec Jill parce qu’elle voulait avouer ? »
Dolly ne put parler. Elle hocha la tête.
« Je regrette de m’être emportée, dit-elle humblement. J’avais pris la résolution de ne plus me mettre en colère, je ne l’ai pas tenue. Je regrette de t’avoir secouée, Jill. »
D’abord un peu embarrassée par ces excuses, Jill reprit bientôt son air satisfait. Elle avait gagné les bonnes grâces de Potty, et Géraldine serait punie. Tant pis si toutes les élèves de la quatrième division partageaient son sort !
« Vous pouvez partir, Jill, déclara Miss Potts. Je ne suis pas sûre de tout savoir encore. Dolly n’aurait pas dû être si brusque à votre égard, mais elle ne s’emporte pas sans motif. Je suis portée à croire que vos aveux cachent quelque chose. Je verrai si je dois vous féliciter ou vous gronder ! »
Jill s’enfuit, effrayée. Miss Potts regarda gravement Dolly.
« Dolly, vous avez pris une grande responsabilité en invitant à ce réveillon des élèves d’une autre tour, vous le savez, n’est-ce pas ? Et votre violence dans la salle de musique était inadmissible !
— Je le sais, reconnut Dolly. Je vois que je n’étais pas digne d’être chef de classe.
— Nous serons obligées d’en arriver à cette conclusion, j’en ai peur, approuva tristement Miss Potts. Edith assumera vos fonctions jusqu’à ce que nous ayons pris une décision. Si vous ne pouvez pas vous maîtriser, Dolly, comment voulez-vous diriger les autres ? »
La nouvelle se répandit dans l’école.
« Dolly Rivers n’est plus chef de classe, le sais-tu ? Elle a organisé un réveillon et elle a invité des filles d’une autre tour et deux élèves de la première division. Potty l’a beaucoup grondée. Qui aurait pu croire cela de Dolly ? »
Quand elle fut informée, Felicity alla droit à Jill, oubliant qu’elle n’avait pas le droit de lui parler.
« As-tu parlé à Miss Potts ? demanda-t-elle. Que s’est-il passé ? »

Enchantée d’elle-même, Jill raconta l’entrevue du commencement à la fin.
« Cela apprendra à Géraldine à se plaindre de moi à Hilda, conclut-elle. Nous sommes quittes ! Si tu avais vu la tête de Dolly quand Miss Potts l’a surprise en train de me secouer ! Je suis contente qu’elle ne soit plus chef de classe ! C’est bien fait pour elle ! »
Felicity, consternée, devint blanche comme un linge.
« Qu’as-tu ? demanda Jill étonnée. Tu es mon amie, n’est-ce pas ?
— Je l’étais, mais tu as oublié que Dolly est ma sœur », déclara Felicity d’une voix tremblante.
C’était vrai. Jill l’avait complètement oublié.
« J’ai bien envie de te secouer moi aussi, horrible rapporteuse ! cria Felicity. Je vais tout dire à Hilda. Tu as rapporté ! C’est affreux de rapporter ! Tu devrais être chassée de l’école ! Je me demande comment j’ai pu être ton amie ! »
Ce fut la fin d’une amitié qui ne se renoua jamais. Ne pouvant pardonner à Jill le mal qu’elle avait fait à Dolly, Felicity chercha un réconfort auprès de la douce Suzanne que tout le monde aimait.
Les élèves de quatrième division étaient indignées elles aussi. Elles prirent le parti de la pauvre Dolly, même Brigitte qui lui adressa quelques mots de sympathie. Mais on ne pouvait se fier aux paroles de Brigitte. Quelques minutes après, elle confiait à Clarisse que la disgrâce de Dolly ne la surprenait pas.

« Un jour, elle m’a giflée, chuchota-t-elle. Je te l’ai raconté, n’est-ce pas ? Et elle a jeté Edith par terre. Cette humiliation lui fera du bien. Je n’ai jamais aimé Dolly. »
Clarisse regarda Brigitte avec une soudaine antipathie.
« Tu viens pourtant de lui dire que tu étais désolée, fit-elle remarquer. C’est affreux, Brigitte ! »
Et, à l’immense surprise de Brigitte, Clarisse lui tourna le dos et s’éloigna. Toutes ses illusions se dissipaient et elle en éprouvait un si grand chagrin

qu’elle ne put retenir ses larmes. Elle se heurta à Alex qui se dirigeait vers l’écurie.
« Regarde où tu vas, Clarisse ! Tiens, tu pleures ? Pourquoi ? demanda Alex.
— Pour rien », répondit Clarisse qui ne voulait pas dire du mal de Brigitte.
Alex ne connaissait qu’une consolation : monter à cheval ! Elle offrit ce remède à Clarisse.
« Accompagne-moi, il fait très beau. Tu as la permission de louer un cheval. Va le chercher. Miss Peters viendra avec nous. »
Clarisse aurait préféré rester seule, mais elle ne trouva pas de prétexte pour refuser et, touchée de la gentillesse d’Alex, elle pensa que ce serait un moyen de fuir Brigitte. Elle hocha donc la tête.
« Bon, je vais me changer et courir à l’école d’équitation. Attends-moi ! »
Une demi-heure plus tard, Brigitte stupéfaite vit Miss Peters, Alex et Clarisse prendre au petit trot le chemin de la forêt. Elle ne savait pas que Clarisse montait si bien à cheval. Et la voilà qui s’en allait avec Alex et Miss Peters, ces odieuses créatures ! Brigitte n’y comprenait rien.
Edith fut nommée chef de classe.
« Je serai sous tes ordres, déclara-t-elle à Dolly. Je ne ferai rien sans te demander conseil. Bientôt tu seras de nouveau chef de classe.
Mme Grayling m’a dit que je n’étais nommée qu’à titre provisoire. »
Dolly avait informé ses parents de sa disgrâce. Elle savait qu’ils seraient peinés. « Je préfère que vous soyez au courant avant que vous veniez nous voir, Felicity et moi à la mi-trimestre, avait-elle écrit. Je vous en prie, ne m’en parlez pas, j’ai tant de chagrin ! Mais j’ai tout de même une consolation : Felicity n’est plus amie avec la fille la plus indisciplinée de sa division, elle l’a remplacée par Suzanne qui est douce, travailleuse, et que tout le monde aime. »
Dolly avait eu un autre réconfort, la sympathie que lui avaient témoignée ses camarades. Les jumelles avaient été particulièrement gentilles, pensa-t-elle. Bien sûr Kate, selon son habitude, n’avait pas dit un mot, mais pendant que Corinne parlait, le regard de ses yeux avait été éloquent. Quant à Clarisse, elle avait presque versé des larmes.
« Clarisse gagne à être connue, confia Dolly à Edith. Quel dommage qu’elle porte ces lunettes teintées ! Elle a de très beaux yeux, verts comme l’eau d’un étang !
— Quelle comparaison poétique ! fit observer Edith en riant. Moi aussi, j’aime bien Clarisse. As-tu remarqué qu’elle se promène souvent avec Alex ? Elles aiment toutes les deux les chevaux, c’est un lien entre elles. Brigitte est furieuse d’être délaissée.
— La mi-trimestre approche, c’est la semaine prochaine, reprit Dolly. Moi qui étais si fière d’être chef de classe, je n’imaginais pas que je perdrais mon titre avant. Quel échec lamentable !

— Ne t’en afflige pas trop, conseilla Edith. Tu es une fille épatante, Dolly ! »

CHAPITRE XVI

Brigitte a une idée

DANS quelques jours la mi-trimestre ! Les élèves de Malory School pensaient aux distractions projetées : matches de tennis, concours de natation, danses sur la pelouse de la grande cour.

« Et après, l'examen ! gémit Dany. Je tremble en y pensant !

— Tu seras bien contente si tu es reçue, fit remarquer Belinda.

— C'est comme une visite chez le dentiste, déclara Clarisse. En entrant, on a peur, mais on sort avec le sourire ! »

Les autres se mirent à rire. Elles savaient que Clarisse avait eu des séances pénibles chez le dentiste et qu'elle détestait l'appareil qui redressait les dents de sa mâchoire supérieure. Bientôt peut-être elle pourrait l'enlever.

« Lorsque je n'aurai plus mon appareil et mes lunettes, vous ne me reconnaîtrez pas », affirma-t-elle en secouant ses cheveux blonds.

Clarisse se promenait souvent avec Alex, au grand dépit de Brigitte. Toutes les deux avaient de longues conversations dont les chevaux faisaient tous les frais. Brigitte essayait en vain de placer un mot et d'aborder un sujet plus intéressant pour elle. Alex et Clarisse ne l'écoutaient même pas.

Brigitte avait d'ailleurs des préoccupations plus pressantes. L'examen approchait, elle ne se sentait pas prête à l'affronter, car elle avait l'habitude de copier ce qu'écrivaient ses voisines et elle n'avait jamais fait un effort personnel. Le jour de l'examen, elle ne pourrait compter que sur elle-même. Miss Williams y veillerait, elle le savait !

Elle serait peut-être la seule à subir l'humiliation d'un échec. Son père la gronderait, sa mère pleurerait, Miss Winter, sa vieille gouvernante, blâmerait les professeurs de Malory School et serait très malheureuse. Que faire ?

Chercher à connaître d'avance les sujets des compositions ? Ils étaient toujours enfermés à clé. Elle ne se dit pas : « Ce serait déloyal ! » mais se contenta de penser : « C'est impossible ! Mme Grayling les garde dans son

bureau. »
Le mieux serait d'être malade au dernier moment. Oserait-elle se plaindre d'un mal de gorge ou d'une migraine ? Non, Mme Walter ne la croirait pas. Elle prendrait sa température et dirait : « Ma chère Brigitte, je vais vous guérir en cinq minutes ! » et la forcerait à avaler une cuillerée de potion d'un goût détestable.
Clarisse avait bien de la chance d'avoir le cœur fragile ! Si Brigitte avait aussi des palpitations, elle serait dispensée d'examens, de natation, de promenades fatigantes. Bien sûr, il faudrait encore apprendre des leçons, mais que de corvées en moins !
Brigitte caressa cette idée pendant quelque temps et peu à peu un plan s'ébaucha dans son esprit. Pourquoi ne pas prétendre qu'elle avait des palpitations ? Elle posa la main à gauche sur sa poitrine et prit une expression de martyre. Que dirait-elle ? « Oh ! mon cœur, comme il bat fort ! Je ne me sens pas bien du tout ! Je n'aurais pas dû monter si vite l'escalier ! »
Plus elle y pensait, plus cette idée lui plaisait. A la mi-trimestre, si elle se plaignait avec assez de conviction, ses parents seraient inquiets et la ramèneraient à la maison. Plus d'examen !
A cette perspective, son cœur battit plus fort et elle se demanda si elle n'était pas vraiment malade. Non, c'était la joie qui précipitait les battements de son cœur à la pensée de retourner chez elle.
Brigitte raconta donc à tout venant qu'elle ne se sentait pas bien.
« Ce n'est pas grand-chose, dit-elle à Clarisse et à Alex. Simplement des palpitations. Tu connais cela, Clarisse. J'ai eu tort de jouer au tennis. »
Clarisse, qui avait l'expérience de ces malaises désagréables, s'inquiéta.

« *Oh ! mon cœur, comme il bat fort !* »

« Tu devrais le dire à Miss Williams ou à Miss Potts, conseilla-t-elle. Ou à Mme Walter.
— Non, répondit Brigitte d'un air pathétique. Je n'aime pas me plaindre. Et je ne veux pas manquer l'examen. »
Si Géraldine, Edith ou Dolly avaient été là, elles auraient éclaté de rire, mais Alex et Clarisse prirent Brigitte au sérieux.
« Il faut absolument te soigner ! insista Clarisse. N'attends pas d'être obligée de renoncer aux sports et aux jeux, ce n'est pas drôle, tu peux m'en croire ! »
Brigitte prit l'habitude de monter l'escalier en courant lorsqu'une élève de quatrième division se trouvait dans le corridor, puis, arrivée sur le palier, elle portait la main à son côté gauche et s'appuyait contre la rampe en gémissant.
« As-tu un point de côté ? demanda un jour Géraldine sans aucune compassion. Baisse-toi et touche tes orteils du bout des doigts. Oh ! j'oubliais, tu es trop grosse pour cela ! »
Ou Mary Lou s'écriait :
« Qu'as-tu, Brigitte ? Encore ton cœur ! Va voir Mme Walter ! »
Brigitte se gardait de jouer la comédie devant Miss Williams ou Miss Potts. Elle savait que ses professeurs ne tomberaient pas dans le panneau. Mais elle essaya d'émouvoir Mam'zelle Dupont dont la crédulité était bien connue.
Mam'zelle fut inquiète en effet de voir Brigitte assise sur une marche d'escalier, la main pressée sur sa poitrine.
« Qu'avez-vous ? demanda-t-elle. Vous vous êtes fait mal ? Où ?
— Ce n'est rien, Mam'zelle, répondit Brigitte d'une voix haletante. Simplement mon cœur. Quand je cours, il bat à se rompre !
— Des palpitations ? Mais c'est très pénible ! s'écria Mam'zelle. Accompagnez-moi à l'infirmerie, Mme Walter vous soignera et vous serez bientôt guérie. »
Brigitte ne tenait pas à être soignée par Mme Walter. Cette idée la remplissait de terreur. Elle se hâta de se lever et sourit à Mam'zelle.
« C'est passé maintenant, je me sens mieux. Ce n'est pas la première fois que j'ai ces malaises. Dans la famille, nous avons tous quelque chose au cœur. »
Ce n'était pas vrai, mais Brigitte tenait à convaincre Mam'zelle. Compatissante, le professeur de français conseilla à la pauvre malade de ne pas jouer au tennis l'après-midi.
Brigitte fut d'abord enchantée, mais après réflexion elle se ravisa. Edith serait moins facile à persuader, les grimaces de Brigitte ne l'attendrissaient

pas. Celle-ci se rendit donc sur le court avec sa raquette. Mam’zelle l’aperçut.
« Qu’elle est courageuse ! Elle risque pourtant de nouvelles palpitations, pensa la Française. Ces Anglaises ont beaucoup de cran ! »
Pour le bénéfice de Mam’zelle, Brigitte continua à jouer les cardiaques. A la mi-trimestre, si le professeur de français rencontrait ses parents – et Brigitte se promettait de faire naître l’occasion – elle ferait certainement allusion à ses malaises. Mme Lacey questionnerait sa fille et, alarmée, la ramènerait à la maison.

« Je suis sûre que maman ne me laissera pas ici, se dit Brigitte sans penser à l’inquiétude de sa mère. Inutile de faire des révisions pour l’examen ! Ce serait une perte de temps. Que les autres passent des heures devant leurs livres de latin, de français, de mathématiques, d’histoire ! Pas moi ! »
A la surprise générale, Brigitte cessa de travailler..
« N’as-tu pas peur d’échouer ? demanda Sylvia qui travaillait avec acharnement.
— Je ferai de mon mieux, répondit Brigitte. On ne peut pas exiger davantage. J’ai trop de palpitations quand je me fatigue ! »
Sylvia resta sceptique, mais elle se contenta de hausser les épaules avant de se replonger dans ses livres. Peu lui importaient les motifs de Brigitte.
Ce fut Corinne qui devina la vérité. Elle ne tenait pas Brigitte en haute estime. Autoritaire et énergique, elle ne pouvait pas supporter la faiblesse et les jérémiades. Sans trop savoir pourquoi, Corinne était irritable depuis quelques jours et, un soir, elle s’emporta contre Brigitte.
Celle-ci entra dans la salle de loisirs et se jeta dans un fauteuil. Les autres travaillaient comme d’habitude, penchées sur leurs cahiers.
« Je ne peux plus porter de choses lourdes ! » gémit Brigitte.
Ses camarades froncèrent les sourcils pour lui imposer silence.
« Potty m’a demandé de l’aider à ranger la bibliothèque, continua Brigitte.

Je lui passais de grandes piles de livres. Mon cœur s’est remis à battre de plus belle !
— Tais-toi ! ordonna Corinne. Nous travaillons !
— Ne sois pas si brusque ! dit Brigitte avec dignité. Si tu avais le cœur que j’ai… »
Corinne exaspérée se leva d’un bond.
« Ton cœur ? Comme si tu en avais un ! Tu es paresseuse et vaniteuse, voilà tout ! Et tu fais semblant d’être malade pour retourner chez toi et ne pas te présenter à l’examen, parce que tu sais que tu n’as aucune chance de le réussir. C’est ton affaire, je m’en moque ! Mais moi, je veux travailler. Les autres aussi. Alors tais-toi et ne nous dérange plus avec tes jérémiades ! »
Sur ces mots, Corinne retourna à ses livres. Ses camarades, un peu surprises de cette algarade, l’approuvaient en silence.
« Méchante ! s’écria Brigitte d’une voix tremblante. J’espère que tu échoueras ! Je suis sûre que tu échoueras ! Si tu as de bonnes notes, c’est que tu copies les devoirs de Kate, nous le savons ! Elle réussira, mais pas toi ! »
Elle fondit en larmes, se leva et sortit de la salle. La porte claqua si fort derrière elle que Mam’zelle et Miss Potts, qui travaillaient dans le bureau voisin, sursautèrent.
Les élèves se regardèrent en riant. Géraldine fit une grimace.
« Tu aurais pu prendre plus de ménagements pour notre pauvre Brigitte, dit-elle.
— Comme si tu en prenais, toi ! riposta Corinne. Maintenant nous aurons la paix. Tout le monde n’a pas ta facilité, Géraldine, tu n’as qu’à lire tes leçons pour les savoir. Moi, je suis obligée de les rabâcher je ne sais combien de fois ! »
Le silence régna dans la salle. Les élèves écrivaient, lisaient, prenaient des notes. Seules Clarisse et Mary Lou, toujours compatissantes, s’inquiétaient au sujet de Brigitte qui, croyaient-elles, souffrait vraiment. Mais les larmes de Brigitte avaient été des larmes de rage. Cette odieuse Corinne ! Qu’elle dise ce qu’elle voulait ! Elle ne l’empêcherait pas d’exécuter son plan !

CHAPITRE XVII

La mi-trimestre

LE MATIN de la mi-trimestre, les élèves sautèrent du lit sans attendre la cloche du lever. Elles constatèrent avec joie qu'un soleil radieux brillait et que la journée serait belle. Une grande animation régnait dans l'école, jusque dans la cuisine où la cuisinière s'affairait à faire les gâteaux du goûter. Après le petit déjeuner commença l'attente impatiente de l'arrivée des parents.

Brigitte se réjouissait à l'idée de présenter la « fille du comte de Harwick » à sa mère et à sa vieille gouvernante. Clarisse n'avait pas de visites, et Brigitte comptait bien l'accaparer, mais Alex en avait décidé autrement.

« Nous t'emmenons avec nous, déclara-t-elle. Mes frères ont congé aussi, ils viennent avec papa et maman. Nous déjeunerons au sommet de la butte et nous nous baignerons après, avant de revenir pour le match de tennis. »

Brigitte reprocha à Clarisse d'avoir accepté l'invitation d'Alex.

« Tu savais bien que je comptais sur toi », affirma-t-elle.

Oui, Clarisse le savait, mais elle préférait la compagnie d'Alex et de ses frères. En compensation, elle promit à Brigitte de lui consacrer quelques instants avant le départ pour la butte.

« Je serai contente de voir ta mère, ajouta-t-elle.

— Parle-lui de mes palpitations, recommanda Brigitte. Je ne veux pas me plaindre, mais tu peux en dire un mot.

— Bien sûr, répondit Clarisse qui ne doutait pas de la sincérité de Brigitte. Il faut absolument que tu te soignes. »

Elle attendit donc à quelque distance pendant que Brigitte embrassait sa mère et Miss Winter, son ancienne gouvernante. M. Lacey, retenu par ses occupations, n'avait pas pu venir.

« Qu'as-tu fait ce trimestre, Brigitte ? demanda Mme Lacey. Prends-tu part au match de tennis ?

— Non, maman, répondit Brigitte. On avait bien pensé à moi, mais il a été

décidé de ne prendre que des élèves des classes supérieures.
— C’est stupide ! s’écria Miss Winter persuadée que Brigitte aurait mieux joué que ses aînées.
— Et la natation ? reprit sa mère. Tu m’as écrit que tu avais fait de grands progrès. »
Clarisse, qui ne pouvait s’empêcher d’entendre cette conversation, fut indignée. Comment Brigitte pouvait-elle mentir à ce point ?
« Non, je ne participe pas au concours. Il y a tant de rivalités, expliqua Brigitte. Moi, je ne demande rien. Je sais que je nage mieux que les autres, cela me suffit. »
Ces paroles dans la bouche de Brigitte, incapable de faire deux brasses, étaient très drôles. Dolly, Edith, Géraldine auraient bien ri. Clarisse fut scandalisée. Elle se félicita de passer la journée avec Alex, non avec cette fille sotte, vaniteuse, indigne de confiance. Il lui serait même impossible de faire à Mme Lacey l’éloge de Brigitte. Toute timide qu’elle fût, Clarisse ne disait jamais que la vérité. Elle décidait de s’éclipser quand Brigitte la prit par la main et la conduisit à sa mère et à sa gouvernante.
« Veuillez m’excuser, balbutia Clarisse après quelques phrases de politesse, les parents d’Alex sont arrivés et je ne peux pas les faire attendre. »
Brigitte lui jeta un regard qui signifiait : « Parle de mon cœur ! » Clarisse le comprit, mais elle devinait maintenant que les malaises de Brigitte n’étaient pas plus authentiques que ses talents de nageuse.
« Participez-vous aux matches et aux concours ? lui demanda Mme Lacey.
— Non, madame.
— Clarisse a le cœur malade », expliqua Brigitte pour rafraîchir la mémoire de Clarisse.
Celle-ci resta muette.

« Pauvre petite ! soupira Mme Lacey. C’est triste à votre âge ! Brigitte a

une excellente santé. Je ne lui ai jamais vu une si bonne mine ! »
Brigitte jeta un regard de reproche à Clarisse et lui donna un coup de coude. Clarisse fit semblant de ne rien remarquer. Les joues écarlates, les yeux effarouchés derrière ses verres épais, elle se demandait comment elle pourrait battre en retraite. Alex vint à son secours en criant :
« Clarisse, dépêche-toi ! Nous sommes prêts !
— Il faut que je parte, annonça Clarisse. Au revoir, madame. »
Irritée et consternée, Brigitte tenta en vain de la retenir.
« Comment s'appelle-t-elle ? demanda Mme Lacey. Je n'ai pas saisi son nom.
— C'est Clarisse de Harwick, répondit Brigitte d'un ton boudeur. Pourquoi est-elle partie si brusquement ? Ce n'est pas poli !
— Elle est très peu sympathique, fit remarquer Mme Lacey. J'espère que tu as des amies plus gentilles.
— Bien sûr, maman », affirma Brigitte en décidant qu'elle n'adresserait plus la parole à Clarisse. « Je ne l'aime pas du tout. Elle est laide et sotte. Personne ne s'intéresse à elle.
— Cela ne m'étonne pas ! intervint Miss Winter. Elle a dû être mal élevée. Quand je la compare à Brigitte… »
Brigitte s'épanouit. Elle chercha des yeux Mam'zelle, désormais son unique espoir.
La journée passa très vite. Joueuses de tennis, nageuses et plongeuses se surpassèrent et furent très applaudies. Puis ce fut le tour du spectacle de danse sur la pelouse de la grande cour. Les danseuses portaient des tuniques roses, bleues, jaunes et vertes, et chaque mère pensait que sa fille était la plus jolie et la plus gracieuse.
Clarisse était revenue avant le match de tennis, après avoir pique-niqué avec Alex et sa famille. Elle ne s'approcha pas de Brigitte et celle-ci fit semblant de ne pas la voir. Ce jour-là avait vu la fin de leur amitié.
Mam'zelle restait invisible. Elle s'occupait avec Miss Peters des préparatifs du goûter et elle aidait le professeur de danse à habiller et à coiffer les danseuses. Mais Mme Lacey et Miss Winter revenaient le lendemain dimanche. Brigitte demanderait à Mam'zelle de leur montrer la nappe qu'elle était en train de broder. Mam'zelle était fière de ses broderies.
« Quel dommage que la journée soit finie ! soupira Dolly le soir. Nous nous sommes bien amusées et quel goûter délicieux ! »
Son père et sa mère ne lui avaient pas adressé un mot de reproche et l'avaient serrée longuement dans leurs bras pour lui prouver qu'ils comprenaient tout. Felicity bien entendu avait été folle de joie de revoir ses parents.
« Je suis très heureuse ici, avait-elle répété à plusieurs reprises. Merci de m'avoir mise à Malory School, papa et maman ! Je m'y plais beaucoup ! »

CHAPITRE XVIII

Départ et retour de Brigitte

LE DIMANCHE, les pensionnaires attendirent de nouveau leurs parents avec qui elles passeraient toute la journée. Brigitte aperçut Clarisse penchée à une fenêtre de la salle des loisirs.

« Je suppose qu'elle attend sa mère », pensa-t-elle. Soudain Clarisse se mit à faire de grands signes. Puis elle quitta son poste d'observation et disparut. Brigitte regarda dehors, curieuse de voir la comtesse de Harwick qui descendrait sans doute d'une Jaguar ou d'une Rolls-Royce.

Mais ce fut une vieille voiture qui s'arrêta devant la grille. Une femme sans distinction, vêtue d'un costume bleu de confection, un foulard sur ses cheveux gris, en sortit. Elle avait des lunettes et des souliers de sport.

« Drôle de comtesse ! pensa Brigitte. Sa voiture n'a pas l'air neuve. Et ce foulard sur sa tête ! Maman est bien plus élégante qu'elle ! »

C'était vrai. Mme Lacey était toujours coquettement coiffée et si chic avec ses robes imprimées et son collier de perles ! Brigitte aurait eu honte d'avoir une mère comme celle de Clarisse. Elle se détourna, un sourire méprisant aux lèvres, heureuse de ne plus compter Clarisse au nombre de ses amies.

« Oh ! ce froncement de sourcils ! s'écria une voix derrière elle. Attends, Brigitte, que je te croque ! »

Belinda avait déjà dans les doigts son crayon et son calepin.

Brigitte répondit par un grognement et sortit. Elle se mit à la recherche de Mam'zelle pour lui exposer sa requête. Mam'zelle ne demandait pas mieux que de montrer sa belle nappe « à cette gentille Mme Lacey ».

Le dimanche, les pensionnaires avaient la permission de sortir avec leurs parents ou des amis. Mme Grayling se réjouissait que ce congé de mi-trimestre précédât de si peu l'examen. Les élèves auraient eu ainsi deux jours de repos. Elles avaient travaillé avec acharnement, déclarait Miss Williams. Toutes, sauf Brigitte Lacey qui n'avait aucune chance de réussir.

A sept heures du soir, les parents ramenèrent leurs filles. La cloche du dîner sonnait. Mais au réfectoire une place resta vide.
« Où donc est notre chère Brigitte ? » demanda Géraldine en jetant un regard autour de la table.
Personne ne le savait. Enfin Mam’zelle, d’un ton lugubre, prit la parole.
« Pauvre Brigitte ! Elle est retournée chez elle à cause de son cœur, expliqua-t-elle. Elle souffre tant de palpitations, la pauvre enfant ! Et elle est si courageuse ! Elle ne voulait pas parler de ses malaises à sa mère, elle n’en avait encore rien dit. C’est admirable ! »
Cette nouvelle ne provoqua pas un grand étonnement.
« Brigitte est arrivée à ses fins, fit remarquer Edith. Elle ne passera pas l’examen. »
Mam’zelle l’entendit.
« En effet, à son grand regret elle ne pourra pas passer l’examen. « Non, maman, a-t-elle dit. Je ne veux pas partir maintenant. Je ne t’ai pas avoué que j’étais souffrante parce qu’il faut absolument que je prenne part aux épreuves. » C’est ce qu’elle a dit. Je l’ai entendue. J’étais là. »
Les élèves de quatrième division furent indignées. Brigitte n’avait pas craint d’inquiéter sa mère. Elle avait eu gain de cause, et ne passerait pas l’examen. Un échec ne la punirait pas de sa paresse !
« Tu avais raison, Corinne, fit remarquer Géraldine. Mam’zelle, que fera notre chère Brigitte ? Ne reviendra-t-elle pas ce trimestre ?
— Je ne sais pas, répondit Mam’zelle. Je n’en sais rien du tout. C’est heureux que j’aie vu Mme Lacey. Si je ne lui avais pas montré ma nappe, elle n’aurait pas su que sa fille était malade.
— C’est Brigitte qui vous a demandé de la lui montrer ? interrogea Corinne. Et elle a eu une crise de palpitations pendant que vous étiez là, Mam’zelle ?
— Pourquoi parlez-vous sur ce ton moqueur, Corinne ? s’écria Mam’zelle. Vous devriez avoir pitié de cette pauvre enfant ! »
Les rires qui fusèrent de toutes parts scandalisèrent Mam’zelle. Ces jeunes Anglaises manquaient de bonté. Elle serra les lèvres d’un air désapprobateur et ne dit plus rien.
« Voilà Brigitte dispensée de l’examen, fit remarquer Dolly dans le dortoir. Mam’zelle Dupont est bien crédule ! Mam’zelle Rougier ne serait pas tombée dans le panneau. Miss Williams et elle connaissent bien Brigitte.

— En tout cas Brigitte a de la chance ! soupira Belinda. Je voudrais bien être à sa place. Encore une semaine à trimer ! A cette idée mon cœur à moi s’arrête de battre ! »

C’était en effet très dur de travailler par ce beau temps. Géraldine avait envie d’une partie de tennis, Dolly d’un plongeon dans la piscine. Belinda aurait aimé dessiner les fleurs du jardin. Irène était obsédée par une mélodie, mais au lieu de la transcrire, elle était obligée d’apprendre des dates historiques et des noms de fleuves.

Les nerfs étaient à vif et les querelles fréquentes. Kate surtout se montrait irritable, bien qu’elle fût presque sûre du succès. Irène était exaspérée parce qu’elle n’avait pas le temps de jouer du piano, Dolly parce qu’il faisait trop chaud, Sylvia parce qu’elle avait un peu mal à la gorge juste au moment où elle recommençait à chanter.

Seule Géraldine gardait sa gaieté et son insouciance, au grand étonnement de ses camarades. Elle était toujours la première à fermer ses livres et avait assez de loisirs pour courir à la piscine. Elle sifflotait tout en travaillant, ce qui mettait les autres au désespoir. Elle riait de leurs visages soucieux.

« Il n’y a pas de quoi tant s’inquiéter ! s’exclamait-elle. Voyons, Corinne, ne fais pas cette tête d’enterrement ! »

Corinne s’emportait. Elle tapait sa table avec son livre et criait : « Tais-toi ! Tu apprends facilement, pense à celles qui n’ont pas ta chance ! Tu verrais si tu avais la migraine et si tu étais obligée d’apprendre un poème français de plusieurs pages ! Ou si tes yeux se fermaient quand tu as encore plusieurs chapitres d’histoire à réviser ! Ou si la nuit tu ne pouvais pas dormir de peur d’échouer ! Alors tu serais moins dure, moins égoïste, moins moqueuse, et tu cesserais de siffler ! »

Géraldine ouvrit la bouche pour répliquer, mais Edith s’interposa.

« Corinne est en colère, ses paroles dépassent sa pensée, affirma-t-elle de

sa voix calme. Nous sommes toutes surmenées, irritables et susceptibles. L'examen terminé, nous redeviendrons nous-mêmes. C'est si important de réussir ! Ne nous querellons pas, gardons nos forces pour la semaine prochaine ! »
Dolly regarda Edith avec admiration. Edith savait toujours trouver les mots nécessaires. Elle avait ramené le calme et Corinne s'excusa aussitôt.
« Je regrette, Géraldine. Quand je suis fatiguée, je dis n'importe quoi !
— Je comprends très bien, déclara Géraldine un peu déconcertée par cette excuse. Je ne sifflerai plus et, si tu veux, je t'aiderai au lieu d'aller me baigner. »
Après cela la paix régna. Géraldine garda le silence. Les autres poursuivirent leurs révisions. Avaient-elles assez de connaissances historiques ? Géographiques ? Et ces formules de chimie ? Et ces lois de physique ? N'avaient-elles rien oublié d'essentiel ? Elles avaient le trac, comme toutes les élèves à la veille d'un examen.
La semaine s'écoula, et les élèves travaillaient de plus en plus fiévreusement. Le samedi, Miss Williams leur ordonna de fermer leurs livres. Elles avaient besoin de repos.
La samedi soir, à l'heure du dîner, Brigitte reparut, les yeux rougis par les larmes. Elle eut une courte entrevue avec Mme Grayling et rejoignit ses camarades qui entraient au réfectoire.
« Tiens, Brigitte ! s'écria Sylvia stupéfaite. Nous ne nous attendions pas à te revoir !
— Ah ! voici Brigitte, dit à son tour Mam'zelle. Comment allez-vous, ma pauvre petite ?
— Bien, merci », murmura Brigitte qui eût aimé se cacher dans un trou de souris.
Voyant qu'elle avait pleuré, ses camarades évitèrent de la regarder.
« Tu auras de la chance la semaine prochaine, déclara Edith dans l'espoir de la mettre à son aise. Pendant que nous pâlirons sur nos compositions, tu te promèneras dans le jardin et tu te rôtiras au soleil ! »
Il y eut un silence.
« Je me présente à l'examen, répliqua Brigitte d'une voix étranglée. C'est pour cela que mes parents m'ont ramenée. Je suis si malheureuse ! »
A la consternation générale, elle fondit en larmes. Les élèves échangèrent des coups d'œil gênés. Que s'était-il passé ?
« Mieux vaut parler d'autre chose, chuchota Dolly. Laissons-la tranquille. Pauvre Brigitte ! »

CHAPITRE XIX

L’examen

PERSONNE ne sut jamais la cause du retour précipité de Brigitte. La vérité était trop humiliante pour être révélée. Elle garda donc le silence et eut les yeux rouges pendant plusieurs jours.

Au début, ses vœux avaient été exaucés. Mme Lacey, effrayée, l’avait ramenée à la maison dès la première allusion de Mam’zelle aux malaises de Brigitte. Mise au lit dès l’arrivée, soignée, cajolée par sa mère et Miss Winter, Brigitte au comble du bonheur prenait des airs languissants de grande malade et parlait d’une voix mourante.

L’absence de son père favorisait ses projets. Il ne rentrerait qu’à la fin de la semaine. Et à ce moment-là, Brigitte l’espérait du moins, il ne pourrait plus être question d’examen.

Appelé en hâte, le médecin de famille, le docteur Wilcox, écouta attentivement les explications de Mme Lacey.

« J’ai bien peur qu’elle n’ait le cœur malade, docteur, déclara celle-ci. La natation et les sports étaient trop fatigants pour elle, je crois. »

Le médecin ausculta Brigitte avec soin.

« Je ne trouve rien d’anormal, conclut-il. Une semaine de repos et tout rentrera dans l’ordre. Son poids est trop élevé, elle a besoin de suivre un régime.

— Mais, docteur, elle a sûrement quelque chose ! protesta Mme Lacey. Nous en sommes sûres, Miss Winter et moi ! Elle est essoufflée au moindre effort et a tant de peine à monter l’escalier que je lui ai installé un lit au rez-de-chaussée.

— Pourquoi ne pas consulter un cardiologue ? demanda le docteur. De cette façon, nous serons fixés.

— En connaissez-vous un ? » s’enquit Mme Lacey.

Le docteur Wilcox recommanda un éminent spécialiste, le docteur Kezler, chez qui fut conduite deux jours plus tard l’intéressante malade. Le

cardiologue fit tant de tests que Brigitte, prise de peur, se demanda si elle était vraiment dans un état grave.
« Dès que j’aurai le résultat des tests, j’écrirai à votre médecin, annonça le docteur Kezler après l’examen. En attendant, ne vous inquiétez pas. »
Le vendredi le docteur Wilcox reçut la lettre promise et la lut en souriant. Brigitte n’avait rien au cœur, absolument rien. « Elle est trop grosse pour son âge, avait écrit le cardiologue. Il lui faut du sport, de la gymnastique, de la marche, une nourriture légère, ni sucreries ni pâtisseries, beaucoup de travail pour ne pas avoir le temps de penser à elle. La natation lui serait particulièrement salutaire. C’est une malade imaginaire. »
Le docteur Wilcox se hâta de téléphoner à Mme Lacey pour la rassurer, mais se garda de répéter le jugement final du spécialiste.
« Ramenez-la tout de suite à son pensionnat, conseilla-t-il. Ce n’est pas bon pour elle d’être oisive. »
Ce verdict ne fut pas du goût de Brigitte. Elle porta la main à son cœur avec tous les signes d’une vive souffrance.
« Oui, maman, je retournerai à Malory School si tu le veux, promit-elle. Mais garde-moi encore une semaine à la maison. Ce repos me fait tant de bien ! »
Mme Lacey accepta. Brigitte n’en demandait pas davantage. L’essentiel était d’échapper à l’examen.
Le vendredi son père revint, inquiet des nouvelles qu’il avait reçues de sa fille. Brigitte, allongée sur le divan, lui adressa un sourire pathétique. Il l’embrassa et demanda ce qu’avait dit le docteur Kezler.
« Elle n’a rien ? s’écria-t-il. Je vais chez le docteur Wilcox. Je veux lire moi-même la lettre du cardiologue. Je serai plus tranquille. »
M. Lacey apprit sans plaisir que le spécialiste traitait Brigitte de malade imaginaire. Ainsi, sans penser à l’anxiété de ses parents, elle faisait semblant de souffrir pour ne pas passer l’examen. De retour chez lui, il ne cacha pas son indignation à sa fille.

« Tu es notre fille unique, déclara-t-il. Nous t’avons entourée de tendresse. Nous ne t’avons que trop gâtée. Et voilà comment tu nous remercies ! Tu as fait semblant d’être malade, tu nous as inquiétés, ta mère et moi, pour revenir à la maison. Tu es égoïste, dure et paresseuse !
— Pardon, papa ! s’écria Brigitte en sanglotant.
— Tu retourneras demain à Malory School, décréta son père.
— Oh non, papa ! Je ne peux pas me présenter à l’examen ! gémit Brigitte. Je n’ai pas assez travaillé.
— Tant pis ! Tu retourneras quand même là-bas, tu échoueras et ce sera ta faute ! répliqua son père. Cela te servira peut-être de leçon. Je vais téléphoner à Mme Grayling pour nous excuser de t’avoir reprise et lui transmettre les instructions du cardiologue : du sport, de la gymnastique, de la marche et surtout de la natation ! »
La natation ! Ce que Brigitte détestait le plus au monde ! Elle pleura toute la soirée et le lendemain pendant tout le trajet. Elle n’avait pas été très rusée, après tout ! Le résultat de sa supercherie : elle devrait passer un examen qu’elle n’avait pas préparé, marcher et courir plus que jamais, et probablement plonger tous les jours dans cette horrible piscine ! Elle s’apitoyait sur son propre sort.
Le lundi, l’examen commença. Toutes les élèves avaient les nerfs à fleur de peau… même Géraldine. Penchées sur les feuilles de composition, elles s’efforçaient de se concentrer sur les sujets proposés, sans se laisser distraire par le brillant soleil de juillet qui entrait par les fenêtres ouvertes et sans vouloir entendre le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles qui venaient du jardin. Après le goûter, elles couraient à la piscine, puis retournaient aux révisions pour le lendemain.
Géraldine éprouvait un malaise étrange qu’elle ne parvenait pas à définir. Le premier jour, elle lut les sujets, sûre d’être capable de les traiter. Ils ne lui parurent pas très difficiles. Mais elle s’aperçut qu’elle ne réussissait pas

à rassembler ses idées. Elle porta la main à son front. « Je crois que j'ai un début de migraine », se dit-elle.
Jamais elle ne s'était senti la tête si vide. Elle regarda ses camarades. Leurs plumes couraient sur le papier. Pourquoi ne trouvait-elle pas un mot à écrire ?
Géraldine se demandait ce qui lui arrivait. De sa vie elle n'avait été malade. Dans toutes les matières elle avait eu de bonnes notes. Et voilà que ses souvenirs lui échappaient. C'était comme si elle n'avait jamais ouvert un livre d'histoire, de géographie, de mathématiques.
« Je sais maintenant ce que c'est que d'avoir mauvaise mémoire comme Dany ! Je ne sais plus rien, mon cerveau ne fonctionne plus. »
Géraldine avait perdu sa gaieté habituelle, mais personne ne pensait à rire ou à plaisanter. Kate était pâle, Corinne soucieuse, Dany versait des larmes amères sur sa version française. A chaque examen il en était ainsi, pensa Miss Williams. Encore quelques jours et la vie reprendrait son cours normal !
Le professeur jeta un coup d'œil sur les dissertations littéraires. Celle de Dolly était excellente. Brigitte ne méritait qu'un zéro. Mary Lou s'était surpassée. Corinne avait traité le sujet superficiellement. Le devoir de Kate ne valait guère mieux. C'était étrange ! Kate était ordinairement une des premières de la classe. Elle ne serait peut-être pas reçue. Et Géraldine ! Quelle surprise ! Une écriture illisible, des erreurs inadmissibles. Etait-ce une des plaisanteries de Géraldine ?
Non, Géraldine ne savait plus rien, et elle était prise de panique. « C'est ma punition, moi qui me moque des élèves qui ne sont pas très douées, pensa-t-elle consternée. Mon intelligence m'a abandonnée et je suis aussi stupide que Brigitte et Dany. J'ai tout oublié, c'est affreux ! Ma tête est vide, j'ai l'impression qu'elle va éclater. C'est sans doute ce qu'éprouvent parfois les autres que je tourne en ridicule. Que je suis malheureuse ! »
« Qu'as-tu, Géraldine ? demanda Dolly le premier jour de l'examen. Tu as l'air si fatiguée ! » Géraldine refusa de se plaindre.
« Je n'ai rien, répondit-elle. Rien du tout. »
Elle était assise près de Dolly. Dans quelques minutes Miss Williams relèverait les feuilles de la dernière épreuve. Dolly entendit un léger bruit. Elle leva les yeux et poussa une exclamation. Géraldine s'était affaissée sur ses papiers.
« Miss Williams, Géraldine a perdu connaissance ! »
L'infirmière fut appelée. Quand Géraldine fut revenue à elle. Mme Walter la conduisit à l'infirmerie, l'aida à se déshabiller et ne put retenir un cri.

« Vous avez la rougeole, Géraldine ! Vous êtes couverte de boutons ! Vous ne vous en étiez pas aperçu ?
— Si, mais j'ai cru que c'était la chaleur, répondit Géraldine en essayant de sourire. Tant mieux que ce soit la rougeole ! Je ne suis donc pas devenue stupide tout d'un coup ! »
Elle se coucha et posa sa tête douloureuse sur l'oreiller frais. Malgré une violente migraine, elle se sentait heureuse. Ce n'était que la rougeole. Son cerveau n'était pas atteint. Dans quelques jours le travail lui redeviendrait aussi facile qu'avant la maladie.
Elle s'endormit. A son réveil, sa température avait baissé, et elle avait les idées plus claires.
« Vous n'aurez pas de visite cette semaine, déclara Mme Walter. Je vous défends de lire. Vous avez besoin de repos. »
Géraldine resta donc avec ses pensées. Joyeuse de n'avoir pas perdu son intelligence, elle s'attristait à l'idée d'avoir rendu de mauvaises compositions. Sûrement elle avait échoué et devrait se représenter en septembre.
« Cela me servira de leçon, se dit-elle. Je ne me moquerai jamais plus des filles peu douées pour les études. Elles doivent être si malheureuses, les pauvres ! Non, je ne me moquerai plus d'elles, jamais ! Du moins j'essaierai. J'en avais tellement pris l'habitude ! »
L'examen terminé, les élèves manifestèrent leur joie par des cris et des danses folles dans les corridors. Les professeurs, comprenant qu'elles avaient besoin de détente, les regardaient en souriant.
Puis ce fut une ruée vers la piscine, les courts de tennis furent pris d'assaut. La cuisinière passait une partie de son temps à distribuer des verres de limonade glacée. La gaieté régnait, et la sévère Mam'zelle Rougier elle-même promenait à la ronde un regard amical.
Brigitte ne participait pas à la joie générale. Mme Grayling appliquait à la

lettre les instructions de M. Lacey. Brigitte était donc obligée de jouer au tennis, de marcher, et devait tous les jours faire un plongeon dans la piscine. Mais elle n’osait pas se plaindre, car c’était une punition bien méritée.

CHAPITRE XX

Un mystère

« MAINTENANT ce sera la bonne vie, déclara Dolly. Nous n’avons plus besoin de trimer. Miss Williams reconnaît elle-même que nous avons beaucoup travaillé et que nous avons besoin de repos.

— Ce sera une agréable et paisible fin de trimestre, renchérit Edith. Nous n’avons plus qu’à nous amuser. »

Mais la fin du trimestre fut moins paisible que le croyait Edith : dès le lendemain Corinne fut victime de mystérieuses mésaventures.

Ce fut d’abord des incidents insignifiants : une gomme qui restait introuvable, une page déchirée à un de ses livres, son peigne qui disparaissait.

Personne n’y prêta attention. Il n’est pas rare qu’on déchire une page de livre et qu’on égare un objet pour le retrouver ensuite dans un endroit extraordinaire.

Mais l’affaire devenait de plus en plus grave. La malchance, semblait-il, s’acharnait contre Corinne.

« J’avais posé ma grammaire française sur une table, quelqu’un l’a prise, gémissait-elle. Mon dé n’est plus dans ma corbeille à ouvrages !

— Décidément, ma pauvre Corinne, tout ce qui t’appartient disparaît, fit remarquer Dolly. Je n’y comprends rien. On dirait qu’on s’amuse à prendre tes affaires. Mais qui ? Même les élèves de première division seraient incapables de plaisanteries si stupides. »

Corinne secoua la tête.

« Je ne sais que penser, soupira-t-elle. Mon dé, ma grammaire française et le reste ne se sont pas volatilisés !

— Qu’en dis-tu, Kate ? » demanda Dolly.

Comme d’habitude, ce fut Corinne qui répondit.

« Kate est aussi stupéfaite que moi. Elle m’a prêté son dé, sa grammaire, sa gomme. Les jumelles s’aiment toujours beaucoup.
— C’est extraordinaire ! reprit Dolly. J’aurais préféré que cela arrive dans une autre division que la nôtre. »
Ce mystère faisait le sujet de toutes les conversations. Quelques élèves soupçonnaient Brigitte.
« Corinne a découvert la première que les palpitations de Brigitte n’étaient qu’un prétexte pour ne pas passer l’examen, rappela Dany. Et en seconde division Brigitte jouait beaucoup de mauvais tours à Mary Lou, ne l’oubliez pas !
— Ce n’est pas une preuve, protesta Dolly. Il ne faut jamais accuser personne sans certitude absolue.
— Bien parlé, chef de classe ! » s’écria Irène.
Dolly rougit.
« Je ne suis plus chef de classe, déclara-t-elle. Je n’ai pas de décision à prendre. Mais c’est vraiment bizarre ! Ce matin, l’encrier de Corinne était plein de papier buvard !
— C’est stupide ! dit Belinda.
— Comme tout le reste, approuva Dolly. J’espère que la mystérieuse ennemie de Corinne s’en tiendra à ce genre de choses.
— Voici les jumelles, annonça Sylvia. Eh bien, Corinne, rien à signaler ?
— Si, on a percé ma raquette de tennis, répondit Corinne. Je ne peux plus jouer.
— Prends la mienne, Corinne, proposa Kate qui paraissait aussi peinée que sa sœur. Tout ce que j’ai est à toi.
— Je sais, Kate. Pourvu qu’on ne s’attaque pas à toi aussi !
— C’est vraiment bizarre ! » déclara Irène et elle fredonna une mélodie qu’elle venait d’improviser.
Sylvia se mit à chanter sur le même air.
« C’est vraiment bizarre ! C’est vraiment bizarre !
— On dirait que tu as recouvré la voix, constata Dolly.
— Oui, je crois, répliqua Sylvia rouge de plaisir. Je l’essaie quand je suis seule. Laissez-moi vous chanter quelque chose, vous me direz si je chante aussi bien qu’avant ma maladie. »
Elle entonna une barcarolle qui, l’année précédente, était son grand succès. Ses camarades l’écoutaient, sous le charme. Elles retrouvaient leur rossignol. Sylvia chantait encore mieux, avec plus d’expression et plus de simplicité.
« Tu vas recommencer à dire : « Quand je serai célèbre, quand je me ferai entendre à Rome et à New York… » fit observer Dolly.
Sylvia secoua la tête.
« Non, tu sais bien que non. Je suis guérie de ma vanité.

— C’est vrai ! » crièrent les autres, désireuses de la rassurer.
Dolly lui donna une tape dans le dos.
« Je suis bien contente, Sylvia, dit-elle. Enfin une bonne nouvelle ! Tu pourras reprendre tes leçons de chant le trimestre prochain. »
Pendant un jour ou deux, Corinne n’eut à signaler aucun incident. Puis un soir elle entra en larmes dans la salle des loisirs.
« Regardez ! » dit-elle en tendant une coupe qu’elle avait gagnée dans un concours de natation et dont elle était très fière.
Ses camarades levèrent les yeux. Le métal avait été rayé avec un couteau.
« Ce matin encore la coupe était intacte sur ma commode, affirma Corinne. Quand je suis remontée, je l’ai retrouvée dans cet état.
— Y avait-il quelqu’un dans le dortoir ? demanda Dolly.
— Non, personne. Nous sommes toutes descendues ensemble pour le petit déjeuner. Bien sûr, Jill et Felicity étaient dans le corridor.
— Ce ne peut être l’une d’elles ! s’écria Dolly. Je ne peux pas le croire. Ma sœur Felicity est incapable d’un tel acte. Jill aussi, malgré tous ses défauts, j’en suis persuadée !
— En tout cas, elles sont descendues ensemble quelques secondes après nous, je les ai vues. Toi aussi, Kate.
— Oui, approuva Kate.
— N’as-tu rien remarqué, Kate ? interrogea Dolly.
— Non, répondit Corinne. C’est moi qui ai fait son lit comme d’habitude. Elle est descendue avant moi. »
Le mystère devenait de plus en plus grand. Kate sortit de la salle et revint avec une coupe encore plus jolie, qu’elle avait également gagnée.
« Prends celle-ci, Corinne, offrit-elle. Je suis si désolée pour toi. Je te donne ma coupe !
— Non, protesta Corinne. J’ai accepté ta gomme et ton dé, mais pas ta belle coupe ! »
Dolly interrogea plusieurs élèves sans succès. Après le dîner, elle se trouva seule avec Alex.
« Alex, commença-t-elle, n’as-tu vu personne monter au dortoir pendant la récréation après le petit déjeuner ? Pas Brigitte, n’est-ce pas ?
— Non, répondit Alex.
— Tant mieux ! J’ai eu tort de penser à elle.

« *Je suis si désolée pour toi. Je te donne ma coupe !* »

– C’est sa faute si elle n’a pas très bonne réputation, fit remarquer Alex.
— Pourquoi Corinne fait-elle le lit de Kate ? reprit Dolly. Kate est-elle si paresseuse ? Elle laisse tout faire à sa sœur !
— Non, elle n’est pas paresseuse, protesta Alex. Mais Corinne ne lui laisse aucune indépendance. Il faut que j’aille voir Tristan. A tout à l’heure, Dolly ! »
Alex s’éloigna. Dolly resta seule avec ses pensées. Une idée étrange lui vint à l’esprit. C’était comme un puzzle dont les pièces s’emboîtaient les unes dans les autres. Tout ce qui appartenait à Corinne disparaissait et Kate se dépouillait pour elle. Quelle expression bizarre avait eue Kate lorsque sa sœur avait refusé la coupe !
« Elle avait l’air humiliée et irritée, pensa Dolly. Comme si elle présentait des excuses qui étaient rejetées ! »
Soudain la lumière se fit dans son esprit. Elle comprit qui s’acharnait contre Corinne.
« Que dois-je faire ? se demanda Dolly. Je ne veux rien dire à personne de peur de me tromper. Pourtant il faut que tout rentre dans l’ordre. Il faut agir. C’est grave ! »
Elle se leva et se mit à la recherche de Kate. Oui, c’était Kate qu’elle devait interroger !

CHAPITRE XXI

Les aveux de Kate

OÙ ÉTAIT Kate ? Elle ne se trouvait ni dans la salle des loisirs, ni dans les classes. Où se cachait-elle donc ?

« Où est Kate ? » demandait Dolly à toutes les pensionnaires qu'elle rencontrait.

Personne ne le savait. Enfin une élève de seconde division annonça qu'elle croyait avoir vu Kate entrer dans un hangar voisin de l'ancienne écurie.

Dolly sortit dans le jardin. Elle arriva au hangar où les jardiniers rangeaient leurs outils et s'arrêta pour réfléchir à ce qu'elle dirait.

Un son, qui ressemblait à un sanglot, frappa ses oreilles. Dolly ouvrit la porte et jeta un regard à l'intérieur. Kate était dans un coin, assise sur une pile de sacs ; la tête dans ses mains, elle sanglotait.

« Kate ! s'écria Dolly en entrant. Pourquoi pleures-tu, Kate ? »

Effrayée, Kate se leva d'un bond. Puis elle reconnut Dolly et reprit sa place sur les sacs.

« Kate, reprit Dolly en s'approchant d'elle. Pourquoi as-tu détérioré la belle coupe de Corinne ? »

Kate eut une expression étonnée et consternée.

« Que veux-tu dire ? demanda-t-elle. Je ne l'ai pas touchée ! Qui m'accuse ? Corinne ? »

— Non, personne ne t'accuse, mais je sais que c'est toi, déclara Dolly. Et ce n'est pas tout. C'est toi qui as pris tous les objets qui ont disparu, la gomme, le dé et le reste. C'est toi qui as arraché des pages aux livres de Corinne.

— Ne le répète pas ! supplia Kate. Je t'en prie ! Je ne recommencerai pas !

— Pourquoi, Kate ? interrogea Dolly. Tu n'aimes donc pas ta jumelle ? »

Kate cacha de nouveau sa tête dans ses mains.

« Je la déteste ! s'écria-t-elle. Je l'ai toujours détestée ! Mais je l'aime aussi, Dolly ! »

Dolly ouvrit de grands yeux. Comment peut-on à la fois aimer et détester ?
« C’est vrai, affirma Kate. J’aime Corinne parce qu’elle est ma sœur jumelle et je la déteste parce que… parce que… je ne peux pas l’expliquer ! »
Dolly regarda longuement Kate et vit des larmes rouler sur ses joues.
« Je crois que je devine, murmura-t-elle enfin. Tu la détestes parce qu’elle est autoritaire, qu’elle ne te laisse pas placer un mot, qu’elle te traite comme un bébé !
— C’est cela, avoua Kate en essuyant ses larmes. J’aimerais dire ce que je pense. Corinne me coupe la parole. Je sais qu’elle est plus intelligente que moi, mais…
— Pas du tout ! protesta Dolly. Elle est tout juste de la force de la troisième division. J’ai entendu Miss Williams qui le disait, mais votre mère n’a pas voulu que vous soyez séparées. Corinne ne se maintient en quatrième que grâce à ton aide. »
Il y eut un silence. Dolly réfléchissait. Quelle situation étrange ! Une question lui vint à l’esprit, et elle la posa aussitôt.
« Kate, pourquoi ta rancune s’est-elle manifestée si brusquement ? Au début du trimestre, tu supportais très bien l’autorité de Corinne.
— Je ne peux pas te le dire, gémit Kate. Que je suis malheureuse !
— Si tu ne veux pas parler, j’irai interroger Corinne, annonça Dolly. Il faut que tu aies des choses graves à lui reprocher. Je peux essayer de vous réconcilier.
— Ne va pas trouver Corinne ! supplia Kate. Ne lui dis pas que c’est moi qui ai pris ou détérioré ses affaires ! Le chagrin de Corinne, quand elle a vu sa coupe, m’a fait beaucoup de peine. J’aurais donné tout ce qui m’appartient pour la consoler.
— C’est vrai, tu lui as offert ta coupe, constata Dolly. C’est bizarre ! Tu détestes ta jumelle, tu cherches à te venger d’elle, puis tu regrettes ce que tu as fait et tu essaies de réparer. J’avoue que je n’arrive pas à comprendre.
— Dolly, je vais t’expliquer pourquoi j’ai tant détesté Corinne ces derniers temps, déclara brusquement Kate. D’ailleurs c’est un soulagement de parler. J’ai le cœur si gros !
— Je t’écoute, dit Dolly pour l’encourager.
— Corinne se plaît à me protéger et à m’épargner toutes les corvées, commença Kate. Jusqu’à présent nous étions toujours dans la même classe. Corinne a eu peur d’échouer à l’examen, et elle était sûre que je réussirais.
— Nous aussi, approuva Dolly.
— Elle a pensé que, si elle échouait et que je réussissais, je passerais en cinquième le trimestre prochain, et elle resterait en quatrième pour repasser l’examen, expliqua Kate. Ainsi nous serions séparées. Elle m’a donc suppliée de faire des fautes dans mes compositions pour que j’échoue

aussi et que nous restions ensemble. »
Stupéfaite, Dolly resta sans voix. Enfin elle recouvra l'usage de la parole.
« Kate, c'est affreux ! Elle t'a imposé un échec à toi, une des meilleures élèves de la classe ! Elle ne t'aime pas !
— Mais si, répliqua Kate. J'ai promis de lui obéir. Je lui obéis toujours. J'ai fait des fautes exprès dans ma dissertation, dans mes devoirs de français et de mathématiques. Et après j'étais si furieuse que j'ai cherché à me venger ! »
Kate éclata de nouveau en sanglots. Dolly s'assit sur la pile de sacs près d'elle et lui posa la main sur l'épaule.
« Je comprends maintenant, déclara-t-elle. C'est presque inimaginable, mais j'arrive à comprendre. Si vous aviez eu une différence d'âge, si dès le début vous aviez été dans des divisions différentes, Corinne t'aurait laissé ton indépendance et rien de tout cela ne se serait produit. Ne pleure plus, Kate. Corinne a de grands torts elle aussi ! »
Kate leva la tête, réconfortée par les paroles de Dolly, et rejeta ses cheveux en arrière.
« Dolly, je t'en prie, ne révèle pas la vérité à Corinne ! supplia-t-elle. Je regrette tant ! Elle ne comprendrait pas et aurait beaucoup de chagrin. Je ne pourrais pas le supporter.
— Tu ne peux pas continuer à recevoir des ordres de Corinne et à lui obéir au doigt et à l'œil, fit remarquer Dolly. Pour y mettre fin, je ne vois qu'un moyen : tout lui dire. Je viendrai avec toi, si tu veux. »
Les sanglots de Kate redoublèrent de violence et Dolly fut obligée de renoncer à cette idée. La cloche de l'école sonna. Elle se leva.
« Va te laver les yeux, ordonna-t-elle. Je chercherai à arranger les choses sans rien dire à Corinne, mais ce ne sera pas facile. »
Kate s'éloigna, réconfortée. Dolly se frotta le nez comme elle le faisait dans ses moments d'incertitude.
« Je ne vois qu'une solution, conclut-elle. Exposer l'affaire à Miss Williams. Elle saura ce qu'il faut faire. »
Le soir après le dîner, Dolly frappa donc à la porte du bureau de Miss Williams et demanda la permission d'entrer. Le professeur surpris l'y autorisa. Dolly faisait-elle une démarche pour reprendre ses fonctions de chef de classe ? Non, ce n'était pas le but de sa visite.
Elle raconta l'histoire étrange des jumelles. Miss Williams en croyait à peine ses oreilles. Ce qui peut se passer dans une école sans que le soupçonnent les professeurs, pourtant toujours en contact avec les élèves !
« Voyez-vous, Miss Williams, conclut Dolly, Kate ne veut rien dire à Corinne. Tout va recommencer comme avant, elles échoueront à l'examen, elles resteront toutes les deux en quatrième division et la pauvre Kate sera toujours tyrannisée. Elle aimera et détestera Corinne en même temps. Ce

doit être horrible ! »
« Horrible et dangereux ! pensa Miss Williams et elle ajouta à haute voix : je vous félicite de votre perspicacité, Dolly. Vous avez agi avec beaucoup de sagesse, je suis très contente de vous.
— Comment arranger les choses ? demanda Dolly rouge de plaisir. Quel dommage que Kate échoue ! Si elle avait réussi, au trimestre prochain les jumelles auraient été dans des divisions différentes. Cela aurait mieux valu pour toutes les deux.
— Dolly, déclara Miss Williams après une pause, je vais vous confier un secret. J'ai lu les compositions avant de les envoyer aux examinateurs. Kate a fait moins de fautes qu'elle ne le croit. Je suis presque sûre qu'elle sera reçue.
— Tant mieux ! s'écria Dolly. Corinne et Kate ne seront plus dans la même division.
— Je le crois, répondit Miss Williams. Kate pourra agir par elle-même, montrer sa personnalité au lieu d'être l'ombre de sa sœur, et Corinne perdra l'habitude d'imposer sa volonté. Ce sera à l'avantage de toutes les deux.
— Corinne ne saura-t-elle rien ? demanda Dolly.
— C'est à Kate à prendre une décision, répliqua Miss Williams. Dans quelque temps elle avouera peut-être à Corinne ce qui n'est qu'un enfantillage et elles riront ensemble. Occupez-vous de Kate, voulez-vous, Dolly, pendant le reste du trimestre ? Vous avez gagné sa confiance. Apaisez-la et réconfortez-la.
— Je vous le promets, répondit Dolly. J'aime bien Kate.
— Dolly, vous méritez d'être de nouveau chef de classe, reprit Miss Williams. Cette fois, j'en suis sûre, je n'aurais que des compliments à vous adresser ! »

CHAPITRE XXII

Plouf !

LE LENDEMAIN, à la satisfaction générale, Miss Williams annonça de sa voix calme que Dolly reprenait ses fonctions de chef de classe.

« Merci de l'avoir remplacée pendant quelque temps, dit-elle à Edith. Dolly peut assumer de nouveau ses responsabilités.

— Dolly, comment as-tu regagné les bonnes grâces de Miss Williams ? » questionnèrent Belinda et quelques autres.

Dolly répondit évasivement. L'affaire des deux jumelles devait rester un secret entre le professeur et elle.

Corinne n'eut plus à se plaindre d'incidents fâcheux et un bijoutier habile effaça les marques de couteau sur sa coupe. Kate semblait avoir oublié sa rancune.

« Au trimestre prochain, pensa Dolly, tout s'arrangera. Elles seront dans des divisions différentes, Kate jouira de son indépendance, Corinne deviendra moins autoritaire. »

Les vacances approchaient. Géraldine allait mieux et avait été la seule à avoir la rougeole, la plupart des autres élèves ayant contracté cette maladie dans leur petite enfance. Par faveur spéciale et parce que son échec n'était pas dû à l'ignorance, elle pourrait repasser l'examen avant la rentrée.

Les études étaient devenues moins astreignantes. La gaieté régnait. Seule Brigitte, obligée de jouer au tennis, de marcher, de nager tous les jours, gardait une mine sombre, mais elle avait minci et avait le teint plus clair.

Un jour Clarisse, que ses parents avaient emmenée chez le dentiste et chez l'oculiste, revint transformée.

« Je n'ai plus besoin de lunettes, annonça-t-elle. Mes dents de devant se sont redressées. Me reconnaissez-vous ?

— A peine », répondit Dolly.

Belinda sortit son crayon pour faire un croquis de cette nouvelle et

séduisante Clarisse.
Elle restait debout en riant, ses yeux verts étincelant, et ses dents blanches n'étaient plus dissimulées par un vilain fil de fer. Ses cheveux blonds mettaient en valeur la couleur de ses yeux, elle était vraiment très jolie.
« Tu seras une beauté, Clarisse », déclara Belinda dont les yeux d'artiste voyaient déjà Clarisse à vingt ans. « Notre petit caneton s'est transformé en cygne ! »
Clarisse passait tous ses moments de loisirs avec Alex, au grand amusement de leurs camarades. Personne n'aurait jamais cru qu'Alex, ce garçon manqué qui semblait n'aimer que son cheval Tristan et Miss Peters, trouverait une amie dans sa division. Elles faisaient tous les jours une promenade à cheval. Peu importait à Brigitte. Une élève, dont la mère était mal habillée et conduisait une vieille voiture, n'était pas digne de son amitié.
Enfin Miss Williams apprit à la quatrième division que Géraldine quitterait l'infirmerie le lendemain.
« Nous devrions faire quelque chose pour fêter son retour, déclara Belinda.
— Oui, tu as raison, approuva Dolly.
— Faisons une farce à un de nos professeurs, proposa Betty.
— Ce trimestre nous avons été trop sages, fit remarquer Irène. Comme si nous étions très vieilles !
— Oui, une bonne petite farce pour nous rajeunir ! renchérit Edith. L'examen est terminé, et nous avons tant travaillé… Nous avons besoin de nous distraire.
— Quel genre de farce ? demanda Sylvia. As-tu une idée, Betty ? Le trimestre dernier, tu avais apporté une araignée qui avait l'air vraie et nous n'avons jamais eu l'occasion de nous en servir. Je voudrais voir la tête de Mam'zelle si elle apercevait une araignée sur son bureau. »
Ce fut un éclat de rire général.
« Je ne l'ai plus, répondit Betty d'un ton de regret. Un des frères de Géraldine me l'a prise. Mais j'ai autre chose.
— Quoi ? demandèrent les autres.
— Quelque chose que je n'ai pas encore essayé, reprit Betty. Des petites boules grises que l'on trempe dans un liquide spécial et qu'on fixe au plafond.
— Et ensuite ? demanda Irène.
— Une bulle se détache lentement de la boule, expliqua Betty. Et elle éclate avec un plouf retentissant. »
Les rires redoublèrent.
« Betty, ce sera parfait ! s'écria Irène. Juste ce qu'il faut pour célébrer le retour de Géraldine ! Nous prendrons un escabeau pour fixer les boules au plafond. Demain nous avons cours avec Mam'zelle Dupont. »

En secret, l’escabeau fut caché dans un placard près de la classe de la quatrième division et, avant le premier cours, plusieurs boules grises, trempées dans le liquide qui les accompagnait, furent fixées au plafond. Puis l’escabeau fut de nouveau enfermé dans le placard. Les hauts talons de Mam’zelle claquèrent dans le corridor. Dolly ouvrit la porte et les autres se levèrent.
« Merci, Dolly, dit Mam’zelle. Géraldine, je suis contente de vous revoir. Quel dommage que vous n’ayez pas passé l’examen ! Vous avez été très malade ?
— Le premier jour seulement, répondit Géraldine.
— Heureusement personne ne vous a imitée, déclara Mam’zelle en s’asseyant devant son bureau.
— J’ai eu la rougeole quand j’avais cinq ans », annonça Irène.
Toutes se mirent à parler de leurs maladies d’enfant. Mam’zelle les interrompit.
« En voilà assez sur ce sujet ! » ordonna-t-elle en se demandant pourquoi les élèves riaient.
A la dérobée, elles jetaient des coups d’œil au plafond. Mise au courant, Géraldine attendait les événements avec impatience. Elle avait conseillé à ses camarades de ne pas lever les yeux vers le plafond et de faire semblant de ne pas entendre le bruit des explosions.
« Mam’zelle n’y comprendra rien, conclut-elle. A sa place je croirais avoir perdu la tête ! »
« Aujourd’hui je vais corriger votre version et votre thème d’examen, annonça Mam’zelle en souriant à la ronde. Nous allons les refaire ensemble, et je relèverai les erreurs.
— Oh ! non, Mam’zelle ! protesta Edith. Ne parlons plus d’examen ! Le thème était si difficile, oublions-le ! »
Irène donna un coup de coude à Belinda. Une grosse bulle s’était détachée d’une des boules grises fixées au-dessus de l’estrade où Mam’zelle avait pris place.
Retenant leur souffle, les élèves regardèrent la bulle qui descendait lentement. Tomberait-elle sur la tête de Mam’zelle ? Non, elle glissa plus bas, effleura ses cheveux et, quand elle fut près de son oreille gauche, elle fit brusquement explosion avec un son métallique. Mam’zelle sursauta.
« Tiens ! s’écria-t-elle. Quel est ce bruit ?
— Quel bruit, Mam’zelle ? demanda Edith d’un air innocent.
— On aurait dit que quelque chose éclatait. Vous n’avez pas entendu, Edith ?
— Que voulez-vous dire, Mam’zelle ? » demanda Edith de plus en plus étonnée.
Irène se mit à rire. Sylvia l’imita. Dolly fronça les sourcils.

« J’ai entendu une espèce de plouf ! Expliqua Mam’zelle. Et quelque chose a frôlé mon oreille.
— Quoi donc ? interrogea Edith.
— Je ne sais pas, répondit Mam’zelle. Que c’est bizarre ! »
Une autre bulle descendait. Les élèves faisaient semblant de ne pas la voir et attendaient l’explosion. Elle éclata derrière la tête du professeur avec un bruit aigu et clair. Mam’zelle se leva et regarda derrière elle.
« Cela recommence, constata-t-elle. Cette fois c’est dans mon cou. Qu’est-ce que cela peut bien être ?
— Vous avez peut-être des tintements d’oreilles, Mam’zelle ! » fit remarquer Dolly.
Irène pouffa, Dany et Sylvia ne purent s’empêcher de rire.
« Vous n’avez pas entendu ce bruit, Dolly ? s’enquit Mam’zelle effarée. Je… »
Une autre bulle éclata et Mam’zelle resta bouche bée. Ces plouf ! que les élèves n’entendaient pas, d’où pouvaient-ils bien provenir ?
Une autre bulle éclata sur la tête de Mam’zelle qui poussa un cri.
« Qu’est-ce que c’est ? s’écria-t-elle. Ne riez plus ! Dites-moi ce que c’est ? »
Elle vit Irène lever les yeux vers le plafond, l’imita, mais ne vit rien. Au même moment, une nouvelle bulle fit explosion à ses pieds. Mam’zelle se leva d’un bond et se dirigea vers la porte.
« C’est intolérable ! s’écria-t-elle. Je ne resterai pas ici une minute de plus ! »

CHAPITRE XXIII

La dernière semaine du trimestre

MAINTENANT les élèves ne retenaient plus leur fou rire. Des larmes coulaient sur les joues de Dolly et d'Edith. Irène avait perdu le souffle, Géraldine et Betty s'esclaffaient. Mam'zelle se dirigea vers la classe de seconde division où Miss Williams faisait un cours.

« Miss Williams, venez avec moi ! s'écria-t-elle. Ces plouf ! à mes oreilles, à mes pieds, de tous les côtés ! Je ne peux plus le supporter ! »

Miss Williams resta interdite. Mam'zelle avait-elle perdu l'esprit ? Que se passait-il ? Les élèves de deuxième division, heureuses de cette diversion, commencèrent à s'agiter.

« Mademoiselle, que voulez-vous dire ? demanda Miss Williams mécontente. Parlez plus clairement !

— En quatrième, des choses font explosion, expliqua Mam'zelle. Les élèves ne les entendent pas, mais moi je les entends. Je ne sais pas ce que c'est. Miss Williams, venez, je vous en prie ! »

Miss Williams se leva et accompagna le professeur de français dans la classe de quatrième. Les élèves s'étaient calmées et attendaient, un peu inquiètes maintenant des conséquences de leur plaisanterie. Une nouvelle bulle flottait dans les airs et une autre quittait le plafond.

« Voici Miss Williams ! » annonça brusquement Sylvia qui ne riait plus.

Il n'était plus question de rire. Les élèves se levèrent. Miss Williams entra avec Mam'zelle.

« Que se passe-t-il ? demanda Miss Williams avec impatience. De quoi se plaint Mam'zelle ? Je n'y comprends rien !

— Ces plouf ! gémit Mam'zelle qui désespérait de convaincre Miss Williams.

— Je crois que Mam'zelle a des tintements d'oreilles, expliqua poliment Géraldine. Elle dit qu'elle entend des explosions. »

Une bulle tomba près de Mam'zelle et éclata. Mam'zelle sursauta.

« Ça recommence ! hurla-t-elle.

— Calmez-vous, mademoiselle ! » conseilla Miss Williams.
Au même moment une bulle éclata, puis une autre, presque en même temps, au grand étonnement de Miss Williams.
« Je pars ! s'écria Mam'zelle en faisant un pas vers la porte. C'est abominable ! »
Miss Williams retint sa collègue.
« Soyez raisonnable, mademoiselle ! J'ai entendu le bruit. Les élèves aussi, j'en suis sûre ! »
Les élèves décidèrent que mieux valait ne plus faire la sourde oreille.
« J'ai entendu ! J'ai entendu !
— Silence ! » ordonna Miss Williams.
Les exclamations cessèrent. A cet instant une bulle fit explosion sur le nez de Mam'zelle qui poussa un cri.
« Une bulle ! J'ai vu une bulle ! Elle a fait plouf ! »
Une bulle ! Miss Williams se demanda si Mam'zelle avait perdu la raison. Mais une bulle passa devant elle et un nouveau plouf ! se fit entendre. Miss Williams leva les yeux vers le plafond et aperçut les boules et une bulle qui grossissait lentement. Elle promena un regard sur les élèves partagées entre l'inquiétude et la gaieté.
Miss Williams se pinça les lèvres pour ne pas sourire. Elle ne savait pas comment les élèves s'y étaient prises, mais elle trouvait la plaisanterie ingénieuse, drôle, et bien entendu la pauvre Mlle Dupont, crédule et vite affolée, n'y avait vu que du feu.
« Mademoiselle, emmenez vos élèves, vous finirez le cours dans le jardin, décida-t-elle. Dehors il n'y aura pas de plouf ! Je vais envoyer une femme de chambre qui passera une tête de loup sur le plafond avant votre retour. »
Mam'zelle, trop étonnée pour dire un mot, suivit des yeux Miss Williams qui sortait de la classe. Pourquoi une tête de loup ? Quel rapport avec le plafond et ces plouf ?
Soulagées par le départ de Miss Williams, les élèves furent reprises de fou rire. Une autre bulle fit explosion. Mam'zelle se précipita vers la porte.
« Vite au jardin ! ordonna-t-elle. Dépêchez-vous ! Nous n'avons encore rien fait ! »
L'histoire des boules grises se répandit dans l'école et fit pendant plusieurs jours le sujet de toutes les conversations.
« Jamais je ne me suis tant amusée ! déclara Géraldine le soir au dortoir. La tête de Mam'zelle quand la première bulle a éclaté ! C'était à mourir de rire !
— Miss Williams a été très chic, fit observer Dolly. Elle a tout de suite compris qu'il s'agissait d'une farce, mais ne nous a pas grondées. Je regretterai de quitter sa division !

— Oui, au trimestre prochain quelques-unes de nous serons en cinquième, constata Edith. Nous serons des « grandes », t’en rends-tu compte ?
— Ce trimestre m’a paru très agréable, malgré cet horrible examen, reprit Dolly.
— Je suis contente que tu sois de nouveau chef de classe ! » s’écria Kate avec une spontanéité toute nouvelle chez elle.
Elle savait que Dolly avait soumis son cas à Miss Williams et lui était reconnaissante d’avoir tout arrangé sans rien dire à Corinne. Le professeur espérait que Kate serait reçue en dépit de ses erreurs volontaires. Personne n’avait jamais compté sur le succès de Corinne. Les deux sœurs ne resteraient pas dans la même division. « J’espère, avait dit Miss Williams à Kate, que vous n’aurez pas trop de chagrin d’être séparées. Vous vous verrez aux récréations et au réfectoire. »
La fin du trimestre sembla longue aux pensionnaires. Enfin le jour de la sortie arriva et le tohu-bohu habituel se déchaîna. Sous les regards indulgents des professeurs, les élèves couraient de tous les côtés, criaient, s’interpellaient dans un vacarme assourdissant, les valises étaient descendues, on trébuchait sur les sacs de voyage et les raquettes.
Les élèves qui prenaient le train s’en allèrent les premières et leurs camarades les accompagnèrent jusqu’au car qui les conduisait à la gare.
« Ecrivez-nous ! A bientôt ! »
Dolly se mit à la recherche de Felicity qui avait disparu. Enfin elle la trouva avec Suzanne. Toutes les deux échangeaient leurs adresses. Jill était partie par le train et Dolly avait remarqué que Felicity n’avait même pas pris la peine de lui dire au revoir. Leur amitié n’avait pas duré. Dolly s’en réjouissait. Cette petite peste ne pouvait qu’avoir une mauvaise influence sur sa sœur cadette.
« Felicity ! Enfin te voilà ! Où étais-tu donc ? s’écria Dolly. Papa va arriver d’un moment à l’autre. Ne me quitte plus ! As-tu ta raquette ? Emporte-la, tu auras l’occasion de jouer au tennis pendant les vacances.
— Elle était là il y a une minute, répondit Felicity en regardant autour d’elle. C’est Muriel qui l’a prise ! Muriel ! Muriel, rends-moi ma raquette !

— Felicity, ne criez pas si fort ! ordonna Miss Potts. On ne s’entend plus !
— Potty, je ne vous ai pas dit au revoir ! Potty ! hurla Felicity à la grande indignation de Dolly.
— Felicity, ne l’appelle pas comme cela !
— Tu m’as dit que tout le monde en avait la permission le dernier jour du trimestre, protesta Felicity. Potty ! »
Belinda passa en courant, chargée du rouleau à musique d’Irène.
« Qui a vu Irène ? Elle a perdu son rouleau à musique ! Je viens de le trouver. »
Elle disparut, et Irène lui succéda.
« Où est mon rouleau à musique ? Je l’avais il y a cinq minutes ! Quelqu’un l’a pris !
— C’est Belinda. Belinda ! Belinda ! »
Mamzelle, qui traversait la cour, se boucha les oreilles.
« Ces filles, elles sont toutes folles ! C’est un asile d’aliénées ! Pourquoi suis-je venue en Angleterre ? Oh ! ce tapage ! Ma pauvre tête !
— Mam’zelle ! Mam’zelle ! Au revoir !
— Au revoir, Mam’zelle !
— Voici papa. Viens, Irène ! »
Clarisse accourut, les yeux brillants de joie.
« Maman est là ! cria-t-elle à Alex. Viens vite ! Elle veut t’inviter à passer quelques jours chez nous pendant les vacances. Dépêche-toi, Alex ! »
Brigitte sortit en même temps que Clarisse et Alex. Une magnifique Bentley était arrêtée devant la grille. Une élégante jeune femme, qui ressemblait beaucoup à Clarisse, attendait près de la portière, à côté d’un homme grand et distingué.
« Maman ! Papa ! cria Clarisse. Voici Alex ! Elle accepte votre invitation ! »
Brigitte ne put retenir une exclamation de surprise. Etaient-ce vraiment les parents de Clarisse ? Brigitte n’avait-elle pas vu sa mère, aux cheveux gris, le dimanche de la mi-trimestre, dans une vieille guimbarde ?

« Au revoir, Brigitte ! dit Clarisse sans offrir de la présenter.
— Je croyais que c’était ta mère qui était venue te voir à la mi-trimestre, fit remarquer Brigitte, incapable de dissimuler son étonnement.
— Oh non ! Maman, qui avait un empêchement, avait envoyé à sa place une vieille cousine. Comment as-tu pu la prendre pour ma mère ? »
La voiture des parents de Brigitte s’engageait dans l’avenue. Mme Lacey agitait la main.
« Brigitte, comment vas-tu ? Comme tu as bonne mine ! Cette jolie fille qui est montée dans cette belle Bentley, est-elle dans ta division ?
— Oui, répondit Brigitte en embrassant sa mère.
— J’espère que c’est une de tes amies.
— Tu l’as vue à la mi-trimestre, fit remarquer Brigitte. Elle ne t’a pas plu. C’est Clarisse de Harwick. »
Edith et Dolly échangèrent un regard en riant. Quel regret pour Brigitte de n’avoir pas gardé l’amitié de Clarisse ! Alex passerait quelques jours chez les Harwick, et Brigitte n’avait pas été invitée.
« Oh ! voici notre voiture », s’écria Felicity.
Elle saisit Mam’zelle par la taille.
« Au revoir, Mam’zelle ! Au trimestre prochain !
— Oh ! la chère enfant ! s’exclama Mam’zelle et, dans l’émotion des adieux, elle embrassa Felicity sur les deux joues.
— Au revoir ! répéta Dolly en faisant des signes à ses camarades. Nous nous reverrons en septembre. Attention, Belinda ! La raquette que tu tiens est-elle bien à toi ?
— C’est la mienne ! protesta Felicity. Où l’as-tu trouvée ? Est-ce Muriel qui t’a chargée de me la rendre ? Donne-la-moi, étourneau !
— Apprends à ta sœur à être plus polie avec ses aînées », conseilla Belinda, tandis que Dolly et Felicity descendaient en courant les marches et heurtaient l’infirmière qui eut de la peine à garder son équilibre.
« Au revoir, madame Walter ! Au revoir, Miss Williams ! Au revoir, Potty ! Bonjour, maman ! Papa, que je suis contente de te voir ! Vive les vacances ! »
Toutes les deux montèrent en voiture, si heureuses qu’elles ne savaient plus ce qu’elles disaient. Dolly se pencha à la portière.
« Au revoir ! Bonnes vacances ! A bientôt ! Au revoir, Malory School ! Nous reviendrons en septembre ! »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray – Paris.
Usine de La Flèche, le 10-01-1974.
607.5-5 – Dépôt légal n° 7678, 1er trimestre 1974.
20 – 05 – 4451 01 I.S.B.N. : 2 – 01 – 000134 – 6

Table of Contents

CHAPITRE PREMIER La fin des vacances
CHAPITRE II Les étourderies d'Irène
CHAPITRE III Les jumelles
CHAPITRE IV La fille d'un comte
CHAPITRE V Une matinée animée
CHAPITRE VI Clarisse de Harwick
CHAPITRE VII Dolly monte sur ses grands chevaux
CHAPITRE VIII Les tentatives de Dolly
CHAPITRE IX Brigitte et Clarisse
CHAPITRE X Un jour de congé
CHAPITRE XI Un goûter pantagruélique
CHAPITRE XII Les préparatifs de la fête
CHAPITRE XIII Le réveillon
CHAPITRE XIV Cette peste de Jill !
CHAPITRE XV Dolly en disgrâce
CHAPITRE XVI Brigitte a une idée
CHAPITRE XVII La mi-trimestre
CHAPITRE XVIII Départ et retour de Brigitte
CHAPITRE XIX L'examen
CHAPITRE XX Un mystère
CHAPITRE XXI Les aveux de Kate
CHAPITRE XXII Plouf !
CHAPITRE XXIII La dernière semaine du trimestre